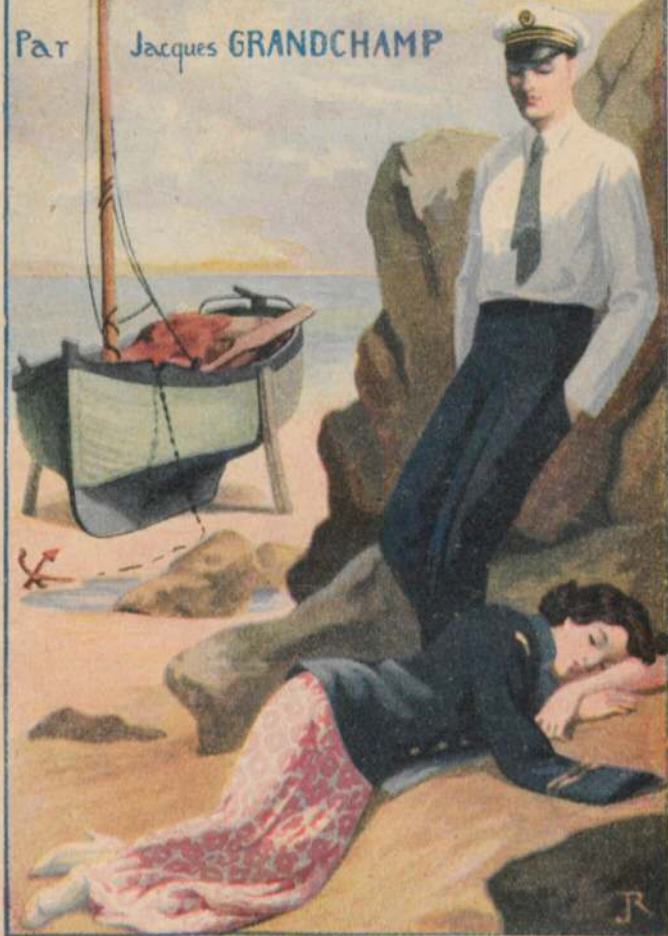


LA MAISON DE JOËLLE

Par Jacques GRANDCHAMP



2 Fr. 00



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

C 92766

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique réprise.* — 268. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Matndroz.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Heroic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Emine.*
 Zénside FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWTT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magnali MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, doctyle.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Buissonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Flanccailles de Rosette.*
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Août.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.*
Joan ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÈRE : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Margala.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Margalis.*
Joan THIERY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIERY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettote.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VERINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Syloia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire d'août.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Jacques GRANDCHAMP

LA MAISON DE JOËLLE



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gaxan, Paris (XIV)

La Maison de Joëlle

PREMIÈRE PARTIE

I

— Vous ?...

— Moi !

— Quelle surprise !

Bang !... bang !... Le son cuivré du gong coupa ces exclamations, tandis qu'un coup de roulis plus violent que les autres jetait poitrine contre poitrine les deux passagers qui venaient inopinément de se retrouver.

Le bras nerveux de Germain Vosges retint celui plus fragile de Joëlle Mancy. Elle rit, amusée, et dit :

— Marchons un peu.

C'était aisé à proposer, beaucoup moins à exécuter. Sur le pont que des paquets de mer balayaient sans arrêt, le pied glissait, et les rares promeneurs qui s'entêtaient dans une course destinée à les aguerrir ou à les réchauffer titubaient comme des gens ivres. La France disparaissait dans la brume et dans la nuit. Une légère émotion crispa le cœur de la jeune intrépide qui serrait autour d'elle les plis de son raglan ciré.

Demain, lorsqu'elle se réveillerait, ce serait une terre étrangère qui frapperait ses yeux. Mais aucune inquiétude ne venait l'assaillir. Ne partait-elle pas pour le « beau voyage », longtemps désiré et rêvé ? Et, sur ce *Lotus* où elle croyait ne connaître personne, ne venait-elle pas de surprendre une figure presque familière ?

Bang !... bang !... Plus impérieux, le gong avisait les retardataires d'avoir à se presser.

— Si nous allions dîner ? suggéra Germain Vosges. Nous parlerons plus commodément à table que sur ce sol mouvant.

La jeune fille acquiesça. Sur le seuil de la salle à manger brillamment éclairée, son compagnon l'aida à se débarrasser de son manteau de pluie, et elle apparut, en pleine lumière, aux yeux des rares convives, comme la radieuse image de l'harmonie et de la grâce faites femme.

D'une taille un peu au-dessus de la moyenne, admirablement proportionnée, elle possédait un visage qui attirait et retenait, bien qu'il ne fût pas d'une régularité sensationnelle. Mais les yeux étaient incomparables, tant par leur forme que par leur couleur et leur intensité d'expression. Tour à tour gris, verts ou bleus, pailletés d'or, ils conservaient, sous la frange soyeuse des cils bruns, une puissance de séduction extraordinaire. Lorsque le regard de Joëlle Mancy s'était posé une seule fois sur vous, on ne pouvait l'oublier.

L'homme qui l'escortait était âgé d'une trentaine d'années environ. D'une laideur peu commune, tant ses traits étaient heurtés et rudes, il inspirait néanmoins une irrésistible sympathie, car l'intelligence et l'esprit brillaient sur son front large, dans ses yeux sombres. Avec une attention déferente, il installa sa compagne à la table que lui indiquait le maître d'hôtel.

Les quelques passagers, affamés ou courageux, qui n'avaient pas été cacher au fond de leur cabine respective les affres et la honte d'un importun mal de mer, jetèrent un coup d'œil curieux sur ce couple qui ne pouvait passer nulle part inaperçu.

Ils n'étaient pas mari et femme vraisemblablement; pas davantage on ne pouvait les suspecter d'être en bonne fortune. Les bribes de conversation surprises impliquaient chez eux une amitié ou des relations mondaines de fraîche date.

Un médecin de marine, aussi intrigué que les autres et plus avisé, interrogea adroitement le maître d'hôtel sur la personnalité de ces inconnus. Il y eut des chuchotements; deux noms coururent le long des tables, et, pour l'un d'eux, ce fut comme une étincelle électrique : Lina Mancini!

Lina Mancini! la célèbre cantatrice que ses admirateurs les plus enthousiastes comparaient à la Malibran! Où allait-elle? Que faisait-elle?

Dûment renseigné, le maître d'hôtel continuait

de déverser, d'une voix discrète, dans l'oreille du major, les « tuyaux » sensationnels :

— Ils sont trois à bord ! les trois lauréats du prix de la « Pensée française » : Science, Art et Eloquence. Pour ce dernier : Germain Vosges, avocat ; pour celui de l'art : Lina Mancini...

— Et la Science?...

— Ah ! la Science !... A cette heure, elle a le mal de mer !

Et un rire bref secoua le gros barman qui poursuivait :

— Cependant, c'est un « as » : M^{lle} Paule de Sérans, ingénieur, sortie première de l'Ecole centrale. Elle occupe la cabine 38 avec la chanteuse. La « Pensée française » accordait une bourse de voyage, et le trio se rend à Constantinople donner une série de conférences et d'auditions.

— Heureux Teurs !

— Heureux passagers du *Lotus*, pouvez-vous ajouter, car ils auront bien un petit morceau du régal destiné aux « Teurs ». Le commandant a déjà décidé d'organiser une soirée au profit des Œuvres de mer et de demander le concours de ces passagers de marque.

Ayant ainsi édifié son interlocuteur, le maître d'hôtel s'approcha de la table où Germain Vosges et sa compagne demeuraient seuls. Il s'informa s'ils ne manquaient de rien. Lina le remercia de l'un de ces sourires qui ensorcelaient tous les hommes et il s'éloigna.

La jeune fille reprit la conversation interrompue :

— Alors, dites-moi, comment se fait-il que je vous retrouve ici quand je vous croyais parti pour les Pays scandinaves ?

— J'avais, en effet, décidé d'aller explorer cette contrée, puisque, vous le savez, la bourse de voyage offerte à ses lauréats par la « Pensée française » permettait d'opter entre la Turquie, la Scandinavie ou la Pologne.

« Des amis m'en ont dissuadé au dernier moment, prétextant que l'Orient avait un attrait autrement prestigieux, si bien qu'ayant reçu du président de la Fondation l'autorisation de changer mes plans, je me suis embarqué sur le *Lotus*, ignorant d'ailleurs que j'y retrouverais M^{lle} de Sérans et vous-même. »

— Est-ce bien sûr?

— Tout ce qu'il y a de plus certain.

L'interrogation avait été lancée sans l'ombre de coquetterie. La réponse fut sincère.

— Et qu'a dit ce cher président lorsque vous lui avez confié votre décision?

— Rien! Ce jour-là il était particulièrement dans les nuages, et ma visite l'importuna plus qu'elle ne lui causa de plaisir. J'en eus, du moins, la conviction intime.

— Pauvre M. Barges! Il possède une si belle âme, ardente et jeune malgré ses soixante-dix ans! J'ai pour lui une profonde vénération. Paule de Sérans et moi avons trouvé un vrai père en lui. Que de fois, allant rue François-I^{er}, découragées, lasses, nous recevions l'accueil qui reconforte, la parole qui relève les énergies défaillantes. C'est là que nous vous avons rencontré certain soir d'octobre.

— Je m'en souviendrai toute ma vie. M. Barges réunissait les heureux triomphateurs du concours. Quelle impression vous fîtes sur moi! Vous avez chanté. Tout s'est aboli à mes yeux; rien n'existait plus, sauf cette voix adorable que j'entendais pour la première fois...

Le brun visage expressif de Germain Vosges, tendu vers celui de sa compagne, semblait refléter à nouveau l'admiration passionnée d'alors.

Lina se mit à rire. Elle possédait une simplicité charmante. Les compliments sincères lui causaient toujours le même plaisir. Elle n'était ni vaniteuse ni blasée et tendit la main à son voisin de table :

— C'est gentil de me dire cela.

— Ensuite, continua le jeune avocat, je ne vous revis plus qu'à la Sorbonne, en cette mémorable journée où vous fûtes publiquement encensée, couronnée...

— Et vous avec moi, avec nous!

— Oh! moi!

— Je n'ai pas oublié votre réponse au discours que nous adressa l'éminent académicien qui présidait la séance. Jamais, jusqu'à ce jour, je n'avais ressenti l'émotion imprévue, intraduisible, qui peut faire vibrer un cœur sous l'empire d'une pa-

role pleine d'éloquence et de feu. Ce fut une révélation.

— Mademoiselle! Mademoiselle! vous exagérez!

— Non! Je pense toujours ce que je dis. Mais peut-être devons-nous cesser de nous tresser des guirlandes l'un à l'autre. Je voudrais finir ce dîner interminable et aller retrouver mon amie dont j'ai hâte d'avoir de meilleures nouvelles.

— M^{lle} de Sérans n'est pas bien portante?

— Le mal de mer l'a beaucoup éprouvée. Le gros temps a l'air de se calmer et le bateau danse moins. J'espère que Paule va pouvoir reposer.

Rapidement, Lina Mancini épluchait une banane, mordait dans des amandes fraîches, moins blanches que ses dents éblouissantes.

Puis elle se leva, et, ayant souhaité le bonsoir à son compagnon, s'éloigna, suivie de tous les regards, dans la direction de la cabine 38. A travers un dédale de ponts et de couloirs, d'escaliers ou d'échelles, elle parvint à retrouver l'étroite chambrette, éclairée par deux hublots que fermaient de petits volets de bois verni et où s'alignaient deux lits recouverts de gaies couvertures bleues et blanches, timbrées aux initiales de la Compagnie des Messageries maritimes. Assise sur le rebord de l'un d'eux, une grande personne, habillée d'un pyjama de satin noir à revers blancs, tenait convulsivement un verre rempli d'une mixture odorante.

— Eh bien, Paulette! dit Lina en entrant, cela sent terriblement l'alcool de menthe ici. Tu ne vas donc pas m'eux?

— Je crois que si, convint l'autre. Veux-tu prendre ce verre, je vais me mettre debout et essayer mes forces, décida-t-elle en redressant sa haute taille.

Lorsqu'on la voyait pour la première fois, Paule de Sérans donnait l'impression de l'exagération. Elle était trop grande, trop blonde, avec des yeux trop bleus, un teint trop blanc. On eût presque été tenté d'ajouter trop belle, tant était peu ordinaire la régularité de ses traits. Infiniment plus « classique » que son amie, elle séduisait beaucoup moins, car le charme si captivant de Lina était incomparable. En chancelant, elle fit quelques pas

incertains, puis, inspectant le mur, fronça le sourcil :

— Tu as vu ?

— Quoi donc ?

— Ces indications à suivre en cas d'alarme. Cela n'a rien de précisément folâtre. Heureusement que je n'ai pas examiné ce tableau tandis que, tout à l'heure, le *Lotus* dansait d'inquiétante façon, je serais morte de frayeur et j'aurais été capable d'endosser l'une de ces ceintures de sauvetage, croyant ma dernière heure arrivée ! J'aurais eu un succès de scandale, ou tout au moins de fou rire parmi les passagers !

— Beaucoup d'entre eux n'ont pas été, sans doute, plus braves que toi. La salle à manger était presque vide. Pourtant, j'ai déjà rencontré quelqu'un de connaissance.

— Pas possible ? Dis vite son nom.

— Devine.

— Comment veux-tu que je le fasse ?

— Donne ta langue au chat !

Rieuse, Lina avait forcé son amie de se rasseoir sur la couchette et, prenant place à côté d'elle, avoua gentiment :

— J'ai manqué de charité en te laissant seule, c'est la faute de M. Vosges avec qui j'ai bavardé.

— Germain Vosges est ici ?

— En chair et en os.

Le pâle visage de Paule de Sérans s'empourpra légèrement, tandis qu'elle demandait :

— Et qu'y fait-il ?

— Ce que nous y faisons nous-mêmes ! Désir de l'Orient ! Le beau voyage ! Constantinople ! La Corne d'Or ! Stamboul ! déclama la cantatrice avec une emphase comique.

— Mais je croyais qu'il avait choisi les fjords norvégiens ?

— Il paraît qu'il a changé d'itinéraire au dernier moment. Je m'en réjouis. La traversée, en sa compagnie, sera plus agréable. C'est un causeur charmant, mais, Dieu ! qu'il est laid !

— Tu trouves ?

— Cela ne se discute pas, ma chère Paule.

— Un homme n'a pas besoin d'être beau.

— Crois-tu ? C'est quelque vieux laidéron, disgracié et jaloux, qui aura décrété cela. Tous les

goûts sont dans la nature, et pourrait-on me reprocher de préférer Apollon à Esope?

— Oh ! toi, Joëlle ! tu es l'adoratrice de la Beauté !

— Et toi, ma chère Sagesse, celle de la Raison et de la Science ! Mais il se fait tard, si nous nous couchions ? Je veux demain ne rien perdre du paysage. Bonsoir, Paule.

— Bonsoir, Joëlle.

M^{lle} de Sérans n'appelait jamais son amie par son nom de guerre. Elle se coula entre les draps de sa couchette sans enlever son soyeux pyjama. Lina lui sourit affectueusement, tandis qu'ayant revêtu un vapoureux kimono de linon neige de dentelles, elle défaisait les épingles d'écaille qui retenaient la masse onduée de ses merveilleux cheveux noirs.

Les deux amies n'usaient pas vis-à-vis l'une de l'autre de ces appellations mièvres et tendres dont les femmes sont parfois si prodigues entre elles.

Leur amitié, pourtant, était solide ; leur intimité constante et fidèle. Paule de Sérans (celle-ci, plus âgée de deux ans) et Joëlle Mancy s'étaient connues enfants au sévère couvent des Oblates de Sion, à Versailles, où elles avaient été élevées. Orphelines de père et de mère toutes les deux, livrées l'une à l'insouciance d'un tuteur, l'autre à l'égoïsme de son grand-père paternel, elles n'allaient jamais en vacances et ignoraient les joies ineffables des dimanches et des jeudis de sortie. Paule ayant atteint ses dix-huit ans, son tuteur la fit émanciper, lui remit avec ses comptes de gestion une somme de quinze mille francs qui constituaient tout son avoir, puis il partit pour l'Amérique du Sud, et elle ne devait plus entendre parler de lui.

Joëlle resta deux années encore chez les Oblates. Son professeur de chant, un vieil Italien, artiste dans l'âme, impétueux, volcanique, n'eut pas de peine à lui persuader que la voix splendide qu'elle possédait pouvait faire sa fortune, et elle obtint de son grand-père l'autorisation de poursuivre ses études musicales sous la direction du vieux Giuseppe Papalia. Celui-ci avait pour femme une Vénitienne de souche aristocratique qui s'était toquée de lui jadis. Les deux époux adoraient Joëlle. Elle alla habiter chez eux à Paris, pour se préparer à son diplôme d'enseignement, car elle voulait deve-

nir professeur, et ce furent des années bénies qu'elle vécut sous leur toit. Ce temps heureux devait être bien court. A vingt et un ans, les vieux Papalia morts tous deux, majeure et sans fortune, possédant seulement en poche le parchemin qui accordait à son jeune savoir l'estampille officielle, Joëlle Mancy connut des jours pénibles. Elle végéta, lutta pour sortir de l'ornière, travaillant sans répit des heures entières, ne mangeant pas tous les jours à sa faim, brave par nature et par devoir, trop fière pour demander du secours au rude vieillard qui affectait de ne pas la connaître. Pour toute largesse, il lui avait fait écrire par le notaire, lors de sa majorité : « Qu'ayant déshérité son fils, sa petite-fille devrait attendre sa mort pour jouir de ses biens. »

Le jeune professeur avait cru ne jamais parvenir à se créer une situation indépendante. Puis l'horizon brusquement s'éclaira. Elle eut des « cachets » convenablement payés pour des soirées, d'abord chez des parents d'élèves, ensuite chez des amis de Papalia qui, à temps, se souvinrent d'elle, et, petit à petit, s'élargissait son champ d'action. Elle atteignit le grand public en devenant soliste aux célèbres concerts Arcadia.

Sur ces entrefaites, Paule de Sérans sortit de l'Ecole centrale. Les deux amies réunirent leurs économies, qui n'étaient pas lourdes, pour louer, avenue Pasteur, au septième étage, dans le laid et populeux Vaugirard, deux petites pièces qu'elles meublèrent sommairement. Mais elles étaient chez elles. Chez elles ! Ce studio aux divans recouverts de cretonne fleurie, cette cuisine de poupée, représentaient leur « home » de jeunes filles modernes, sages, averties, menant une libre vie intellectuelle ou artistique, heureuses d'une indépendance chèrement achetée.

Enfin, le prix de la « Pensée française » étant venu couronner leur labeur, elles s'embarquèrent sur le bateau qui allait les mener vers les Portes d'Or de l'Orient.

A cette idée, une jubilation extrême étreignit le cœur de Lina Mancini. Elle se retourna sur son étroite couchette en soupirant d'aise.

— Tu ne dors pas ? demanda d'en bas Paule de Sérans.

— Non, et toi ?

— Moi non plus. Je me dis que je rêve et que ce n'est pas vraiment moi qui pars pour Constantinople. Crois-tu, Joëlle, que ce soit possible ?

— Mais oui, puisque nous voici voguant sur les flots amers.

— C'est étrange, cette excitation du cerveau. Je me demande si Germain Vosges est aussi agité que nous.

— Tu peux être sûre qu'il ronfle à poings fermés. Il doit être bien plus laid encore ! affirma Lina en bâillant.

— Oh ! Joëlle ! protesta Paule, choquée.

— Je te scandalise. Dormons !

Et la cantatrice, se retournant de l'autre côté, s'endormit enfin d'un bon sommeil d'enfant, tandis que la sérieuse Paule devait rester longtemps encore en proie à l'insomnie.

II

Lorsque Joëlle ouvrit les yeux, réveillée en sursaut par le bruit d'eau coulant à torrents au-dessus de sa tête, et celui du piétinement des matelots procédant à la toilette du pont, elle eut un peu de peine à rassembler ses idées, à se persuader qu'elle était à bord du *Lotus* et non dans le minuscule appartement de l'avenue Pasteur. Vite, elle se précipita en bas de sa couchette, et, ayant constaté que sa compagne dormait encore, elle ouvrit sans bruit le hublot et aspira avec délices l'air froid et pur, tandis que son regard explorait curieusement l'horizon.

A bâbord, une île qui lui parut déserte se découpait nettement. Elle voulut savoir son nom et, s'habillant en hâte, monta sur le pont encore tout humide du lavage matinal. Consultante la carte de route, elle sut que cette île était l'île d'Elbe, désolée, rasée, chauve, plus riche de pierres que de végétation. A l'aide de jumelles, elle parvint à distinguer de rares habitations dans ce lieu désolé, et son cœur se serra de mélancolie en songeant que le vainqueur du monde avait connu sur

cette terre aride les pires abandons, au crépuscule d'une vie qui fut à la fois si pleine de gloire et si tragique.

Le vent frais du matin frappait la jeune fille au visage. Un petit marsouin s'ébattait drôlement dans le sillage du paquebot. Des mouettes, volant à l'entour, rappelaient par leur cri désagréable qu'elles attendaient des passagers une généreuse distribution de miettes de pain ou que le cuisinier daignât leur jeter quelques détritns. Lina sentit, elle aussi, l'impérieux besoin de se réconforter et se rendit à la salle à manger qui, presque vide lorsqu'elle y arriva, se garnit peu à peu de convives. Ceux-ci étaient de genres essentiellement différents : un riche Levantin avec sa femme et ses deux filles, trop parées pour l'heure matinale ; un Parisien et ses trois enfants escortés de leur institutrice anglaise ; un petit jeune homme vaguement attaché en qualité de reporter à une gazette mondaine ; une troupe de cabotins de deuxième ordre, mais de prétention hors pair ; des officiers regagnant le T. O. E. en Syrie, etc.

Le spectacle était amusant. Germain Vosges entra au moment où la Mancini, lestée par un excellent déjeuner composé de jambon, d'œufs, de fruits, arrosé de plusieurs tasses de thé bouillant, quittait le dining-room.

— Vous partez ! dit-il, déçu, après les premières salutations.

— Je vais voir si mon amie est réveillée, et m'occuper de lui faire servir son chocolat.

— Mais vous n'allez pas rester enfermée dans votre cabine ?

— Certes non ! Je compte bien remonter sur le pont aussitôt que possible.

— Vous y retrouverai-je ?

— Avec plaisir. A tout à l'heure.

Paule de Sérans, levée, habillée, ne semblait plus se ressentir de l'ébranlement de la veille.

— Oh ! moi qui voulais t'apporter ton déjeuner dans ton lit ! s'exclama Lina.

— Je t'ai devancée, tu le vois, et je vais, de ce pas, me rendre à la salle à manger.

— Fort bien. Je refais un brin de toilette, et je te donne rendez-vous sur le pont ; M. Vosges nous y attend.

— Ah ! répondit seulement Paule, et, prenant un chaud sweater de laine bleu de roi, elle quitta la cabine.

Germain Vosges dégustait avec appétit son lunch matinal lorsqu'il vit entrer la jeune ingénieur. Malgré sa taille imposante et son lourd bagage scientifique, le prestige de sa toute récente renommée et son habitude du monde, Paule, peu hardie de son naturel, se sentit très intimidée en voyant, dès la porte, une trentaine de paires d'yeux se braquer sur elle. Elle hésita une minute avant de pénétrer plus avant dans la vaste salle fleurie d'œillets de Nice où étincelaient les cristaux et l'argenterie. L'avocat eut pitié de son embarras et accourut vers elle :

— Voulez-vous, Mademoiselle, me faire l'honneur de vous asseoir à ma table ?

— J'ignore encore où sont nos places.

— A côté de la mienne, affirma Germain, qui, s'étant assuré la complicité du maître d'hôtel, avait pu faire opérer le changement auquel il songeait depuis la veille.

Passivement, M^{lle} de Sérans se laissa entraîner par son aimable guide. Celui-ci s'occupa immédiatement de la faire servir, s'ingéniant à devancer ses désirs. Comme il avait fini de déjeuner lui-même, il pouvait à loisir regarder sa voisine qui s'était assise en face de lui. Intérieurement, il s'amusait du contraste qu'elle formait avec son amie. Aussi blonde que l'autre était brune, aussi réservée et réfléchie que Lina était communicative et impulsive, elle n'avait pas cette allure de reine, cette grâce inimitable qui caractérisaient la cantatrice. M^{lle} Mancini avait toujours l'air de courir au-devant de la vie, les bras ouverts, la lèvre en fleur. Elle était la séduction faite femme, et tout son être ardent et vibrant rayonnait. Ame de neige et de feu ! disait d'elle le vieux Papalia. Tandis que, au contraire, Paule de Sérans semblait toujours garder au fond de ses larges prunelles la crainte de l'avenir ou du destin et, dans l'ensemble de ses manières, une ingénuité, un effarouchement, qui cadraient peu avec l'ampleur de sa personne. Papalia l'avait comparée à un beau lac pur et tranquille. Ce à quoi Joëlle répondait :

— Méfiez-vous de l'eau qui dort !

Le jeune avocat n'eût pas été homme s'il n'avait senti son amour-propre agréablement chatouillé par la perspective de devenir le compagnon, presque le mentor de ces deux célébrités. Il ne savait d'elles que ce que lui en avait confié le baron Barges, le président de la « Pensée française », et, à vrai dire, ce n'était pas grand'chose. Que faisaient-elles en temps habituel? Comment vivaient-elles? Il brûlait de le savoir. Déjà le charme ensorcelant de Lina l'attelait au char de la cantatrice, mais la beauté incontestable de Paule de Sérans l'attirait aussi; il était flatté d'être le chevalier servant de ce jeune major de promotion dont la froideur un peu énigmatique le piquait au jeu, et devant elle il déploya toute l'éloquence de sa parole.

Lui aussi était un charmeur. Il possédait le talent rare de savoir s'adapter à tous les sujets de conversation et d'écouter avec patience et intérêt les interlocuteurs les plus divers.

Lorsqu'il vit Paule déposer sa tasse vide sur la soucoupe de porcelaine, il lui proposa de remonter sur le pont où devait les attendre M^{lle} Mancini.

— M^{lle} Mancy, vous voulez dire, rectifia Paule. Je ne puis m'habituer à l'entendre désigner par son nom de guerre. Il me semble que cela lui donne une sorte de réputation d'aventurière allant si mal avec son genre!

— Mancy?... Mancy?... Où ai-je déjà entendu ces deux syllabes?... J'ignorais que Mancini ne fût pas le véritable nom de votre amie.

— C'est son professeur, ce vieil Italien auquel, d'ailleurs, elle doit une partie de son talent, qui persuada à Joëlle d'italianiser, si je puis dire, son nom, prétendant que les Français aiment follement tout ce qui est étranger.

— Il n'avait peut-être pas tort.

— Sans doute. Joëlle était le rayon de soleil de sa vieillesse, son élève préférée. Il l'appelait : *bellissima mia*, *carissima mia*, *Joëllina mia*, puis *Lina*, et c'est ainsi que naquit ce nom devenu désormais célèbre.

— Je le préfère au véritable. Joëlle! c'est dur et rauque. Cela évoque le granit et le vent du large.

— Le père de Joëlle était Breton.

— Sa mère aussi ?

— Non. Russe, je crois. Elle les perdit très jeune. Son grand-père paternel l'a complètement délaissée. Elle était orpheline, sans foyer, sans famille. Ce fut un lien de plus entre nous.

— Vous êtes seule aussi ?

— Oui, mais Joëlle est ma sœur d'élection, et nous nous aimons plus chèrement que si nous étions du même sang.

— Vous vivez ensemble ?

— Depuis ma sortie de l'Ecole. Il faudra venir nous voir, avenue Pasteur.

— Certainement. Comptez-vous rester longtemps en Turquie ?

— Deux mois environ. Je prends, le 1^{er} mars, mon poste d'ingénieur chez C...

— Vous dites cela aussi naturellement que s'il s'agissait d'une situation essentiellement féminine.

— Pourquoi ferais-je autrement ? J'ai choisi cette carrière parce qu'elle me plaisait et parce que j'y apportais, je crois, des aptitudes réelles. Est-il plus extraordinaire pour la femme d'être ingénieur qu'avocate ou doctoresse ? En ce cas, il ne fallait pas lui favoriser l'accès des professions libérales, mais la laisser végéter à l'abri du gynécée.

— Vous avez raison. Je suis moi-même un très fervent promoteur de l'émancipation féminine.

— Fait plutôt rare chez nos... confrères, j'allais dire : « adversaires » masculins. Voici Joëlle qui vient à notre rencontre. Elle va trouver notre conversation bien sérieuse !

— De quoi parlez-vous donc ? demanda Lina qui, fraîche, rose et délicieuse, se levait du « transat » dans lequel elle s'était étendue. Il ne fait pas très chaud ici, ajouta-t-elle sans attendre la réponse ; nous pourrions nous promener, voulez-vous ?...

Germain Vosges et M^{lle} de Sérans acquiescèrent à sa proposition, et tous les trois se mirent à arpenter le pont d'un pas rapide et sûr, car la mer s'était calmée et le soleil brillait, voilé de temps à autre par un nuage léger.

Les passagers, rassurés, montaient peu à peu prendre l'air et examiner l'horizon. Deux vieux Anglais en casquettes à carreaux, complets ver-

dâtres et culottes courtes, se retournèrent sur le passage du trio, avec un bref : « Aôh!... » d'admiration qui arracha la pipe de leurs lèvres rasées. Les officiers de l'armée du Levant, le médecin du bord, un pacha pommadé et tiré à quatre épingles, l'Anglaise et les trois petits Parisiens firent consciencieusement leur tour de pont. Puis l'inévitable tournée théâtrale, deux comédiens rasés et gras, entourant l'étoile aux cheveux collés, au nez fureteur, deux jeunes femmes blondes comme les blés, l'air transi dans leur manteau de voyage, le tout constituant « Sparella et sa bande ».

En passant, Sparella loucha du côté de l'avocat et de ses acolytes. Elle aussi s'était renseignée auprès du maître d'hôtel, et la verdure de ces lauriers tout neufs portait ombrage aux restes de ceux qu'elle avait déjà recueillis et comptait bien encore recueillir, fût-ce même à bord du *Lotus*. Elle était de ces gens auxquels pèse le succès d'autrui, et elle décréta, de sa voix incisive, « que Mancini s'habillait mal, que de Sérans avoir l'air bête, et que Vosges était laid comme un porc ».

Cette spirituelle boutade déchaîna le rire de la troupe qui, diplomate, voulait plaire à son auteur ; mais l'opinion, celle des hommes tout au moins, était faite, et, dans le secret de leur cœur, ils enviaient la chance de Vosges.

Le bateau suivait sa route, sans heurts ni accrocs. On n'entendait plus que le cri des mouettes, les trépидations de la machine, puis bientôt le son du gong annonçant le déjeuner.

— Déjà ! s'écria Paule, effarée ; mais nous sortons de table !

— Tu oublies que nous allons vers le Sud et qu'il a fallu avancer nos montres de près d'une heure.

— Je n'ai pas faim, et ne vais certes pas retourner à la salle à manger maintenant.

— Tu plaisantes. N'est-ce pas, monsieur Vosges, qu'à bord on n'a rien de mieux à faire que de manger, boire et dormir, ou contempler le paysage ? C'est la vraie vie végétative.

— Mais oui. Venez, Mademoiselle. Si vous ne vous laissez pas tenter par l'excellence du menu de la Compagnie, vous aurez tout au moins l'occasion de faire des études de mœurs en examinant les passagers.

Paule, pour ne pas contrarier ses compagnons, suivit ceux-ci dans la vaste pièce où prenaient place les plus divers échantillons de l'espèce humaine. Le commandant, assis à une table voisine de la leur, inspectait les convives d'un petit œil curieux et amusé. Le médecin de marine lui chuchota quelque chose à l'oreille et, aussitôt, il regarda avec sympathie les nouveaux venus.

Pendant le repas, succulent comme à l'habitude, tandis que les étrangers de la veille, qui, après cette traversée, ne se reverraient probablement jamais, cherchaient à lier connaissance, on distribuait le journal du bord grâce auquel chacun put se renseigner sur la position du navire, la température, l'état de l'atmosphère, la direction du vent, etc. La liste des passagers y était jointe. Ce fut alors le petit jeu de devinettes, les uns cherchant à mettre un nom sur le visage des autres.

Lina sourit en soulignant les trois petites rangées de lettres noires qui apprenaient au public que Lina Mancini, cantatrice ; Paule de Sérans, ingénieur E. C. P. ; Germain Vosges, avocat à la Cour d'appel de Paris, étaient embarqués sur le *Lotus*.

Mlle de Sérans vit qu'on les dévisageait avec curiosité. Cela l'ennuya, et dès que le dessert eut été servi, elle demanda à Vosges :

— Ne pourrions-nous sortir d'ici ?

Il comprit son impatience :

— Allons au fumoir, nous y serons plus tranquilles.

Le fumoir, situé à l'arrière du pont, était une pièce charmante, lambrissée d'acajou, entourée de plantes vertes, avec des tables recouvertes de drap vert. Une terrasse donnait sur le pont, gaie et claire, avec des treillis verts aussi, ornés de plantes grimpantes, d'aspidistras, d'araucarias, et meublée de fauteuils de rotin. D'un geste au barman, Germain Vosges y fit servir le café.

Lina s'amusa à voir l'arrière du bateau s'enfoncer dans les flots et en ressortir tour à tour, tandis que les mouettes continuaient de le suivre en criant éperdument. Etendue dans son rocking-chair, elle fumait avec béatitude.

— Vous êtes contente, Mademoiselle ? interrogea Germain.

— Plus que contente : ravie, déclara-t-elle sans ambages.

L'avocat se tourna vers Paule :

— Et vous, Mademoiselle ?

— Moi, j'attends d'être arrivée pour savoir...

— Ah ! c'est bien de Paule, cette réponse ! Elle ne peut jamais jouir de l'instant présent, tant elle redoute que l'heure future ne lui réserve une déception... Est-ce vrai ?...

— Trop vrai, hélas ! J'ai décidément un caractère malheureux.

— Parce que tu n'as pas eu la vie gaie jusqu'ici, ma pauvre amie ! Moi non plus, d'ailleurs, mais je sais m'emparer du bonheur au passage.

— C'est d'une sage philosophie, Mademoiselle.

— Vous allez vous moquer de nous, monsieur Vosges. Eprouvez-vous les mêmes sentiments ?

— Pas tout à fait. La vie qui vous fut dure, dites-vous, m'a été clément. Fils unique, choyé par mes parents, j'ai eu une enfance et une adolescence privilégiées. A cause de cela, j'ai souffert davantage lorsque la mort m'a séparé de ceux que j'aimais.

— Alors, vous aussi, vous êtes seul ! s'exclama Joëlle, compatissante.

— Oui, si l'on peut appeler solitude une existence très remplie par de multiples occupations et réchauffée par de précieuses amitiés. J'ai des oncles, des tantes, dont l'une particulièrement, qui me gâtent à l'envi.

— Ce n'est pas être seul ! déclara nettement Paule. D'ailleurs, pour les hommes, ce n'est pas la même chose.

Germain Vosges eut envie de lui demander ce qu'elle entendait par ces paroles, mais le visage de la jeune ingénieur se faisait plus fermé. Elle lançait à travers l'espace les mauves spirales de sa cigarette.

Un silence profond régna bientôt entre ces trois êtres qu'une commune gloire avait fugitivement rapprochés et que le hasard d'une traversée remettait en présence. Il fut rompu par l'arrivée du commissaire du bord :

— Mesdames, Monsieur, dit celui-ci en s'inclinant profondément, le commandant désirerait vous

parler en particulier. Voulez-vous me faire la grâce de me suivre au salon ?

Intrigué, le trio obéit sans discussion. A tribord, on apercevait dans le lointain l'île minuscule de Monte-Cristo...

III

Le salon était une fort belle pièce, meublée de tables laquées blanc, dans le style Louis XV, et de chaises cannées assorties. Un splendide piano à queue de grande marque occupait un angle de cette pièce dont un épais tapis bleu et jaune recouvrait le sol. Aux murs étaient fixées des lampes de forme élégante, voilées d'abat-jour vieux rose. Des revues françaises ou anglaises étaient disséminées çà et là, à la disposition des passagers.

Le commandant était seul dans le salon lorsque les lauréats de la « Pensée française » y entrèrent. Il se leva du meilleur fauteuil qui avait reposé durant quelques instants son corps sec et encore jeune, et, en quelques mots aimables, souhaita la bienvenue à ces hôtes de marque.

— Vous m'excuserez, ajouta-t-il, de vous avoir priés de venir jusqu'à moi ; nous serons plus tranquilles ici, et j'avais une requête à vous adresser.

Ce disant, un sourire malin plissa de mille rides le coin de ses paupières, et ses yeux très bleus furent pleins d'une douce ironie :

— J'ai actuellement à mon bord, peut-être l'ignorez-vous, la célèbre Sparella. Elle se rend à Constantinople avec sa troupe et m'a déjà très gracieusement proposé son concours pour une soirée de gala. Or, cette soirée ne serait pas complète si je ne pouvais y adjoindre une partie musicale et une autre littéraire. Quand on a la bonne fortune d'embarquer des personnalités telles que les vôtres, on saute sur l'occasion et on les charge de faire au public un appel chaleureux en faveur des œuvres qui vous tiennent au cœur : j'ai nommé les Œuvres de mer ! Je voudrais, après-demain soir, organiser un grand concert ; puis-je compter sur vous ?

Trois voix d'un timbre différent : soprano, contralto et baryton, lancèrent d'un même élan le même : « Certainement ! » empressé.

Ravi, le commandant déclara :

— Alors, si vous le voulez bien, nous allons tout de suite poser de sérieux jalons. Avez-vous, Madame, une accompagnatrice ?

Ceci s'adressait à la Mancini, qui répondit :

— Mon amie, M^{lle} de Sérans, qui a tous les talents, se charge, en général, de me rendre ce service.

— Parfait ! parfait ! Puis-je donc, mademoiselle de Sérans, vous demander en surcroît un ou deux morceaux pour piano seul ?

— Très volontiers.

— Entendu. Je vous laisse le soin d'établir votre programme à votre gré. Quant à vous, Maître, serait-ce trop exiger que de vous confier la mission de séduire l'auditoire par le charme de votre parole et d'expliquer le pourquoi de cette fête dont le bénéfice est destiné à notre caisse de secours ?

— Je suis, commandant, à votre entière disposition, et très honoré de ce choix beaucoup trop flatteur...

— Pas de protestations d'humilité, Monsieur. Je sais ce que vous valez, ces dames et vous, et je vous remercie de toute mon âme d'avoir répondu avec un tel élan au souhait que j'exprimai. Nous nous reverrons, lorsqu'il vous plaira, pour les derniers détails d'ensemble.

Les instants de liberté du commandant étaient limités, du moins les trois jeunes gens le comprirent ainsi et, se retirant discrètement, ils remonterent sur le pont. Les enfants jouaient en se poursuivant comme de petits fous. L'un d'eux heurta Lina au passage. Son père, qui le surveillait à quelques pas de là, dit sévèrement :

— Fais des excuses à Madame.

Le garçonnet, avec un geste charmant, enleva le béret basque qui recouvrait ses courtes boucles blondes et balbutia très bas :

— Je vous demande pardon, Madame.

Puis il courut se jeter dans les bras de son père qu'il couvrit de baisers. Celui-ci eut un regard plein d'orgueil pour le bel enfant.

— Comme ce doit être bon, la tendresse d'un père ! dit Lina pensive.

— La meilleure chose qui soit au monde ! assura Germain Vosges. Sentir que quelqu'un est là, tout près de vous, pour guider vos pas, vous retenir si vous glissez, vous relever si vous tombez ; qu'une affection virile et forte vous enveloppe, vous protège, que vous serez aimé, grondé, consolé tour à tour, quelle sécurité pour une âme d'enfant, puis, plus tard, d'adolescent ! Un père qui sait être aussi condescendant qu'un frère aîné et meilleur que le meilleur des amis, voilà ce que fut le mien.

Paule regarda le jeune avocat dont le brun visage irrégulier s'était illuminé tandis qu'il parlait.

— Comme vous l'aimiez ! murmura-t-elle avec envie.

— Si vous l'aviez connu !...

Et, tout heureux de trouver une interlocutrice digne d'entendre l'éloge du disparu, Germain Vosges, autant pour elle que pour lui-même, se perdit dans les réminiscences du passé.

Insensiblement, Joëlle s'était écartée d'eux et, appuyée au bastingage, contemplait sans le voir le vaste horizon. Elle songeait à son père dont elle ne conservait qu'un souvenir confus, car elle n'était encore qu'un bébé lorsqu'elle l'avait perdu. Elle se rappelait davantage sa mère, trop peu longtemps chérie par elle, avec une passion qu'expliquait le charme captivant de la jolie Moscovite si tôt ravie à sa tendresse. A huit ans, elle était doublement orpheline. Son âme généreuse, enthousiaste, ne connaissait ni rancune ni amertume. Cependant, pouvait-elle ne pas sévèrement juger la conduite de cet autoritaire grand-père que n'avait pas touché l'isolement dans le vaste monde de cette toute petite fille et qui s'était obstinément refusé à la voir, sous prétexte qu'il n'avait pu pardonner à son fils aîné de s'être marié sans son consentement ?

Joëlle ignorait à peu près tout de ses parents, sinon que René Mancy, agent de change à Versailles, avait épousé, vers sa trentième année, la demoiselle de compagnie de sa tante maternelle, une jeune Russe de haute noblesse, aussi ruinée que séduisante, et que cette délicieuse Aniouta Smirnoff s'était montrée, après la mort prématurée

de son mari, une veuve rigide et désespérée. Joëlle tenait ces détails du vieux Papalia qui donnait pour l'amour de l'art — car elle ne pouvait les payer — des leçons de chant à la jeune comtesse Smirnoff. Elle avait su encore par lui que la jeune femme s'était retirée pendant un certain temps en Bretagne, dans un coin perdu, sur une côte aride et sauvage, où un jour elle était allée la retrouver avec sa gouvernante, et elle gardait la mémoire à la fois effrayée et ravie de vagues furieuses déferlant sur des rochers immenses, en un fracas formidable qui épouvantait et séduisait tour à tour son âme d'enfant.

Plus tard, elle avait envié ses jeunes compagnes qui possédaient une famille, un foyer, dont elle ignorait la douceur, et ce devait être le secret tourment de sa vie que ce désir de se sentir entourée et chérie. Elle savait trop bien que l'amour, s'il venait un jour à elle, la posséderait d'une emprise aussi profonde qu'irrésistible, mais qu'il ne comblerait jamais la mesure des regrets que lui laisserait toujours un passé sans joie. L'amour? Ce mot, si plein de magie pour tant d'autres femmes, la laissait encore insensible. Elle en avait vu autour d'elle la réalité décevante et la douloureuse duperie. Papalia lui disait souvent :

— *Lina mia*, surveille jalousement ton cœur! C'est un prisonnier difficile. Si tu le laisses s'évader, il reviendra meurtri, brisé. Prends garde!

Aussi s'était-elle cuirassée contre tout envahissement d'un sentiment qui ne pouvait lui apporter une entière sécurité. Et puis, à vingt-deux ans, la vie commence à peine. L'art occupait chacun des instants de Joëlle Mancy; elle en avait fait l'unique but de son existence. Enfin — et c'était là la meilleure raison de sa quiétude actuelle — elle n'avait jusqu'ici rencontré aucun homme qui lui plût au point de l'épouser.

Arrivée là de ses pensées, elle se dit, souriante :
« Ce n'est pas sur le *Lotus* que je découvrirai le Prince Charmant! »

Et, à cette idée comme si un fluide magnétique l'eût impérieusement attirée, elle se retourna vers Germain Vosges dont le regard croisa le sien. Le jeune avocat était tout vibrant encore du sujet qu'il venait d'évoquer, et le blanc visage de Paule de

Sérans, levé vers le sien, s'animait à son tour. Jamais Joëlle n'avait vu son amie aussi en beauté que ce soir.

— Est-ce que... ? commença-t-elle, songeuse. Mais la phrase se termina là, et la suite fut le secret de la cantatrice qui ajouta seulement, tout haut cette fois :

— Est-ce que nous ne rentrons pas au salon ? Il fait vraiment froid sur ce pont.

IV

Joëlle, qui s'était couchée tard, se réveilla de même et fut toute surprise de constater que la pendulette, placée à son chevet, marquait déjà huit heures passées. Le bateau semblait marcher au ralenti. Qu'y avait-il donc d'anormal ? Sans bruit, pour ne pas troubler le sommeil de sa compagne, elle courut ouvrir le volet : le soleil matinal éclairait une montagne élevée que surmontait une fumée légère. La jeune fille se retint pour ne pas battre des mains et crier son enthousiasme :

— Naples ! le Vésuve !

Vite, elle s'habilla et monta sur le pont. Le brillant soleil avait déjà disparu et une sorte de brouillard couvrait la ville qui s'étend, étagée, curieuse, dominée par le *Castello Saint-Elmo*.

A la salle à manger, les passagers déjeunaient hâtivement. Germain Vosges s'occupa des quelques formalités de passeports indispensables, et la même barque l'emmena avec M^{lles} Mancy et de Sérans vers la cité napolitaine. Au milieu des cris des bateliers, des chocs de bateaux et des criaillements de marchands, l'embarcation du *Lotus* accosta. Ce fut aussitôt une nuée de *ciceroni*, compétents ou improvisés, qui s'abattit sur les voyageurs et que l'avocat écarta d'un geste impatient. Il connaissait Naples et tenait à se faire le guide exclusif de ses jeunes compagnes. Par une petite rue étroite, il les dirigea vers la splendide artère, parallèle aux quais, que l'on appelle le *Corso Umberto I^{er}*. C'est une large avenue, pavée d'énormes dalles de lave, que sillonnent de nombreuses voi-

tures et des autos. La Bourse, bâtiment immense mais moderne, ne retint pas longtemps les regards du trio qui s'arrêta davantage devant le *Castel Nuovo*. L'épithète de « neuf » ne s'accorde plus guère avec l'antiquité du beau château qui date du XIII^e siècle et fut construit par Charles d'Anjou pour servir de résidence aux rois d'Anjou et d'Aragon. Plus tard, on l'entoura de bastions, devenus maintenant de riants jardins aux gazons verdoyants et aux fleurs rouges ou mauves. Un arc de triomphe qui rappelle la prise de Naples par Alphonse I^{er} en 1443 vaut, à lui seul, l'admiration que les Napolitains ont vouée au *Castel Nuovo*. Les portes de bronze qui le ferment représentent les plus glorieux faits d'armes de Ferdinand I^{er}.

Paule de Sérans, tirant son kodak, prenait le château de face et de profil.

— Dépêchons-nous ! lui cria gaiement Germain Vosges, si nous lambinons autant, nous n'aurons jamais le temps de tout voir. Pourtant, je veux, d'ici, vous mener au *Palazzo Reale*.

— Palais du Roi ! traduisit aussitôt Joëlle.

— Exactement.

Le *Palazzo Reale* donne sur le côté d'une immense place, dont l'autre extrémité est occupée par l'église de *San-Francesco di Polo*.

Paule de Sérans prit encore des photos.

— Ménagez vos films ! Vous n'en aurez jamais assez pour toutes les splendeurs que nous allons découvrir ! lui conseilla l'avocat.

Voici la *Vià Caracciolo*. Des pêcheurs, le pantalon retroussé jusqu'aux cuisses, relèvent leurs filets. On entend le « han » des hommes tirant sur la corde. La mer bleue est d'un calme plat et vient mollement lécher le remblai.

Lina eût volontiers rêvé encore. La voix de M. Vosges la rappela sur terre :

— Nous allons prendre une voiture pour gagner le vieux Naples.

Et, en même temps, le jeune homme héla un brave cocher qui fouettait sa jument blanche traînant un fiacre démodé.

L'équipage, d'une allure modérée, traversait des rues aux jardins emplis d'orangers et de citronniers. Sur le fond bleu du ciel se détachaient le feuillage sombre des arbres et les beaux fruits

d'or, alors en pleine maturité. Les marchands de pastèques, d'olives ou de tomates passaient en appelant les clients. Accourues à leur balcon, les femmes leur jetaient, au bout d'une longue corde, le panier de jonc dans lequel les provisions s'entassaient et qu'elles hissaient ensuite jusqu'au troisième ou quatrième étage.

Maintenant, le véhicule pénétrait dans le quartier vieux, sale, aux pavés boiteux, inégaux, où un ruisseau malodorant tient le milieu de la rue. Des draps d'une propreté douteuse, des oripeaux de couleur voyante, sont tendus d'une maison à l'autre.

Paule de Sérans prit un air un peu dégoûté. Lina jubilait.

— Comme c'est pittoresque! s'exclama-t-elle, enchantée. J'aime le costume de ce vieux marin qui passe, et la jupe à volants de cette mégère qui fait cuire des courgettes au-dessus de la vieille boîte à biscuits qui lui sert de fourneau. Et cette jeune femme, au profil de madone, qui coule sa lessive en pleine rue! Et ces enfants déguenillés, mais si beaux! qui jouent avec des chiens errants. Et ces rues biscornues où grouille la populace! Ah! je retrouve bien là le Naples si cher à mon vieux Papalia! Je voudrais vivre ici!

— Tu ne penses pas ce que tu dis! interrompit Paule.

— Je t'assure!...

— Te vois-tu privée de ta salle de bains, lavant tes oripeaux au milieu de cette marmaille, mangeant en plein air ces tomates farcies d'ail, ou ce poisson qui empest l'huile à friture!...

— Ne vous disputez pas, Mesdemoiselles! — Et Germain Vosges sourit. — Je ne vais pas vous faire dîner, sur le trottoir, d'une pastèque et de deux oranges, mais vous mener à l'*Albergho*.

Et, payant généreusement l'automédon, il fit entrer les jeunes filles dans un coquet restaurant de la *Vià Roma*.

Paule fit une légère moue devant les pâtes longues, mélangées de fromage et de sauce tomate, qu'elle ne parvenait pas à enrouler autour de sa fourchette. Elle se rabattit sur une sorte de blanquette de veau à la sauce engageante, les haricots verts et les délicieux petits poissons du golfe.

Lina, elle, mangeait comme un jeune loup affamé, et l'avocat imitait son bel entrain. La cantatrice subissait, du fait de ce dépaysement, une sorte de ravissement intérieur. Elle se disait : « Je suis à Naples ! Je suis à Naples ! » sans être blasée sur cette joie profonde inconnue d'elle encore.

Germain Vosges la contemplait à la dérobée. Sous ce ciel radieux de l'Italie, elle était bien à sa place, avec ses yeux ardents, son âme jeune et vibrante, son amour inné de l'Art et de la Beauté. Il songeait, sans pouvoir s'en défendre, à cette divine Malibran à laquelle, si souvent déjà, on avait comparé Lina, et il se sentait de plus en plus glisser vers une admiration qui allait, d'instant en instant, se transformer en un sentiment plus vif.

Comme si elle eût eu conscience de ce qui se passait dans le cœur de son voisin de table, Joëlle se fit soudain moins expansive, et, ayant contraint la silencieuse Paule à prendre la parole, se tut à son tour. Elle se sentait maintenant un peu lasse, grisée de toutes les splendeurs trop hâtivement entrevues, de ciel bleu, de lumière, d'attrait de l'imprévu et de la nouveauté, autant que de ce chianti capiteux qui emplissait son verre.

Germain Vosges vit cette ombre s'étendre sur le visage déjà chéri, et, s'inquiétant :

— Qu'avez-vous ? interrogea-t-il avec anxiété.

— Je suis fatiguée, répondit-elle simplement, fermant à demi les yeux.

— Pourtant, je veux vous faire découvrir les trésors du Musée national.

— Je crois que je n'en aurai pas le courage ! Mais, chers amis, je tiens à ne pas vous priver de ce plaisir. Prenez-le sans moi, et vous, Monsieur, mettez-moi en voiture, je rejoindrai le *Lotus* sans encombre, croyez-le.

— Alors je t'accompagnerai, déclara Paule.

— Je m'y oppose absolument. Tu sais que je ne fais que ce que je veux ; suis M. Vosges au National et laisse-moi retourner à bord.

— Tu es plus souffrante que tu ne l'avoues ?

— Pas du tout. J'éprouve une vive lassitude qui m'empêcherait de profiter convenablement du reste de l'excursion, et rien autre, rassure-toi !

Il fallut bien se rendre à ses désirs. L'avocat

arrêta un taxi qui, par un dédale de rues tortueuses, ramena Lina au quai. Là il lui fut facile de trouver un canot et de rejoindre le paquebot dont la cheminée fumait paisiblement en attendant l'heure du départ.

Elle avait ressenti d'une façon aussi aiguë que douloureuse le besoin d'être seule. La tranquillité du bateau presque désert — tous les passagers étant descendus à terre — la calma instantanément. Elle n'éprouva même pas le désir de se retirer dans sa cabine et, s'étendant dans un transat au salon, prit une revue et essaya de lire.

Mais sa pensée ne pouvait se fixer sur un sujet autre que celui qui hantait son cerveau depuis quelques heures. Avec une perspicacité qui lui fit mal, habituée à vouloir voir aussi clair en elle-même que dans le cœur des autres, elle déchira le voile qui eût pu déguiser la vérité :

« Germain Vosges va m'aimer, si ce n'est déjà fait, et c'est Paule qui est en train de s'éprendre de lui ! » conclut-elle avec sa saine logique.

Il importait de couper le mal dans sa racine, briser les ailes de ce rêve à peine ébauché. Elle ne ressentait pour l'orateur d'autre attrait que celui de l'intelligence mise au service d'un don merveilleux. Vosges lui plaisait infiniment comme camarade, comme compagnon de voyage, mais c'était tout. Sa laideur lui inspirait une sorte de répulsion, elle ne pouvait encore ou ne voulait pas l'oublier, chose qui fût devenue facile avec un peu de tendresse, car ces traits heurtés, que l'esprit embellissait singulièrement, appelaient la sympathie. Et puis, surtout, elle voyait depuis deux jours sa froide amie, la sérieuse Paule, si éloignée des complications sentimentales, se transformer avec une rapidité qui tenait du vertige.

Jamais Paule n'avait eu encore ce regard éloquent, accroché, eût-on pu dire, par un autre regard ; jamais son visage, toujours un peu énigmatique, n'avait reflété une transformation intérieure presque inquiétante ; jamais elle n'avait accordé à un homme l'intérêt qu'elle manifestait envers celui-là, et Joëlle, comme si son propre cœur eût été en jeu, la sentait s'éveiller à l'amour.

« Il faut les marier ! » décida-t-elle avec une imprudence bien excusable chez cette âme ar-

dente, spontanée, et en réalité très inexpérimentée.

Elle se fit apporter le thé, des toasts appétissants, des « scones » bouillants et, tranquille désormais sur l'opportunité des projets qu'elle venait d'échafauder, monta sur le pont attendre le retour des touristes.

Le soleil s'éteignait peu à peu, descendant déjà sur le Pausilippe. La ville s'allumait de mille feux, et le port lui-même était sillonné de lueurs multicolores. Les embarcations regagnaient le paquebot. On entendait le bruit des rames frappant le flot en cadence. Au milieu des passagers, Joëlle reconnut bien vite Germain Vosges et Paule de Sérans ; lui, calme, un peu mélancolique, semblait-il ; elle, animée, le teint rosé, les yeux brillants.

— Ah ! que tu as perdu de visions d'art en ne restant pas avec nous ! s'écria-t-elle aussitôt. Mais comment te trouves-tu ?

— Mieux, beaucoup mieux ! Tu vas me raconter votre promenade en prenant ton thé. Vous venez, Monsieur ? ajouta Joëlle, s'adressant à M. Vosges avec une politesse doublée d'un peu d'effort.

— Je vous remercie, je rentre dans ma cabine, ayant des lettres à écrire.

La cantatrice n'insista pas et accompagna Paule, qui semblait déçue, au bar où on lui servit son lunch.

Mlle de Sérans avait repris son équilibre, et, tout en croquant ses toasts, en avalant le liquide blond et parfumé, elle donnait sur sa visite au Musée national les détails les plus minutieux.

Puis elle conclut :

— Quelle belle journée ! Je crois que j'en garderai toujours le souvenir !

Les yeux de Paule devinrent si doux lorsqu'elle termina son récit par cette phrase émue, que Joëlle sentit se renforcer son pronostic. Elle ne répondit pas et, passant son bras sous celui de son amie, l'emmena sur le pont. Le paquebot quittait la baie et maintenant Naples apparaissait tout illuminée. Un mince cordon de lumière, tel un fil de perles, sautillait le long du Vésuve, enveloppant de poésie la ligne du funiculaire. La lune, au dernier quartier, montait dans le ciel pur et se reflétait sur l'eau calme du golfe. Tout était calme, apaisement et sérénité. Les bruits de la ville ne parvenaient

plus qu'assourdis, irréels. Le sillage du navire était d'un blanc laiteux. Le pilote italien qui était monté à bord pour escorter le navire redescendit dans sa barque, adressant de la main un geste d'adieu aux passagers.

La brise tiède apportait les parfums du thym et d'herbes des champs. L'île de Capri s'estompait dans la brume du soir. Paule de Sérans serra plus fort le bras de son amie et murmura tout émue :

— Au revoir, Naples !

V

Le commandant avait décidé de célébrer le dernier jour de l'année par un bal suivi d'un réveillon et de profiter de cette occasion pour donner sa fête de charité. Sparella et sa troupe s'agitaient, pleins de fièvre ; le menu fretin était monté des classes inférieures pour la « générale ». Les Anglaises sortirent de leurs malles leurs plus sensationnelles toilettes du soir ; les hommes arborèrent qui son habit, qui son smoking, cette soirée devant être le *great event* de la traversée.

On était en pleine mer. Aucune terre en vue à l'horizon. Seuls, les feux de Malte renvoyaient au navire quelques pâles rayons. Cet isolement du monde et des humains tempérait de mélancolie l'entrain un peu factice affiché par les passagers. Une fin d'année loin de son pays, loin des siens, amène au cœur une vague tristesse. Joëlle et Paule en étaient exemptes. Leur famille ? Elles l'emportaient partout avec elles ; personne ne pleurerait leur départ ou désirait leur retour, aussi étaient-elles très gaies ce soir-là.

A la salle à manger, une seule grande table, ornée de houx et de gui, où l'on se grouperait suivant ses sympathies, devait réunir les soupeurs. Vosges avait déjà retenu sa place entre celles de la jeune ingénieur et de la cantatrice. Celle-ci, au cours du concert, apparut en triomphatrice. Sparella avait donné un lever de rideau assez insignifiant, applaudi davantage par politesse que

par sincérité. Un jeune homme pâle venait de réciter un poème décadent, et une vieille Anglaise rousse avait joué un fox-trot sur l'accordéon, lorsque Lina Mancini arriva à son tour sur la scène. Des bravos enthousiastes l'accueillirent avant même qu'elle eût ouvert la bouche, et ces bravos allaient autant à la jolie femme qu'elle était indiscutablement qu'à son talent d'artiste inconnu de beaucoup encore. Jusque-là les passagers n'avaient entrevu Lina que dans son sobre costume de voyageuse. Ce soir-là, elle était en grande toilette. Une tunique de crêpe mauve, aux lourdes broderies d'argent, l'enveloppait de ses plis souples. Ses splendides cheveux noirs n'avaient pour tout ornement qu'un blanc camélia qui se perdait dans leurs ondes. Pas un bijou. Aucun collier qui vint rompre la ligne admirable du cou, aucun bracelet qui enserrât ces avant-bras au modelé si pur. Lina était belle de toute sa jeunesse radieuse et vivante, de toute cette flamme de son art qui la rendait à la fois si attirante et un peu mystérieuse.

Lorsque, accompagnée par Paule de Sérans, elle entama le récitatif, puis l'*adagio* de *Ah! perfide parjure!* de Beethoven, ce fut, dans la salle, un frisson d'émotion qui passa comme un courant électrique.

De la part de Joëlle, c'était presque de la témérité de chanter devant une foule composée d'amateurs sans doute, mais aussi de profanes, les longues pages du génial symphoniste. L'intensité dramatique, l'ampleur, la puissance, puis la douleur, avec lesquelles elle sut en traduire l'expression, révélèrent à ce public non initié l'âme à la fois orageuse et passionnée du grand Beethoven. Quand, après l'*allegro*, elle reprit les sanglots étouffés du leitmotiv : *Tant de larmes et d'angoisse ne te font donc pas pitié!* et qu'elle termina par le cri :

Il s'arrache de mes bras...

exprimé avec une force qui n'avait d'égal que son pathétique, ce fut du délire.

Lina avait déjà connu bien des victoires. Celle qu'elle remporta sur cette scène étroite du salon

d'un paquebot devait, à plusieurs titres, lui laisser un souvenir inoubliable. Des rappels, des battements de mains, des trépignements; fleurs, programmes, jetés sous ses pas en hommage imprévu et fou, elle reçut tout cela avec sa délicate simplicité, son sourire charmant.

Gracieuse, associant son amie à sa gloire, elle prit Paule par le bras et la força de revenir saluer le public avec elle.

Au premier rang, le visage irradié, transfiguré au point qu'il n'en était plus laid, Germain Vosges buvait littéralement des yeux la cantatrice.

Pour lui, antérieurement averti de son talent, ce succès n'était pas une révélation, mais il devait s'avouer que Lina faisait, de jour en jour, sur son cœur, sur son esprit, une impression de plus en plus profonde.

Pourtant, depuis l'avant-veille, exactement depuis ce déjeuner à Naples, il la sentait devenir beaucoup plus distante et lointaine. Que s'était-il passé au fond de son cœur pour qu'en quelques minutes l'attitude de la jeune fille eût soudain varié? Pourquoi sa gaieté semblait-elle s'être subitement éteinte, et quelle cause inconnue avait motivé ce rapide repli sur elle-même, cette soi-disant lassitude l'incitant à regagner le *Lotus*, à fuir la société de ses compagnons?

Germain Vosges, avec une anxiété bien naturelle chez l'homme qui glisse sur la pente de l'amour, cherchait sans la découvrir la raison de ce brusque changement qu'il ne parvenait point à s'expliquer. Avait-il, sans le savoir, déplu à M^{lle} Mancy? S'était-elle froissée d'un manque d'égards involontaire, de cette camaraderie presque familière qu'engendre la vie à bord? Son esprit un peu enfiévré effleura toutes les raisons, sauf la véritable. Il songeait aux deux amies et, par un tour d'idées assez commun à un orateur qui se doublait, à ses heures, d'un poète, il les compara à deux roses dont l'une refermait jalousement ses pétales, tandis que l'autre s'épanouissait. Paule semblait gagner en affabilité tout ce que son amie perdait. Elle manifestait envers l'avocat une confiance dont, à l'habitude, elle n'était pas prodigue, et il appréciait la valeur insigne de ce don. La jeune ingénieur, elle aussi,

était particulièrement à son avantage ce soir-là. Une soyeuse robe noire, à demi recouverte de tulle à pastilles de velours, amincissait sa silhouette un peu massive, et son visage aux lignes sculpturales semblait moins sévère et comme rajeuni. Elle joua, seule cette fois, au piano, le *Prélude* de Rachmaninoff. Son jeu était comme elle : correct et froid. Il lui manquait l'âme frémissante de Lina pour interpréter des chefs-d'œuvre. Elle se jouait des difficultés, les surmontait avec une impeccable dextérité, mais les accords qu'elle plaquait sans chaleur et sans vie tenaient plus de la virtuosité que de l'art pur. Néanmoins, elle fut très applaudie et en parut satisfaite.

Il y eut deux ou trois numéros sensationnels, dont une revue créée par Sparella qui, cette fois, justifia sa réputation d'étoile, puis une causerie captivante de Germain Vosges, et Lina Mancini remonta sur la scène.

On eût dit que, tenant une gageure, elle voulait donner au public une idée de la diversité extrême de son talent et de sa voix, car, après l'air large, profond, de Beethoven, écrit pour un soprano dramatique, elle chanta, en italien cette fois, la délicieuse cavatine du *Barbier de Séville* :

Una voce poco fa.

Les notes cristallines résonnaient, les trilles semblaient échappés du gosier d'un rossignol, et cette comparaison surannée n'avait jamais été plus juste. « Malibran ! Malibran ! » Ce nom plein de gloire circula en un murmure, et ce fut le plus merveilleux trophée que put recueillir la jeune artiste. Rien ne pouvait lui causer davantage de plaisir que cette comparaison avec l'illustre modèle qu'elle se plaisait à copier, et son radieux visage, caressé par la flamme rose du bonheur, était illuminé, rayonnant.

Elle se déroba gracieusement à l'ovation que lui faisait un public enthousiaste, et tandis que le commandant, emballé, lui mettait presque de force entre les mains le plateau destiné à la quête, elle passa dans les rangs serrés des spectateurs et reçut l'avalanche de billets et de pièces destinés aux œuvres de mer.

Le gramophone tournait des airs de danse. Déjà

des couples s'enlaçaient. Paule, entre les bras d'un capitaine de l'armée du Levant, esquissait quelques pas compliqués et bizarres. Joëlle alla dans sa cabine chercher sa cape doublée de fourrure et monta sur le pont. Elle avait besoin de silence et de solitude et s'accouda au bastingage. La nuit était claire, assez froide, la brise douce. La silhouette du Matapan à l'aspect désolé se précisa. Joëlle savait qu'elle s'endormirait sous le ciel de la Grèce et que, à l'aube, le paquebot aborderait à Athènes, terre chérie des dieux. Rien que cette perspective faisait battre plus fort son cœur si prompt à jouir ou à souffrir. Elle avait l'oreille pleine encore de ces bravos, de ces applaudissements, elle était encore toute palpitante de l'émotion artistique qui l'envahissait chaque fois qu'elle chantait.

Une ombre mobile s'interposa entre des ombres fixes :

— Toutes mes félicitations, Mademoiselle ! Vous avez chanté divinement ce soir !

Lina avait reconnu la voix chaudement timbrée de Germain Vosges. Elle tressaillit de surprise et d'ennui.

— Vous m'avez fait peur ! dit-elle, contrariée.

Il était trop ému pour s'apercevoir de ce peu d'empressement et, comme grisé par le charme de la femme, le talent de l'artiste, cherchait à rendre inoubliable cette heure infiniment douce. Il voulut prendre la main de Joëlle, qui la lui retira sans affectation.

— Je vous ai fait peur ? alors que je donnerais ma vie pour que vous...

— Ne dites pas de bêtises ! interrompit-elle nettement. Si c'est un flirt que vous cherchez, Monsieur, pour distraire votre traversée, vous vous trompez d'adresse, je vous en préviens.

— Mais que vous ai-je fait, Mademoiselle, pour que vous me traitiez avec cette rigueur ? J'ambitionnais votre amitié et... j'ose ajouter : quelque chose de plus...

— L'amitié, oui, mais pas davantage.

— Et si cela ne me suffisait pas ?

— Ce serait, il me semble, bien de l'outrecuidance de votre part d'oser prétendre à quelque chose que je ne veux pas vous donner.

Le ton enjoué de Lina ôtait toute intention malveillante à ces paroles. Elle s'obstinait à sembler considérer comme une plaisanterie les doléances de l'orateur.

— Je parle sérieusement, Mademoiselle, et vous n'avez pas l'air de le comprendre. Je suppose bien qu'on a déjà dû vous faire la cour, qu'on vous aura dit et redit ce que je souhaiterais tant vous laisser entendre... Vous avez connu l'encens flatteur des hommages multipliés, mais croyez-vous que tout cela vaille l'offrande d'un cœur épris, l'amour, enfin ?

Elle éclata d'un rire perlé :

— Il n'y a pas de place dans ma vie pour les affaires de cœur ! La gloire d'abord, l'amour ensuite, mais seulement s'il m'en reste le temps avant de mourir ! conclut-elle en frappant un coup léger sur l'épaule de Germain. Rentrons, monsieur Vosges ; il fait froid et j'ai très faim !

VI

Germain Vosges, en ouvrant le hublot de sa cabine, aperçut, à travers la brume épaisse, de nombreux vapeurs ancrés dans le port. Le *Lotus* avançait lentement. L'orateur, tout en procédant à sa toilette avec la minutie qui le caractérisait, demeurait songeur. Il avait mal dormi, troublé qu'il était par l'envahissement d'un sentiment de jour en jour plus profond et l'attitude étrange, dont il ne comprenait pas le mobile, de la jeune cantatrice.

« On dirait que je l'exaspère et qu'elle m'a pris en grippe ! » pensa-t-il soudain, très mortifié.

Il était trop fin psychologue pour n'avoir pas senti, de sa part à elle, aux premières heures de leur rencontre, une sympathie sans réserve. On eût dit que, maintenant, Lina regrettait de s'être montrée aussi cordiale. Il l'avait crue différente des autres femmes. En réalité, elle était changeante, fantasque, n'écoutant que son caprice. De plus, c'était une ambitieuse. De quel ton elle avait dit : « la gloire d'abord, l'amour ensuite » !

Ses prévisions étaient exactes, il ne se trompait pas : la Mancini l'écartait de sa route parce qu'elle le trouvait un trop piètre parti.

« Elle n'a pas de cœur ! décida-t-il. Son amie est meilleure qu'elle. »

C'est le propre des hommes — dans leur séculaire rancune contre la femme — que de comparer à celle qui a cuisamment blessé leur amour-propre une autre fille d'Eve qu'ils n'eussent point, sans cela, honorée de leur faveur. Germain Vosges, qui éprouvait à l'égard de M^{lle} de Sérans une estime mêlée d'un peu d'envie, n'eût jamais songé à la choisir d'emblée pour épouse. Cette idée traversa soudain son esprit. Il se gourmanda lui-même, haussant les épaules :

« Je suis ridicule ! Vais-je donc gâcher le plaisir de ce beau voyage par des déceptions sentimentales ? Le coup a été dur... Au fond, M^{lle} Mancy a peut-être eu raison de me le porter. Est-il besoin d'aller à deux, roucoulant et bëlant, devant d'inoubliables paysages ! Ne devrais-je pas me contenter de jouir du présent sans compliquer mon existence par l'amoureuse aventure ? »

Il se coupa en se rasant, ce qui lui arracha une imprécation, et, ayant juré de ne plus penser à ce désagréable intermède, décida de rester sur le terrain neutre vis-à-vis des deux amies. Il ne voulait à aucun prix se brouiller avec elles, ce qui créerait une situation gênante ; leur société lui était précieuse, il n'allait pas stupidement s'en priver. Ayant pris cette sage résolution, il monta sur le pont.

Le Pirée apparaissait derrière son rideau de brouillard qui se dissipa bientôt sous l'action d'un vent violent. De hautes montagnes entouraient le port qui avait l'air d'un grand lac fermé, sans issue. Des bâtiments blancs, avec des toits en terrasse, émergeaient au-dessus des quais où l'on devinait les sordides boutiques en bois, grouillantes d'acheteurs, de matelots de toutes nationalités, de paysans grecs, de débardeurs débraillés.

Paule de Sérans, qui venait de déjouer, s'avança vers l'avocat :

— Je vous cherchais, dit-elle simplement. Il y a des barques qui attendent à l'arrière du *Lôtus* pour transporter les passagers. Nous comptons

sur vous, M^{lle} Mancy et moi, pour nous accompagner à Athènes.

Il tourna vers elle son visage olivâtre, soudain rembruni, et répondit de mauvaise humeur :

— Je me demandais justement si j'allais débarquer !

— Comment ! vous auriez le courage d'être si près de l'Acropole et de ne pas descendre à terre ? C'est de la plaisanterie !

Ses grands yeux se levaient, pleins d'angoisse, sur Germain, qui se laissa facilement attendrir :

— Vous avez raison, je plaisantais. Dites à M^{lle} Mancy que je suis à vos ordres.

— Alors, nous allons nous préparer, et nous vous rejoignons ici ?

— Je vous attends.

« Evidemment, elle ne sait rien, se dit l'orateur, son amie n'aura pas parlé ! Au fond, je me suis peut-être mépris sur le sens de sa phrase... Avec les femmes, est-on jamais sûr de comprendre !... Nous allons bien voir quelle figure elle va faire. »

Ce fut un visage radieux, aimable à souhait, que Joëlle montra quelques minutes plus tard à son... adversaire de la veille :

— Vous avez bien dormi ? demanda-t-elle en lui tendant la main.

— Fort mal.

— Moi, merveilleusement. Je crois qu'il est temps de nous hâter si nous ne voulons pas perdre une minute de la brève escale. Paule récite déjà la *Prière sur l'Acropole*.

— Profane ! peux-tu faire de l'esprit sur de tels sujets ! Ne l'écoutez pas, Monsieur !

— Si vous commencez à vous disputer... ! Allons, venez !

Et, déjà reconquis par le charme des deux amies, oublieux du dédain de l'une, du tendre intérêt qu'il commençait à lire dans les yeux de l'autre, il les entraîna vers les petites barques qui allaient conduire à quai les passagers du *Lotus*.

Sans s'arrêter au Pirée, qui n'offre guère d'intérêt, le trio, gaiement, monta dans le chemin de fer électrique.

— Les voyageurs pour Athènes, en voiture ! brailla le jeune premier de la troupe Sparella.

Le train s'ébranla aussitôt, traversant à toute

allure une campagne nue, aride, plantée çà et là d'oliviers. Peu ou point de routes, seuls des chemins mal tracés, vraies ornières, cloaques de boue, quelques maisons au toit plat et rouge, ressemblant à des jouets d'enfant.

Le convoi s'arrêta une minute à Phalère, où d'immenses hôtels et de blanches villas aux beaux jardins soigneusement entretenus bordent la mer, puis repartit à nouveau. Des ruines sur une colline lointaine... Un peu d'émotion serre la gorge d'un savant helléniste qui a pris place dans le wagon de Vosges et de ses compagnons, tandis qu'il murmure, désignant du doigt des échafaudages :

— L'Acropole...

Un pieux respect a envahi l'âme de Paule. Lina, quoi qu'elle en dise, sent un petit frisson courir entre ses deux épaules... L'Acropole ! Elle va voir la citadelle célèbre dont elle entendit si souvent parler ! Le classicisme de ses études l'a préparée à goûter cette beauté grecque, mère de notre civilisation, et elle s'en réjouit à l'avance.

Maintenant, c'est une gare, point terminus. Germain Vosges a vite fait de gager un guide qui les emmène par une très large rue bordée d'immeubles et de magasins modernes, très blancs sous le ciel nuageux. Le vent souffle, il fait presque froid, chose très rare à Athènes, déclare le guide.

Encore de beaux jardins autour du palais de Georges I^{er}. Dans le lointain s'estompe le mont Hymette.

— Il ressemble à un grand pain de sucre, sur lequel on aurait planté des arbres ! s'exclama Lina, décidément en veine d'enfantillage.

Paule la fait taire. Le guide paraît un peu scandalisé de voir appréciée de cette façon originale la célèbre montagne de l'Attique, et s'empresse d'enfiler la rue Hermès, où Kodak voisine avec l'agence Cook, pour aboutir à la délicieuse et minuscule église grecque qui fut bâtie au VI^e siècle, dans le style byzantin, avec des débris de temples païens.

Courte halte dans le sanctuaire, éclairé de nombreux cierges brûlant devant l'icône précieuse, quelques pas dehors, et enfin l'Acropole dans toute sa splendeur.

L'immense rocher, haut de 150 pieds, domine la ville. Des trésors d'art qui le couvrirent jadis subsistent encore des temples, des colonnes, qui se détachent avec une netteté merveilleuse sous le ciel légendaire, blanches ruines patinées par les siècles d'une teinte rare et vivante. Sur un tertre isolé s'élève le temple de Thésée, ou « Théréséion », le mieux conservé des monuments de l'ancienne Grèce. Pas très grand, construit dans le style dorique le plus pur, il garde une pureté de lignes exquise. Son beau marbre étincelant a pris la tonalité d'une chair délicate que le soleil aurait tour à tour dorée et empourprée. Ses splendides colonnes sont intactes, ses bas-reliefs aussi, et Paule de Séraus demeura en extase devant tant de beauté. Il fallut l'arracher à sa contemplation ; ses compagnons voulaient tout voir, et le guide, inlassable, les conduisit à la place des assemblées populaires, à la caverne sépulcrale, au tombeau de Philopoppos, à la prison de Socrate.

Les touristes arrivèrent ainsi presque au bord de l'Acropole. Ils entrèrent dans un jardin planté d'immenses cactus menaçants, et une large allée les mena au pied des Propylées, ce vestibule de la « Cité antique ». Il n'en reste aujourd'hui qu'une multitude de colonnes qui ne supportent plus rien. A droite, le temple de la Victoire Aptère, puis, après un dédale de pierres renversées, de fûts de colonnades brisées, de statues morcelées, voici le Parthénon, la merveille des merveilles.

Du temple de Minerve, tout le côté gauche était momentanément caché par des échafaudages, ce qui ne permit pas aux lauréats de la « Pensée française » d'admirer son imposante splendeur, et ils durent, au lieu de ses ruines majestueuses, contempler celles de l'Erechthéion, les cariatides du temple de Pandros.

Un olivier se dresse dans la cour du temple de Minerve, au milieu des pierres et des colonnes brisées. Lina ayant demandé, non sans malice, à Germain Vosges, si c'était là l'olivier sacré que la déesse fit jaillir de terre, le guide ne laissa pas à l'orateur le temps de répondre :

— Sans aucun doute, assura-t-il, c'est bien le même !

Et cette crédulité relative à une légende, tenace

après tant de siècles écoulés, était si touchante que la jeune fille la respecta, n'osant même en sourire.

Que de splendeurs encore, dont la vue ne pouvait se rassasier, au pied de cette Acropole d'où l'on voyait le temple de Bacchus édifié par Anaxagore, le théâtre de l'Odéon, enfin l'arc d'Adrien, les restes du temple de Jupiter Olympien, toujours des marbres, des bas-reliefs, des blancheurs éclatantes, et la mélancolie de cette gloire disparue qui fit d'Athènes la reine de l'Attique...

Paule de Sérans exprima à haute voix l'impression générale :

— Tout ce qui passe est triste ! soupira-t-elle émue et rêveuse.

Germain Vosges avait pensé ainsi. Il ne voulut pas, toutefois, en convenir, et, affectant une gaieté que l'aspect poignant de ces ruines majestueuses avait éteinte en lui, déclara rondement :

— Vous êtes lugubre, Mademoiselle ! Si c'est cet état d'âme que vous aura inspiré l'Acropole... ! Tenez, nous allons nous diriger du côté du déjeuner, ce qui nous changera les idées.

Un agent de ville, poliment, indiqua le meilleur hôtel de la ville où les trois jeunes gens devaient faire le plus mauvais dîner du monde, ce qui leur laissa un souvenir peu agréable de la cuisine grecque. Heureusement, ils allaient conserver la mémoire des monuments plus que celle de ce détestable repas où leur entrain reconquis les fit joyeusement accepter une chère maigre et mal accommodée.

L'heure du retour avait sonné. Le *Lotus* restait sous pression, prêt à partir dès l'aube le lendemain, en attendant que la violence du vent se fût calmée.

VII

La mer était encore forte et houleuse quinze heures plus tard, lorsque le commandant du paquebot jugea que le *Lotus* pouvait sortir du port sans dommage pour les bateaux qui l'entournaient.

Peu de monde sur le pont. Quelques passagers étaient déjà descendus à Athènes pour y rester définitivement ; d'autres, en proie aux affres du mal de mer, demeuraient dans leur cabine. Paule de Sérans était de ce nombre ; elle avait peu ou point dormi et ne trouva un peu de repos qu'à la fin de la nuit. Son amie, habituée à respecter son sommeil, sortit sans bruit et alla s'accouder au bastingage, aussitôt après le petit déjeuner, ne voulant rien perdre de cette dernière vision de la Grèce.

Sous un ciel chargé de nuages, les îles et les flots aux côtes déchiquetées, à l'aspect désertique, couverts de récifs, prenaient un air lugubre, inhospitalier. La mer Egée en est semée, et la cantatrice regrettait les ruines de l'Acropole. Une vague nostalgie s'emparait de son cœur vaillant. Elle se refusait à approfondir le sentiment qui naissait dans l'âme de Germain Vosges, car elle voyait à côté d'elle Paule de Sérans s'épanouir à l'amour et, loyalement, désirait son bonheur.

Ce bonheur, encore problématique, ne laissait pas que de lui inspirer une certaine envie. Après tout, elle n'avait que vingt-deux ans, et il est bien permis, à cet âge, d'espérer qu'on ne gravira pas toujours seule le dur sentier de la vie.

Elle possédait cette précieuse et puissante faculté de savoir s'extérioriser assez pour chasser les pensées importunes ; elle savait s'intéresser passionnément aux gens et aux choses qui l'entouraient.

L'heure du déjeuner ne rassembla que quelques voyageurs. Lina et Germain Vosges dînèrent en tête à tête ; une conversation volontairement émaillée de banalités, de propos courtois sans abandon, se noua entre eux, puis la Mancini prit prétexte de l'indisposition de son amie pour se hâter d'aller rejoindre celle-ci.

A la nuit tombante, elles remontèrent ensemble sur le pont, qu'elles arpentèrent d'un pas accéléré afin d'essayer de se réchauffer. La mer léchait violemment les flancs du bateau. De l'étrave jaillissait une gerbe d'écume, et les embruns arrosaient les promeneurs. A l'avant, on pouvait à peine marcher, tant le vent soufflait ; puis une pluie fine se mit à tomber. Des paquets de mer, dans le même

temps, mouillèrent les plus audacieux qui se décidèrent à rentrer au salon.

Germain Vosges, qui y tenait ses assises, s'approcha des jeunes filles dès qu'elles y eurent pénétré et leur présenta un professeur de littérature, M. Darlay, d'Athènes, qui se rendait à Stamboul et ferait volontiers un quatrième à leur table de bridge. Le jeu, désormais, dispenserait le trio de parler. Mais d'autres, en ce salon, entamaient des confidences, et le commissaire du bord, en particulier, accueillait d'un air amusé et doucement ironique celles que lui faisait une jeune ingénue de la troupe Sparella. Le professeur de littérature était de première force au bridge ; la sage Paule, réfléchie et apte au prompt calcul, constituait pour lui une partenaire de choix. Germain Vosges, préoccupé, et Joëlle, trop distraite, jouaient médiocrement : leur pensée était ailleurs.

Pour l'un, c'était l'orgueil blessé d'une déception inhérente à une passion brusque, étouffée aussitôt née ; pour l'autre, le souci de mener à bien la combinaison matrimoniale en faveur de son amie ; et, pour les deux, cet ennui sourd de voir l'agrément d'un délicieux voyage un peu gâché par des complications sentimentales.

Le dîner interrompit une partie qui manquait de cohésion et d'entrain. Lorsque les voyageurs rejoignirent au bar M. Darlay, celui-ci les remmena vers le salon et se révéla alors aussi brillant causeur que bridgeur expérimenté.

— Nous passerons les Dardanelles vers une heure du matin, dit-il à un moment donné.

— En ce cas, je ne me coucherai pas, déclara vivement Paule ; je monterai sur le pont pour admirer le détroit.

— Vous ne pourrez admirer grand'chose, Mademoiselle, si cette brume persiste ; quelques lumières, peut-être, une côte estompée dans la nuit.

— Cela m'est égal, je veux être là.

— Je vous tiendrai compagnie, affirma Germain Vosges, lançant un regard en dessous du côté de Joëlle.

Il avait vaguement espéré que la jalousie, qu'il croyait être un défaut essentiellement féminin, la pousserait à les suivre. Son espoir fut déçu. Contrairement à ce qu'il pouvait penser, Joëlle saisit

la balle au bond pour favoriser entre l'avocat et son amie un rapprochement qu'elle désirait de toutes ses forces.

— Moi, je ne vous accompagnerai certes pas, dit-elle ; je compte me coucher tôt afin d'être tout à fait en forme pour notre arrivée à Constantinople.

— Tu ne restes pas avec nous ? demanda Paule, que la perspective d'avoir Germain Vosges à elle toute seule comblait d'aise, mais qui aimait trop son amie pour ne pas désirer sa présence.

— Non, ma chère Paule ; je te le répète, je meurs de sommeil et préfère le repos de ma couchette aux splendeurs problématiques des Dardanelles. Bonsoir, toi ; bonsoir, Messieurs.

La cantatrice tendit une main cordiale à la jeune ingénieur, puis à ses admirateurs malencontreux, et se dirigea vers sa cabine.

Les autres demeurèrent quelques instants réunis ; mais le professeur, qui n'avait plus de raison de s'attarder en cet endroit que fuyait la dame de ses pensées (cela avait été une rapide conquête aussi !), quitta à son tour Germain Vosges et Paule de Sérans.

Phénomène bizarre, par une sorte de choc en retour, l'avocat, ravi de rencontrer en sa compagne une interlocutrice attentive, guidé par le désir d'être écouté d'elle alors que la Mancini feignait de traiter d'enfantillage le sentiment qu'elle lui inspirait, se laissa aller à l'une de ces vagues confidences que les femmes goûtent particulièrement et qui donnent aux hommes qui les font l'illusion de se croire compris et consolés.

Et, en effet, où pouvait-il rencontrer plus de pitié qu'en ce cœur qui n'avait jamais battu encore que pour de sèches études et une science austère ? Paule de Sérans, auprès de Germain Vosges, devenait une pensionnaire romanesque que le premier Don Quichotte venu conquerrait infailliblement. Sans doute était-elle, au fond, plus prête pour l'amour qu'elle ne l'eût supposé. Et son camarade, triomphateur comme elle d'un concours retentissant, arrivait à l'instant psychologique. Il ne tiendrait qu'à lui de devenir le maître de l'heure, pour peu qu'il le voulût. Si on l'eût interrogé à cette minute même, il eût affirmé qu'il n'y tenait nulle-

ment. Pourquoi alors sa voix se fit-elle plus tendre, tandis qu'il s'enfonçait avec Paulé dans une conversation au tour devenu subitement très intime? Pourquoi le bras dont il entourait sa taille, pour la retenir lorsqu'ils montèrent ensemble sur le pont, l'enserra-t-il, plus caressant?

Ils ne virent rien des Dardanelles — comme le leur avait prédit M. Darlay — que beaucoup de brume et de rares lumières trouant la nuit sombre. Mais cette nuit leur parut à tous les deux incomparablement belle : ils venaient d'entendre vibrer en eux le prélude de l'éternelle et divine chanson.

VIII

Une vedette, pomponnée et vernissée à souhait, portant à l'arrière le pavillon turc dont l'étoile et le croissant blancs se détachaient nettement sur le fond vermillon, accostait le *Lotus* avant qu'il fût ancré dans la Corne d'Or, et il en descendit le médecin du port qui devait visiter équipage et passagers. Ceux-ci prenaient une dernière tasse de thé dans l'hospitalière salle à manger, puis commencèrent de rassembler leurs menus bagages.

Le spectacle était bien tel que l'avait décrit le professeur. Pour sa part, Joëlle l'admirait avec ardeur, y ajoutant la vision de la légendaire Tour de Léandre, du palais Dolma Batché, ancienne résidence des sultans, du Bosphore endormi entre ses rives riantes, Péra trop moderne, et enfin Stamboul. Le soleil descendait derrière la ville, et bientôt tous les minarets et les mosquées se dessinèrent en traits noirs sur le ciel rouge parsemé de nuages d'argent. Les barques, attendant le bon plaisir des voyageurs, se pressaient à tribord aussi bien qu'à bâbord, se cognant les unes aux autres, soulevées en cadence par le flot, tandis que les bateliers se disputaient et poussaient des cris assourdissants.

Les jeunes filles fermaient leurs malles après la visite de police, lorsqu'elles entendirent frapper à la porte de leur cabine.

— Entrez ! cria Lina.

C'était Germain Vosges.

— Je puis avoir tout de suite, avec M. Darlay, une embarcation ; voulez-vous en profiter ? demanda-t-il.

— Certes ! répondit Paule, avant que la Mancini eût eu le temps de réfléchir. Deux minutes de répit et nous vous suivons.

Lina s'était déjà posé à elle-même ce problème : descendrait-elle avec son amie dans le même hôtel que l'avocat ? Si oui, cela devenait un peu niais de leur part de ne pouvoir faire un pas sans lui, et son esprit d'indépendance s'en trouvait offensé. Mais, d'un autre côté, elle reconnaissait que cette masculine protection leur avait déjà été précieuse à toutes deux, qu'elle pouvait l'être davantage encore en pays étranger. De plus, séparer systématiquement Paule de celui qu'elle aimait, n'était-ce pas couper les ailes au rêve qui s'ébauchait et, par là même, empêcher l'idylle de naître et de s'épanouir ?

La cantatrice, soucieuse, avait laissé au temps et au destin le soin de résoudre la question. C'était chose faite désormais, et ce fut elle qui, la première, annonça à Vosges que Paule et elle choisissaient comme lui l'*Hôtel Bristol*. Le regard heureux, mutuellement reconnaissant, que lui jetèrent ensemble la jeune ingénieur et l'avocat la récompensèrent de ce petit sacrifice de sa propre liberté. M. Darlay, qui possédait son installation à Péra et devait quitter le trio dès qu'il débarquerait, leur fut secourable pour parlementer avec les chauffeurs et parvenir à trouver un taxi dans lequel il empila ses amis de rencontre et leurs bagages, après leur avoir facilité les formalités de la visite douanière.

Il ne leur disait pas un adieu définitif, espérant bien les revoir, et les revoir souvent dans la patrie de Djénane. La séparation, sur ces mots chaleureux, n'eut rien de déchirant, et chacun de ces compagnons d'un jour emportait en son for intérieur une impression agréable de la brève réunion.

L'hôtel ne devait point frapper les jeunes Français par sa couleur locale dont l'absence chagrinait déjà la sensible Lina :

— C'est un *modern palace*, comme tous les autres ! s'exclama-t-elle, désappointée, en voyant le portier galonné s'échapper de sa loge pour les

accueillir, alertant au passage le chasseur de l'ascenseur et l'interprète.

Toutefois, les quelques inscriptions turques — autant d'hiéroglyphes pour des yeux profanes — qui s'épalaient sur les murs la consolèrent un peu.

Les deux amies se virent attribuer au premier étage une belle chambre spacieuse, donnant sur la rue des Petits-Champs, orgueil des Pérotés, où les devantures des magasins ruisselaient de lumière. Germain Vosges dut grimper un peu plus haut et se contenter d'une petite pièce assez terne, mais il commençait à trouver que le voisinage de M^{lle} de Sérans offrait un certain charme, et il avait trop redouté d'être séparé des deux jeunes filles pour ne pas tout accepter afin de rester dans leur sillage.

Le dîner n'avait lieu qu'à huit heures et quart, — on dîne tard, à Péra, — ce qui donna aux voyageurs le temps de défaire leurs malles et de ranger leurs toilettes ou bibelots.

Bien que Lina eût aperçu un piano dans le salon de l'hôtel, elle se refusa ce soir-là à chanter, ayant besoin de repos, expliqua-t-elle, et ne prolongea pas la soirée. Germain Vosges avait espéré que M^{lle} de Sérans resterait près de lui comme la veille, mais on eût dit que, redoutant l'évolution de son cœur, elle voulait s'isoler, et, bien que l'avocat lui eût proposé de lui apprendre l'étude de la monnaie turque (ce qui n'était guère compromettant), elle le pria de remettre au lendemain cette sensationnelle distraction.

Quand elles furent seules dans leur grande chambre, la Mancini demanda catégoriquement à son amie :

— Pourquoi n'as-tu pas accepté la proposition de M. Vosges ?

Paule rougit faiblement, hésita, et finit par répondre :

— Cela ne me tentait pas.

— Tu as déjà assez de sa présence ?

Paule, qui s'était assise au bord de son lit, se releva, ripostant vivement :

— Oh ! non, certes !

— Alors, je ne comprends plus...

— Qu'est-ce que tu ne comprends plus ?

— Ecoute, Paulette, nous avons toujours respecté avec un soin jaloux les secrets l'une de

l'autre, mais il s'agit aujourd'hui de ton avenir : tu aimes Germain Vosges.

— En es-tu sûre ?

La jeune ingénieur se troublait, à la fois mécontente et soulagée de se savoir devinée.

— Tout ce qu'il y a de plus sûre. Et il me semble, amie, que, depuis hier, tu ne lui es pas indifférente... Alors, dans ces conditions, pourquoi le fuir ?

— Oh ! ce soir seulement ! Mais j'avais besoin d'être seule, de voir clair en moi.

— Voyons, Paule, cette fois, je t'en prie, tâche de mettre tous les atouts dans ton jeu. Il est bien permis d'aider la Providence à arranger sa destinée, et tu agis avec une singulière logique si, aimant cet homme, tu t'éloignes de lui, alors qu'il serait cent fois préférable qu'il te connût davantage et t'appréciât de même.

— Je n'ai jamais su défendre mes propres intérêts, hélas !

— Heureusement que j'y supplée pour toi. Ne sois pas si sauvage, je t'en conjure ! Tu es mieux en volcan qu'en glaçon, je t'assure, et je ne doute pas que Germain Vosges ne préfère le Vésuve à la Jungfrau !

Paule souriait de l'ardeur de son amie. Il lui était doux maintenant de ne rien cacher à cette compagne fidèle, de confier à son cœur aimant le cher secret, de lui faire part de son espoir, de ses craintes, celles-ci beaucoup plus grandes que celui-là, et la cantatrice rassurait tendrement cette perpétuelle inquiète :

— Mais il t'aimera, ou t'aime déjà ! Tu verras comme tout va s'arranger.

Et, sur cette consolante affirmation, Lina commença de natter ses longs cheveux en chantant la *Marguerite au Rouet* de Schubert :

C'en est fait, il m'oublie.

Qu'elle était heureuse de se sentir oubliée ! et, d'une voix pleine d'allégresse, elle en acceptait l'augure.

Paule, qui ne pouvait soupçonner ce qui se passait dans le cœur de son amie, avait pris machinalement un polissoir et se frottait les ongles sans plus rien dire. Puis, elle s'arrêta, et seul le balan-

cement de son pied nu dans la mule de soie lamée indiquait sa préoccupation. Au bout d'un long instant, elle reprit, pensive :

— Oui, c'est vrai, je l'aime et je ne croyais pas que l'amour fût à la fois si terrible et si délicieux. Te souviens-tu, Joëlle, de nos serments d'antan ? Nous ne comprenons point la légèreté avec laquelle nos compagnes parlaient de leurs « caprices », de leurs « flirts ». Certaines disaient même « béguins ». L'affreux mot, la laide chose ! Peut-on cacher sous tant de vulgarité un sentiment vrai ? Nous avions horreur, toutes les deux, de ce que nous prenions pour une profanation, et nous nous étions juré de n'aimer qu'un seul homme : le mari que nous parions à l'avance de toutes les séductions.

— Je me le rappelle. Eh bien ! il me semble que nous avons tenu parole. Nous ne croyions pas, cependant, au Prince Charmant, et nous nous sommes dit bien des fois que les épouseurs ne nous prendraient pas sans dot !

— Oh ! l'argent, c'est odieux, Joëlle ! Ce qui m'a plu en Germain Vosges, c'est qu'il paraît généreux et désintéressé.

— Il l'est, sois-en sûre.

— Le sera-t-il assez pour aller jusqu'au mariage avec une fille pauvre ?

— Voyons, Paule, tu doutes trop de toi ! N'as-tu pas des biens cent fois plus précieux qu'une liasse de billets de banque ? Ta beauté, ton savoir, ton talent, ton grand cœur ! Comptes-tu donc cela pour rien ? Quel mari ne serait fier de toi ?

— Que veux-tu ! oui, hélas ! je doute de moi et des autres. Ai-je par moi-même quelque valeur ? Peut-être ; je n'en suis pas convaincue. Il y a en moi une crainte irraisonnée de paraître, de parler, d'agir, qui paralyse tous mes mouvements.

— Chère grande sotte ! la timidité ne se porte plus, te diraient tes jeunes sœurs de la nouvelle génération.

— Je sais bien que c'est stupide, mais qu'y puis-je ? J'ai toujours l'impression de passer à côté de ce qu'il eût fallu faire ou dire. On me croit froide et je ne suis qu'effarouchée ! Cela me rassure sur un point : Germain Vosges n'aura pu s'apercevoir que je l'aimais.

Lina éclata de rire :

— Eh bien ! c'est qu'il aura mis des œillères pour la circonstance, ce que je ne crois guère...

La jeune ingénieur était devenue écarlate :

— Comment ! cela se voyait ?... interrogea-t-elle, folle d'anxiété.

— Ecoute ! je te connais depuis si longtemps que je lis sur ton visage comme en un livre familier, mais Germain et les autres n'ont peut-être rien deviné.

— Je mourrais de honte s'il supposait que je me suis jetée à sa tête !

— Oh ! Paule ! cela te ressemblerait si peu ! Mais tu vas d'un excès dans l'autre. M. Vosges voudra sans doute savoir ce que tu penses. Ne te cantonne pas dans une réserve désespérante. S'il parle, laisse-lui entendre que tu as compris... Réponds-lui...

— Il est si éloquent ! Moi si peu experte dans l'art de m'exprimer ! Vois-tu, Joëlle, la première fois que je l'ai entendu au Trocadéro, cela a été une révélation.

— Le coup de foudre ?

— Presque.

— Et quand tu l'as revu sur le *Lotus*... ?

— J'en ai éprouvé un tel bonheur ! Tu le trouves laid, toi, Joëlle, mais as-tu remarqué l'intelligence de son regard, le génie de son front, le scintillement de sa prunelle, et cette bouche railleuse, spirituelle, cette voix chaude, enveloppante, qui vous roule dans une grande vague d'harmonie, et l'élégance précise de ses gestes, la sveltesse de sa taille...

— Peste, ma petite, tu l'as bien examiné !

— Je l'ai regardé avec mon cœur, tout simplement.

— Quelle métaphore ! cela sent le romantisme d'une lieue, sais-tu, Paulette !

— Moque-toi.

— Non, tu es amoureuse, c'est l'unique explication. Eh bien ! mes enfants, s'il ne vous faut que ma bénédiction pour mettre le comble à votre bonheur, je vous la donne, et si tu le permets, chère rêveuse, maintenant je vais dormir. Bonsoir !

— Bonsoir, Joëlle. Garde bien mon secret,

— Près de qui voudrais-tu que je le trahisse? Je n'ai que toi au monde.

— Chérie!

Et, avec une expansion qui n'était guère dans ses habitudes, Paule, émue par cette simple phrase, se pencha sur le front de son amie et l'embrassa longuement.

Un peu attendrie sur son propre sort, et à moitié endormie déjà, Joëlle murmura :

— Je serai toujours ta petite sœur!

Et elle se retourna sur l'oreiller, tandis que sa compagne la contemplait, silencieuse, la pensée ailleurs.

IX

— Joëlle! quand te décideras-tu à quitter cette boutique? Si tu t'attardes ainsi, nous manquerons le rendez-vous que nous a donné M. Darlay et nous ne visiterons pas Sainte-Sophie!

Un peu impatientée par l'attente vaine à la porte du *Missir Tcharchi*, « Bazar aux drogues », M^{lle} de Sérans encourageait son amie à en sortir.

Mais la Mancini, délicieusement affairée, conquise par l'étrangeté du lieu et son orientalisme, avait entamé avec le vendeur un marchandage sans fin au sujet d'une petite table en bois de Damas, incrustée de nacré et d'argent, d'un travail rare, et n'écoutait plus la voix de la raison.

Autour d'elle c'était le décor exotique d'un antre sombre, voûté, où des bocalx poussiéreux contenaient de la cannelle ou du salpêtre, de la vanille ou de la naphthaline, du safran ou de la potasse. Un parfum mystérieux, indéfinissable, tenant à la fois de l'encens, des quatre épices et du musc, flottait dans l'air raréfié, et il sembla à Lina, dont les narines frémissantes humaient avec volupté, qu'ainsi elle respirait tout l'Orient.

Elle s'entêtait à maintenir son prix pour « cet amour de table », comme elle disait. Haïdar cédaït pied à pied, livre par livre, en gémissant qu'il serait bientôt sur la paille, « lui et toute sa famille, oui, Mamoiselle », mais sans toutefois

descendre au chiffre dérisoire proposé par la belle jeune fille.

On entendait à tout moment le *destour!* *destour!* des *hammams* chargés de meubles, criant aux passants de s'écarter, car, pour un empire, ils ne se dérangeraient pas de leur chemin et préféreraient bousculer les flâneurs.

Enfin Lina sortit triomphante, ayant poussé le marchand dans ses derniers retranchements et gagné sa cause. Paule ne put s'empêcher de la gronder un peu :

— Tu n'es pas raisonnable, Joëlle, de t'encombrer ainsi de tant d'objets inutiles que tu ne pourras caser à Paris. Depuis que tu es ici tu as envie de tout ce que tu vois ; ce sont sans cesse de nouvelles acquisitions : des cuivres, un tapis, des bijoux, aujourd'hui cette table !

— Ce seront des souvenirs durables de notre beau voyage. Tu verras comme ils orneront notre « home ». Mais j'oubliais ! Combien de temps encore vivras-tu sous ce modeste toit qui nous sembla jadis réaliser nos rêves les plus ambitieux ! Tu vas vers une autre destinée et un autre foyer...

Un peu émue maintenant, Lina considérait son amie qui se sentit rougir.

Oui, elle aussi, dans le secret de son cœur, avait déjà pensé à la fin de cette amitié incomparable, de cette amitié qu'elle laisserait pour suivre l'amour.

— Tu vas trop vite, dit-elle, prudente ; rien n'est encore décidé.

— Mais ce projet s'affirme de jour en jour, Dieu soit loué !

— Je n'en suis pas sûre.

— Parce que tu es la raison, la sagesse incarnée. Au fait, Paule, c'est peut-être à toi, par anticipation, que *Ayā Sofia*, où nous nous rendons, a été dédiée ? La « sainte sagesse » ! Tu mérites si bien cette louange, ma chère grande !

— Tu ironises à plaisir, ma chère petite. Tiens, prenons ce taxi qui, grâce au Ciel, va passer vide, et rejoignons nos compagnons qui doivent perdre patience.

Joëlle obéit sans discuter et, quelques instants plus tard, les deux jeunes filles descendaient de-

vant la célèbre église byzantine devenue, depuis, la mosquée Sainte-Sophie.

M. Darlay, escorté de Germain Vosges, les attendait en faisant les cent pas. Après quelques mots aimables de reproche sur leur manque d'exactitude, que M^{lle} Mancy s'empressa de justifier, il commença par leur exposer succinctement la topographie du lieu.

Elevée sur l'At-Meïdan, place située sur l'ancien hippodrome, *Aya Sofia* fut construite au VI^e siècle. Extérieurement, elle apparaît immense, avec une coupole centrale et de petites coupoles circulaires. Entourée de quatre minarets, de fontaines, de bâtiments divers servant de dépendances, sa forme trapue est due aux nombreux contreforts bâtis pour consolider ses murs.

M. Darlay en était là de ses explications lorsque deux vieux *imans* (prêtres musulmans) s'approchèrent des touristes et les invitèrent à enfiler par-dessus leurs chaussures les sandales destinées à empêcher les pieds des infidèles de profaner le sol de la mosquée sainte. Joëlle étouffa un fou rire et s'essaya à marcher, nantie des incommodes mules.

Le professeur, qui, décidément, s'érigeait en cicerone, continua imperturbable son petit boniment.

— Ce qui frappe en entrant, après avoir traversé les deux immenses vestibules que vous pouvez apercevoir, c'est l'étendue imposante de Sainte-Sophie et son dénuement. Voyez cette voûte, cette coupole élancées ! Le badigeon d'or qui recouvre les anciennes fresques de l'église byzantine les cache aux yeux des croyants, car vous ignorez peut-être que la religion musulmane interdit de reproduire la figure humaine. Ces colonnes de marbre font le tour de la coupole et soutiennent les bas côtés. Admirez-en la couleur, introuvable ailleurs, ce vert antique sombre. Ces fontaines de forme ovoïde servent aux ablutions des fidèles, et ces tapis qui protègent entièrement le sol devraient être tournés dans la direction de La Mecque.

• Au fond, le *menbber* de marbre ajouré sert de chaire à l'imam, et c'est l'ancienne loge du sultan sculptée dans le même marbre qui lui fait pendant. Cette niche, creusée dans le mur et entourée d'immenses cierges dans des chandeliers de cuivre,

sert à indiquer la direction de La Mecque. Les lampadaires qui pendent de la coupole s'allument à la nuit tombante. Ici, des œufs d'autruche alourdis de pompons de soie descendent de la voûte ; là, ces cartouches peints en vert portent des versets du Coran.

Et voici, curiosités multiples, la colonne suintante, toujours humide, que le musulman vient frôler pour se guérir de tous les maux ; le portrait du diable ou *cheïtare* que les veines noires du marbre ont tracé ; la main de Mahomet dont l'empreinte resta sur cette colonne. Plus loin, la marque du sabot du cheval d'un empereur. Audessus de cette porte, le trou rond par lequel un serpent s'introduisit pour manger le cœur d'une princesse enterrée là...

— Quelle horreur ! s'exclama Joëlle, à la fois intéressée et terrifiée.

— Chut !... Mademoiselle, suivez le guide ! dit drôlement Germain Vosges en montrant Monsieur Darlay.

Quelques fidèles, inclinés vers le sol, faisaient leurs prières. L'avocat, qui venait d'attraper le torticolis à admirer les colonnes du premier étage et la galerie, crut rejoindre le professeur et, lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Regardez, mon cher, ce vieil iman dont le front touche le sol !

L'individu ainsi interpellé se retourna. Ce n'était pas M. Darlay, mais un jeune touriste très blond, Celte ou Scandinave, habillé de drap anglais.

— Ah ! par exemple ! Toi ! C'est trop fort !

Germain Vosges, stupéfait, les yeux écarquillés, serrait vigoureusement les phalanges du nouvel arrivant et, l'amenant auprès de ses compagnons, le leur présenta d'une voix claironnante :

— Devinez qui je retrouve ici ? Bertrand Le Rohellec, ingénieur de la marine. M^{lles} Mancy et de Sérans, le professeur Darlay.

Comme il arrive en pareille occasion, le marin ne retint aucun des noms précités. Timide de son naturel, il était déjà troublé par cette rencontre inopinée ; le verbiage de Germain Vosges l'assourdissait, de même que les questions multiples qu'il lui posait :

— Que fais-tu ici ? Je te croyais à Cherbourg. Tu

as reçu un embarquement? Restes-tu longtemps en Turquie? Tes parents vont bien? As-tu écrit à ma tante?...

Tel un noyé qui se débat désespérément contre le flot montant, M. Le Rohellec répondait le plus vite possible pour se débarrasser de cet interrogatoire. A vrai dire, il était plus contrarié que charmé d'un intermède qu'il n'avait point prévu. Venu à Sainte-Sophie en pèlerin consciencieux, il s'était leurré de l'espoir d'admirer à loisir, longuement, dans le recueillement et le silence, la célèbre mosquée, et voici que ce quatuor dressé soudain sur son chemin déroulait tous ses plans.

Il avait compté sans M. Darlay qui, ayant préparé sa petite conférence « genre beaux-arts », tenait à placer son discours et l'enrôla, séance tenante, dans le petit troupeau à lui confié.

Toujours rieur, content de lui, Germain Vosges répéta : « Suivez le guide », ce qui finissait par n'avoir plus beaucoup de sel.

Le professeur tendait vers le ciel un cou maigre de vieux poulet, tandis que son index osseux désignait les portes de bronze qui ferment l'édifice :

— Voyez ce travail merveilleux, admirez-en le soigné, le fini! En sortant, nous allons trouver la citerne souterraine de *Yéré Batan Sérail* qui fut construite au IV^e siècle par Constantin le Grand. Attention en descendant l'escalier, Mesdames!

Le quatuor, transformé en quintette, de par la malignité du hasard ou l'impénétrable dessein de la Providence, s'engouffra, docile, dans l'immense salle dont les nombreuses colonnes en quinconce sont ornées de chapiteaux sculptés, et qui est remplie d'eau et éclairée à l'électricité.

Cette eau est si claire, si limpide sous la lumière qui s'y joue, tandis que les colonnades qu'elle reflète semblent se multiplier à l'infini, que Lina ne put retenir une exclamation de joie :

— Que c'est beau! s'écria-t-elle en joignant les mains. Un vrai conte des *Mille et une Nuits*!

Son joli visage traduisait une profonde émotion, et le bleu regard du jeune ingénieur maritime s'appuya sur lui, un peu plus peut-être que ne l'eût exigé le protocole mondain.

Mais la cantatrice ne s'en aperçut pas et réclama

de M. Darlay, ravi de l'aubaine inespérée, un surcroît d'explications.

Et tous les cinq, demeurés sur le parvis de la mosquée, s'absorbèrent les uns dans une causerie, les autres dans un songe lointain.

— Tu dînes avec nous, exigea Germain Vosges, de son ton facilement impérieux et qui se faisait plus autoritaire encore en s'adressant à son jeune camarade.

— Je ne sais si je dois...

— Pas de prétexte. Tu es libre, je pense?...

L'intention était perfide. Bertrand Le Rohellec le comprit bien ainsi, car il se redressa un peu en murmurant sèchement :

— Certes oui.

— Alors, à huit heures au *Bristol*. Ensuite, je t'enlève et t'emmène à la soirée de l'*Union française* où tu auras un concert du meilleur goût.

— C'est entendu. A ce soir.

L'officier, après un salut circulaire assez raide, s'en alla d'un pas souple et dégagé.

Germain se rapprocha de Paule de Sérans qui commençait à trouver qu'il la négligeait un peu.

— Quelle surprise que cette rencontre ! dit-il en souriant.

— Je n'ai pas très bien compris ce que vous était ce monsieur.

— Un jeune ami, tout simplement, et que la tante dont je vous ai parlé souvent faisait sortir et recevait lorsqu'il était à la rue des Postes, puis, plus tard, à Polytechnique.

— Il est ingénieur?

— Hydrographe, ai-je cru entendre. Il a été affecté à une mission en Syrie pendant six mois, et revient en France par ses propres moyens, ce qui lui a permis de faire escale à Constantinople.

— Il repart bientôt?

— Demain matin.

— Vous paraissez lui témoigner beaucoup d'affection.

— De l'intérêt, plutôt. Nous avons deux natures très dissemblables et il est beaucoup plus jeune que moi. Ma tante s'était liée un été, aux bords de mer, avec sa famille, ce qui fit que je connus Bertrand chez elle, mais nous n'avons jamais été ce qui s'appelle intimes.

— Il a une physionomie très particulière.

— Oh ! il est beau garçon ! cela, on ne peut le nier, convint l'avocat, non sans envie.

— Je ne trouve pas utile qu'un homme ait un visage particulièrement attrayant, déclara Paule avec candeur.

Vosges, qui connaissait sa laideur, lui jeta un regard satisfait.

— D'ailleurs, continua-t-il impartial, ce petit Le Rohellec possède, en outre, une large intelligence, un sens très droit, un esprit très sûr.

— Il ne parle guère, observa Lina qui, en ayant fini avec les dissertations savantes de son admirateur, se rapprochait des profanes.

— Comme beaucoup de Bretons, c'est un silencieux. Je doute que ce soir, Mesdemoiselles, il soit un causeur étourdissant, et je m'excuse à l'avance de l'avoir invité.

— Vous avez bien fait, assura Paule. Maintenant, je crois qu'il serait temps de regagner notre hôtel. Tu viens, Joëlle ?

Déjà repartie pour le pays des songes, la cantatrice regardait encore *Aya Sofia*, murmurant, sur la musique de Reynaldo Hahn, les vers de Théophile Gautier :

Ton dôme blanc, Sainte-Sophie,

Parle au ciel bleu.

Et tout rêveur, mon cœur confie

Son rêve à Dieu...

qui ressuscitaient, si vivants, à sa mémoire.

— Pour l'instant, le ciel s'assombrit ; tout à l'heure, rien ne sera plus bleu ni blanc, mais noir comme la nuit elle-même ; il faut rentrer ! déclara prosaïquement M^{lle} de Sérans.

Docile, la Mancini se laissa emmener.

X

La table la plus animée ce soir-là au *Bristol* était bien, sans contredit, celle devant laquelle s'assit le trio de la « Pensée française », édition revue et augmentée ! Toutefois, le cinquième con-

vive, ainsi que l'avait prévu Germain Vosges, n'apportait pas une grande loquacité. Mais M. Darlay et l'avocat se montrèrent plus brillants causeurs que jamais. La conversation entre eux ressemblait à ces balles de tennis, aussitôt renvoyées que reçues, par des joueurs également adroits. Lina y ajoutait la note d'or de sa voix, l'imprévu original de ses remarques, et la sérieuse Paule, elle-même, se hasardait à faire part de ses impressions.

Il ne restait au marin qu'à écouter. Ce fut chose facile, mais le silence qui semblait lui être habituel ne l'empêchait pas d'observer ses compagnons, et il ne s'en priva guère. Au repos, son visage calme, harmonieux, paraissait presque sévère. Dès qu'il souriait, sa physionomie grave s'éclaircissait, se transformait. Le smoking qu'il avait endossé dessinait sa taille mince et élégante. Imberbe, très blond, il avait l'air très jeune, plus jeune que son âge, vraisemblablement. Son regard se posa avec quelque complaisance sur le masque régulier de la jeune ingénieur. Sans doute, par esprit de corps, par affinité de goûts et similitude d'aspirations, elle lui était sympathique. Sans doute aussi cette grande silencieuse l'intimidait-elle moins que la jolie Lina.

Il les trouvait toutes deux un peu trop parées pour ce simple dîner, car elles étaient en robe du soir, décolletées et bras nus, ce qui n'enleva rien, d'ailleurs, à la secrète admiration qu'il ressentait à leur égard, car il était homme de goût et savait apprécier la beauté sous quelque forme qu'elle se présentât à ses yeux.

Paule se rendit-elle compte de l'impression qu'elle produisait sur ce confrère hier inconnu ? Elle le plaignit de ne pouvoir placer un mot, tant les autres étaient bavards, et saisit l'occasion, dès qu'elle s'offrit, pour lui adresser bienveillamment la parole :

— Vous remporterez, Monsieur, de Constantinople, un souvenir agréable, j'en suis sûre !

— Très agréable, Mademoiselle.

— Et, malgré cela, vous ne prolongez pas votre séjour ?

— C'est impossible. Je dois être rentré en France dans les délais réglementaires.

— Quel dommage! Nous comptions, après-demain, nous rendre à Eyoub ; vous vous fussiez joint à nous.

— Après-demain, je serai loin déjà.

— Eyoub!... intercala Lina rêveuse ; ce nom, à lui seul, est un enchantement. Au fait, puisque vous êtes marin, Monsieur, ou à demi marin, vous devez, comme nous, raffoler de Loti, de Farrère!

— Si c'est en qualité de marin que vous m'interrogez, Mademoiselle, je vous avouerai que je préfère Paul Chack, déclara nettement M. Le Robelec.

— Oh! protesta la Mancini, choquée.

— Tu n'es pas à la page, mon pauvre ami! intervint rondement Germain Vosges. Ces dames te parlent « littérateur » et tu leur réponds « combattant ».

— Si j'avais à écrire un livre sur ce pays, je l'intitulerais : *l'Orient tel qu'il est*.

— Serais-tu, par hasard, un « désenchanté »?

— Presque! Je croyais trouver beaucoup mieux.

— C'est que tes rêves, mon cher, si tu as continué, doivent être d'un vaste!...

Bertrand jugea inutile de riposter. Il sentit l'ironie et se tut. Germain Vosges l'avait toujours traité d'un peu haut. Il continuait aujourd'hui ; quoi de surprenant à cela?

Le dîner fini, toute la bande partit pour les salons de l'Union française où il y avait réception. Un concert devait commencer la soirée. Quelle ne fut pas la surprise du jeune marin de voir, à la fin de la première partie, ses voisines se lever et se diriger vers la scène! Son étonnement devait être bien plus grand encore lorsqu'il comprit quelles artistes elles étaient l'une et l'autre. Le public les avait accueillies par un tonnerre d'applaudissements. Quand la Mancini, radieuse et séduisante dans sa robe blanche à volants, qu'étoilait à l'épaule une grosse touffe de violettes de Parme naturelles, s'avança seule au bord de l'estrade, les assistants trépignèrent d'aise. Puis le silence se fit. Elle commença le *Colibri* de Chausson.

Sa voix adorable avait une pureté si exquise, si irréaliste, que l'on eût cru que l'auditoire retenait son souffle pour ne pas troubler l'atmosphère dans laquelle vibraient les notes d'or devenues célèbres.

Et cette impression de respect, de dévotion, eût-on pu dire, était telle que Lina avait terminé déjà depuis quelques secondes lorsque les assistants se décidèrent à l'acclamer. Encore sous le charme du dernier point d'orgue, ils ne pouvaient croire que ce fût déjà fini. Mais leur enthousiasme se changea en délire lorsque, rappelée par d'intrépides vivats, la cantatrice donna en *bis* ce fameux air de *Perfide! Parjure!* de Beethoven, qui lui avait valu, sur le *Lotus*, un si triomphal succès.

Le visage un peu crispé, tendu vers la scène, Bertrand Le Rohellec ne perdait pas une syllabe. Un sentiment étrange, très complexe, s'emparait de son âme. A la surprise de découvrir en cette jeune fille, qui, quelques heures auparavant, lui avait paru tellement simple dans ses façons d'agir, une artiste remarquable, d'un talent hors pair, se mêlait une sorte de pudeur froissée à l'entendre interpréter devant cinq cents personnes ce chant à la fois magnifique et passionné.

Son front s'assombrissait à mesure que les applaudissements devenaient frénétiques, et, dès que M^{lle} de Sérans et son amie se furent rendues dans un petit salon avoisinant, où elles recevaient, gracieuses, les hommages des uns et des autres, il se fit un chemin pour parvenir jusqu'à elles et, s'inclinant avec la froide correction qui paraissait lui être coutumière, se prépara à prendre congé de ces jeunes étoiles.

— Comment! tu nous quittes déjà! s'exclama Germain Vosges qui, à force de louver, lui aussi, avait repris ses prérogatives de garde du corps. Mais tu soupes avec nous, voyons!

— Je vous remercie; mon bateau appareille de très bonne heure, je le rejoindrai au lever du jour.

— Nous te reverrons à Paris, alors?

— Certainement, si mon service m'y retient.

— Alors, bon retour, mon cher, bonne traversée!

Le marin s'inclina derechef, serra la main cordiale que lui tendait la jeune ingénieur, la petite patte indifférente de la Mancini qu'accaparait un attaché d'ambassade, et disparut dans la houle bigarrée, disparate, des invités du cercle.

En revenant seul, à travers les rues étroites et désertes que la lune éclairait, il songeait à ce mot

magique d'Eyoub, évoqué par ses compatriotes, au cours du dîner qui avait réuni des êtres destinés sans doute à ne jamais se revoir.

Pourquoi n'avait-il pas avoué que la veille il était allé précisément, rêveur et solitaire, vers ce lieu charmant dont le souvenir le hantait maintenant ? C'est qu'il craignait comme une profanation l'ironie dont Germain Vosges ne manquerait pas d'accueillir sa confidence et qu'il voulait garder secrètes les impressions de ce pèlerinage.

Tout en marchant, il s'en remémorait les diverses phases. C'était à Kasseim Pacha qu'il s'était embarqué dans une caïque peinte en bleu avec des dessins rouges et blancs, des coussins de velours jaune, sous la conduite d'un vieux *caïdji* qui, après un sérieux *bazarlick* (marchandage), s'était décidé à prendre à son bord ce passager à la mine pacifique.

La Mancini avait prononcé ce mot « enchantement ». Il s'appliquait bien au paysage que Bertrand devait alors découvrir : à gauche, Stamboul et ses mosquées, l'aqueduc de Valens se détachant sur l'horizon, la barque filant au bruit sourd et régulier des rames le long de la Corne-d'Or ; puis Phati, l'église du Phanar ; enfin Eyoub, tout près des « eaux douces d'Europe » qui ne sont, hélas ! qu'un vilain marécage.

Au milieu de la cour de la grande mosquée, il avait jeté du grain aux gracieux pigeons qui viennent par milliers s'y rassembler et que le moindre bruit effarouche. C'est alors un frissonnement d'ailes, à nul autre comparable, lorsque toute la gent emplumée s'envole vers le ciel bleu. Sous les grands platanes, les vendeurs de parfums ouvraient leurs minuscules flacons de précieuses essences, et l'odeur de la rose montait dans l'air attiédi.

Le cimetière, avec ses stèles ornées de fleurs, était silencieux et tranquille ; l'herbe y croît entre les tombeaux que l'ombre des cyprès abrite. Des chèvres et des moutons broutent lentement sans qu'on les dérange dans ce lieu sacré d'où s'échappe une indicible impression de paix et de sérénité.

Les dômes étincelants des minarets, le bleu limpide du ciel, le vert sombre, presque noir, des cyprès, la blancheur des coupoles de Stamboul, quelle magie de couleur à tenter un peintre !

Et cependant, malgré une admiration sincère, convaincue, Bertrand Le Rohellec s'était senti déçu. C'est que lui aussi avait rêvé l'Orient, peut-être non moins beau, mais « autre », et ce qui fut reflété à travers l'imagination de Loti lui apparaissait tout différent de ce qu'il espérait.

Ce qu'il n'avait point prévu, non plus, c'était cette rencontre avec le déjà célèbre neveu de son aimable correspondante, au temps où il était « Postard », puis « Pipo », rencontre qui devait décider de toute sa vie amoureuse sans qu'à ce moment même il pût le pressentir...

DEUXIÈME PARTIE

I

— Brrr!... Quel froid de canard ! Il fait bon rentrer chez soi !

Toute grelottante, Joëlle se précipita vers le petit poêle à bois où ronflait la flamme et tendit à la chaleur ses doigts gourds. Assise dans un fauteuil bas, Paule de Séraus lisait. Elle sourit à son amie et, sans se déranger :

— Je t'ai gardé du thé. Il est encore bouillant sous le cosy ; prends-en vite une tasse, chérie.

En deux mouvements, la cantatrice s'était débarrassée de son chapeau qu'elle posa sur une table, de son manteau de taupe qu'elle jeta sur le divan, pendant que ses souliers humides de neige valsaient au milieu de la pièce et qu'au vol elle rattrapait deux mignonnes mules de cuir rouge, sorties juste à point d'un placard.

— Tu n'as pas d'ordre, ma pauvre amie, observa posément la jeune ingénieure. Vois dans quel état tu mets le studio.

Les gants, le sac à main, le cartable à musique étaient dispersés au petit bonheur.

— Ne gronde pas, chérie ! Tu n'as plus longtemps à me supporter ! Je suis ahurie par ce temps, laisse-moi avaler mon thé et ces biscottes, je t promets de tout ranger ensuite.

— Je ne suis pas fâchée le moins du monde, Joëlle ; ce que je t'en dis, c'est pour ton bien. Quand tu seras mariée...

— Oh ! le mari, il peut attendre, je n'ai jamais été si peu pressée. Pourtant, ton exemple, ton bonheur devraient me donner à réfléchir. Passe-moi ta bague, je vais regarder si elle me va.

Docilement, Paule tendit à son amie l'anneau d'or où brillait un diamant plutôt petit mais d'une eau très pure. Mais Paule avait de belles mains longues et fortes, Joëlle une toute petite paume aux doigts menus ; l'anneau trop large glissa autour de son annulaire :

— Tu vois, elle me quitte ! Je ne lui suis pas sympathique ; donc, présage salubre : cantonnons-nous, pour l'instant, dans le célibat.

— Que tu es enfant !

— Il me faut bien rester gaie pour garder mon courage. Crois-tu, Paule, que je ne ressente aucune peine en songeant que dans un mois tu me laisseras seule ici où nous fûmes si unies et, convenons-en, si heureuses !

— Moi aussi, ma chérie, j'éprouve un véritable déchirement de cette séparation. Tu sais ce que je t'avais proposé ?...

— Et que j'ai refusé. Amie, tu m'as montré que tu m'aimais réellement comme une sœur en me demandant de te suivre. Mais ma place n'est pas à ton foyer. Nos deux destinées, confondues jusqu'ici, vont se diviser et je ne veux pas être pour vous l'intruse supportée par pitié.

— Par affection, tu devrais dire, Joëlle.

— Même par affection. Il ne faut pas de tiers dans un jeune ménage. Déjà, quand c'est un membre de la famille qui s'impose, on a peine à établir une entente constante ; à plus forte raison lorsqu'il s'agit d'une étrangère. Crois-moi, je suis dans le vrai. Je ne t'en aimerai pas moins, sois-en bien sûre.

— Je n'en doute pas. Mais comment veux-tu que je ne pense pas pour toi à l'isolement qui t'attend, à son vide douloureux, à ses dangers ?

— Tu ne m'abandonneras pas tout à fait. Tiens, je t'invite à dîner une fois par semaine rue de Varenne.

— Ton couvert sera mis tous les jours, et tu

nous feras plaisir en venant le plus souvent possible t'asseoir à notre table.

— Tu parles comme dans les comédies de salon !

Joëlle éclata de rire. Paule la connaissait trop pour ne pas soupçonner la nuance d'émotion et de mélancolie qui se cachait sous cette feinte gaieté.

C'était vrai que l'époque de son mariage avec Germain Vosges se rapprochait à grands pas. Leurs fiançailles tacites, célébrées dès le retour de Constantinople sur le *Tadla* qui les ramenait en France, n'étaient officielles que depuis une semaine et elles seraient brèves. D'un commun accord, les jeunes gens l'avaient décidé ainsi. A la période d'irrésolution, de tâtonnement, d'hésitation réciproque, succédait une hâte mutuelle d'abréger les délais habituels et d'arriver très vite à la célébration du mariage. La cérémonie nuptiale aurait lieu dans l'intimité. Le couple ne ferait pas de voyage de noces (il venait d'effectuer une assez longue randonnée) et s'installerait tout de suite au rez-de-chaussée d'une maison qui appartenait à la tante de l'avocat et que celle-ci mettait à sa disposition. La vieille dame avait trouvé ce moyen ingénieux d'offrir au futur jeune ménage un cadeau qui fût à la fois avantageux pour eux et pour elle. Joëlle s'en réjouissait pour ses amis, car elle avait souvent pensé qu'il lui serait doux de venir se reposer à ce nouveau foyer qui était bien un peu son œuvre. Et si le sentiment de sa solitude prochaine venait, à certaines heures, l'étreindre douloureusement, elle ne voulait pas s'y appesantir et refoulait la mélancolie naissante par un éclat de rire ou un gai refrain.

Depuis son retour de Constantinople et la série de concerts qui avaient acquis à son nom un retentissant éclat, divers engagements avaient été spontanément offerts à la grande artiste. Cependant, elle courait encore le cachet. Elle avait toujours aimé professer, bien que ce rôle fût parfois ingrat et le salaire minime en regard de la fatigue physique et cérébrale qu'il lui imposait. Ces allées et venues constantes, d'un bout à l'autre de la capitale, devenaient fastidieuses. Mais Joëlle, très sage, ne voulait pas faire exclusivement du concert, se disant avec juste raison que sa voix, organe rare et fragile, pouvait disparaître, à la merci

d'une laryngite ou d'un rhume stupide, tandis que les élèves déjà acquises lui resteraient.

Ses admirateurs ne comprenaient point qu'elle n'entrât pas au théâtre, douée comme elle l'était, et s'en allaient répétant que la place d'une aussi belle artiste était à l'Opéra et non ailleurs.

Tentée ! certes, elle l'avait été, et elle ne devait qu'à la fidélité à un serment de n'avoir pas succombé à la tentation. Mais le vieux Papalia, dans son expérience prévoyante, l'avait mise en garde contre ce qui l'attendait si elle montait sur les planches, et avait exigé d'elle qu'elle resterait cantatrice et rien de plus.

Ainsi, par delà la tombe, il la protégeait encore et contre le monde et contre elle-même.

La pensée de la Mancini s'en allait maintenant vers le vieil homme qui l'avait bercée de son art, réchauffée de son affection.

— Tu ne dis plus rien, observa Paule de Sérans, sortant à son tour d'une longue rêverie que ne hantait point la mémoire d'un mort, mais le souvenir bien vivant de Germain Vosges.

— Je réfléchissais, répondit simplement sa compagne.

Elles s'étaient, toutes les deux, trop habituées à respecter le domaine intime de leur esprit pour se poser l'une à l'autre une curieuse interrogation et se turent de nouveau. Joëlle, la première, rompit les chiens :

— Tu as fini par découvrir le vieux coffre breton que tu cherchais ?

— Oui, mais non sans peine. La tante de Germain a écrit à la mère de ce jeune marin que nous avions, tu t'en souviens, rencontré à Sainte-Sophie ; cette dame a bien voulu se charger de l'acquisition et nous a envoyé une merveille. Viendras-tu l'admirer demain ? Nous prendrions le thé rue de Varenne, ce serait très amusant.

— C'est curieux, Paule, comme l'idée de te voir mariée, évoluant dans ton intérieur, t'occupant du pot-au-feu, me réjouit ! Tu t'ennuieras à ne rien faire.

— Mais je compte bien continuer à travailler.

— Tu crois possible de cumuler les soucis d'une maîtresse de maison avec ceux de ta carrière ?

— Pourquoi pas ? Je ne te savais pas si vieux

jeu, ma petite Joëlle. Maintenant, dans un ménage, le mari et la femme peuvent conserver la situation qu'ils avaient avant de s'unir ; c'est tout à fait admis.

— Mais quand tu auras des enfants ?

— Attends qu'ils soient arrivés ! d'ici là, j'ai le temps d'y penser.

— Eh bien, Paule, pour une fois, je ne suis pas de ton avis. Moi, si je me mariaais, je voudrais être toute à mon mari, à mon foyer, aux chers bébés que le Ciel m'enverrait...

— Tu renoncerais à ton art, à la célébrité ?

— De grand cœur.

— Tu me surprends beaucoup. Il me semble que tu as changé d'opinion, car il n'y a pas si longtemps que tu m'assurais qu'il n'y avait pas de place pour l'amour dans ta vie !... et tout à l'heure encore...

— Mais je suis toujours dans les mêmes idées !

— Alors, je ne comprends plus.

— Mais si, Paule ! Sache donc que si je parle ainsi c'est pour l'avenir. J'entrevois une éventualité, rien de plus. En ce moment, je n'aime personne, je n'ai nul désir de me marier, mon cœur est libre, mais j'ignore de quoi demain sera fait. Oui, mon art me suffit, mais rien ne m'assure qu'il me suffira toujours et que je pourrai vivre sans amitié ou sans amour. T'avouerais-je que ton bonheur, parfois, me fait envie ? Je te vois transfigurée, radieuse...

— Ma chère petite !

Paule de Sérans, presque maternelle, inclina vers Joëlle sa belle taille imposante et, l'enveloppant de ses bras, émue, attendrie :

— Tu seras un peu notre enfant ! affirma-t-elle.

— Moi ! l'enfant de Germain Vosges ! oh ! Paule ! cette idée est trop cocasse !

Et M^{lle} Mancy éclata de son rire jeune et vibrant.

Au fond, son amie, ne pouvant supposer que le cœur de son fiancé avait été tout d'abord vers la cantatrice, était bien pardonnable de lui garantir une affection qu'elle croyait sûre ; mais Lina, qui n'avait pas les mêmes motifs d'accepter cette paternité d'occasion, tant elle lui paraissait bouffonne, se laissa une fois de plus aller à sa folle gaieté.

L'indulgente Paule se mit à rire, elle aussi, et l'émotion qui les avait toutes deux envahies disparut du même coup.

II

La vieille M^{lle} Rambeau regarda la petite pendule de Saxe où la demie de 4 heures venait de sonner, plia son tricot et parcourut son journal dont la lecture parut l'absorber profondément.

A 4 h. 45 tapant, un petit coup semblable à un frôlement de queue de souris sur la porte la fit crier : « Entrez ! » Et une servante en coiffe de mousseline, en châle noir à franges, apporta le plateau de laque de Chine sur lequel étaient posées la tasse de lait de « Mademoiselle » et deux minces tartines de pain beurré.

Invariablement, à cette heure-là, Mademoiselle demandait :

— Marie, que me donnerez-vous pour le dîner ?

Et, non moins invariablement, Marie répondait :

— Un petit tapioca, Mademoiselle, un petit œuf et un petit entremets.

Elle pensait que l'adjectif « petit » aiderait, par avance, à la digestion de Mademoiselle.

— « Les enfants » viendront demain midi, Marie.

— Oh ! alors, Mademoiselle, il faudra un sérieux bifteck pour M. Germain. Ce n'est pas que sa jeune dame soit aussi vorace que lui, mais ils ont bon appétit tous les deux.

— Il ne faut pas le leur reprocher, Marie, c'est de leur âge.

— Je ne reproche rien ni à eux ni à Mademoiselle ; mais, au prix qu'est la viande aujourd'hui le jour, des repas comme ça, ça ruine le monde !

— A qui le dites-vous, ma pauvre fille ! Où est le temps où vous payiez le beurre un franc cinquante la livre !

— Et les œufs un franc la douzaine ! le veau deux francs cinquante le kilo ! Ah ! c'était le bon temps !

— Nous ne le reverrons plus, ma brave fille.

Et encore, nous sommes au terme du voyage ! Qu'en feront les jeunes, si la vie continue d'être aussi difficile ?

— Ils sont déjà habitués ! Ils gagnent et ils dépensent en conséquence ! C'est-y vrai, Mademoiselle, que M^{me} Germain gagne aussi gros quasiment que son mari ?

— On le dit, mais je n'en sais rien.

— C'est drôle tout de même, des femmes qui ont des métiers d'homme comme ça ! Leur bonne — qui, entre parenthèses, a l'air d'une petite sauteuse — raconte que Madame monte sur les autos pour les essayer.

— Cela, c'est un raconter qui ne tient pas debout. Ma nièce est dans les bureaux de l'usine Citroën et je ne suppose pas qu'elle s'occupe particulièrement de la mise en marche des voitures.

Ce disant, M^{lle} Rambeau s'était redressée, un peu mécontente. Elle demeurait bien de son époque, regardant le travail des femmes du monde comme une déchéance et ne pouvant se faire à cette idée que Paule de Sérans, dont le nom aristocratique pourtant avait flatté son orgueil, « gagnât sa vie ».

Ses boucles grises s'agitèrent sous sa « coiffure » de chantilly agrémentée d'un nœud de satin violet.

— Leur domestique dit des sottises ! conclut-elle en se renfonçant dans son fauteuil et en remettant entre les mains de sa fidèle servante sa tasse vide. L'éducation qu'elle avait reçue lui faisait précisément trouver choquante cette absence continuelle de la maîtresse de maison laissant à des mains mercenaires (et quelles mains !) le soin de diriger son foyer.

Lorsque son neveu lui avait appris son mariage avec M^{lle} de Sérans, elle avait manifesté une véritable surprise en entendant Germain assurer que la jeune ingénieur continuerait comme par le passé ses études et ses recherches.

« Ménage de savants ! » s'était-elle dit, un peu déroutée, un peu inquiète aussi.

Elle était, par nature, essentiellement discrète, et ne chercha pas à s'imposer chez les jeunes gens. Elle descendait rarement de son premier étage à leur rez-de-chaussée, meublé d'une façon qui ren-

versait toutes les théories dont elle avait été bercée et qui semblait un défi au bon sens. L'incohérence la plus absolue y régnait.

— Je n'ai su où m'asseoir, Marie!... déclara la vieille demoiselle en remontant de sa première visite aux époux qui venaient de passer leur lune de miel dans la forêt de Compiègne. Pas un fauteuil! pas une vraie chaise! Des poufs! des cousins! des divans si bas qu'on se croirait assis par terre; des tables de poupées, d'affreux magots qui me tiraient la langue; des chats efflanqués, en faïence blanche toute craquelée, qui me donneront le cauchemar la nuit prochaine! Une poupée, Marie! déguisée en Mexicaine; des potiches baroques, des châles pendant d'une armoire, des tapis à faire hurler par leurs couleurs tous les chiens du quartier!... Ah! ma pauvre fille, si c'est cela le goût du jour, avouons qu'il est bien singulier!

La servante, confidente des étonnements de sa maîtresse, devait, par la suite, en connaître bien d'autres, elle aussi; mais toutes les deux concluaient philosophiquement :

— Nous sommes de notre temps, eux du leur!

Et, charitables, elles s'abstenaient de commentaires malveillants.

Elles ne pouvaient d'ailleurs encore soupçonner, ni l'une ni l'autre, le caractère peu à peu bohème et désordonné qui s'imprimait sur ce logis dont l'âme — de plus en plus et si vite après le mariage — se faisait absente, car Paule, avec la meilleure volonté du monde, était inapte à diriger sa maison. Plus fort que tout, son métier l'entraînait au dehors et elle menait maintenant cette vie trépidante des femmes harcelées, tiraillées par l'accomplissement d'une double tâche au-dessus de leurs forces. Toutefois, jusque-là, son immuable sérénité ne paraissait pas s'altérer.

M^{lle} Rambeau était justement en train de penser, non sans complaisance, à la satisfaction que lui avait apportée le mariage de son neveu, lorsque la sonnette de la porte d'entrée retentit, grêle et impérative, tirée vraisemblablement par une main autoritaire ou masculine.

Quelques secondes plus tard, Marie apparut, le visage illuminé :

— Mademoiselle, c'est M. Bertrand!

Et, derrière elle, se dressa aussitôt la silhouette élégante du jeune ingénieur hydrographe.

— Mon enfant ! quelle bonne surprise !

La vieille demoiselle s'était levée du coup, tendant à l'arrivant ses deux mains affables.

— Que faites-vous à Paris ? Vous restez ou vous êtes de passage ?

— Je suis entre deux trains : débarqué ce matin à la gare de Lyon et repartant cette nuit par celle du quai d'Orsay.

— Vous retournez en Bretagne ?

— Oui, un congé de trois semaines ayant de recevoir une nouvelle affectation.

— Eternel voyageur !

— C'est mon métier, chère Mademoiselle.

— Et vous l'aimez ?

— Passionnément !

— Comme vous dites cela ! Quel feu dans cette réponse !

— Elle est vraie.

— Je le sais, mon cher Bertrand. Onques ne fut jamais plus sincère que vous ! Tout enfant, le souci même d'esquiver une semonce ne vous fit jamais descendre à un mensonge. Vos frères se plaisaient à le reconnaître, sciemment ou non : « Bertrand l'a dit, donc c'est exact ! »

Le visage sérieux du marin s'éclaira à ces mots :

— Vous avez bonne mémoire, Mademoiselle.

— J'ai surtout celle du cœur, et je vous ai très souvent observé, mon cher ami. Vous étiez le petit bonhomme le plus attachant que j'aie, de ma vie, rencontré. Si turbulent par instants, si réfléchi à certains autres, maîtrisant un naturel ardent, presque violent, pour acquérir cette pondération, cet obstiné désir de l'étude qui vous ont assuré le succès.

— Vous omettez de dire, chère Mademoiselle, à quel point votre sollicitude m'a été précieuse lors du long séjour que je dus faire à Paris, d'abord à la rue des Postes, ensuite à Polytechnique. Que de fois vous m'avez consolé, relevé, encouragé ! Je ne l'oublie pas, vous le savez !

— J'en suis persuadée et je suis toujours heureuse de constater que le studieux adolescent, le grave polytechnicien, devenu un brillant officier, n'a pas oublié le chemin de ma vieille demeure,

et qu'à chaque passage à Paris vous revenez m'y saluer.

— J'éprouve une véritable joie à le faire. Mais, maintenant, vous n'êtes plus seule dans cet immeuble ! J'ai reçu le faire-part du mariage de M. Vosges. Il habite chez vous ?

— En bas. Je lui ai donné l'appartement qui se trouvait vacant. Il s'y est installé avec sa femme voici bientôt six mois.

— Je vais tenter de les voir en redescendant. J'avais été très aimablement reçu par eux, à Constantinople, l'hiver dernier.

— Oui, c'est ce fameux voyage qui déclencha, on peut le dire, l'aventure.

— M^{lle} de Sérans était très sympathique. Un peu froide, peut-être, mais si distinguée, et d'une intelligence vraiment transcendante.

— Certes, elle est charmante. Je crois qu'ils sont très heureux, et moi-même me réjouis de voir mon neveu définitivement assagi. Germain — je puis vous le confier, Bertrand — avait parfois une mentalité un peu inquiétante !

— Il a une âme de feu.

— Celle de son père, que je connus peu, car nous étions brouillés depuis longtemps lorsque Germain devint orphelin. Sa femme saura, Dieu merci, le retenir au foyer ; et si le Ciel leur accorde, comme je l'espère, des enfants, leur félicité sera complète et ma sécurité aussi. Mais je ne vous propose pas de goûter, Bertrand, je manque à tous mes devoirs !

— Je vous en prie, Mademoiselle, il est très tard, je vais vous quitter.

— Pas avant d'avoir pris un petit verre de Samos ! Si, si ! je connais vos goûts !

Et M^{lle} Rambeau, ayant sonné, commanda à la bonne qui accourait :

— Marie ! le Samos ! du plus vieux ! Et, si M. Bertrand n'a pas perdu ses préférences d'autrefois, des tartines, des gâteaux secs et de la gelée de groseille !

M. Le Rohellec eut beau se défendre en riant, il dut s'avouer vaincu et dévora d'un bel appétit les fines tranches de pain beurré recouvertes de rubis transparent, tremblotant à souhait, les « petit-beurre », et but avec délices et lenteur, comme

il convient, le Samos doré au bouquet délicat.

Plus tard, il devait intérieurement rendre grâces à la vieille demoiselle de lui avoir procuré le réconfort de ce lunch improvisé, tant était peu substantiel le repas auquel on le convia.

Une demi-heure encore de bonne causerie, puis Bertrand quitta sa vieille amie, reconduit à la porte par la fidèle Marie, et, alertement, dégringola l'escalier pour s'arrêter au rez-de-chaussée où il sonna.

Là, un carillon tapageur annonça avec fracas sa présence. La petite souillon, en jupe outrageusement courte, au minois fardé, qui vint lui ouvrir, le toisa du haut en bas ; cet examen l'ayant sans doute satisfaite, elle consentit à lui répondre que « Madame n'était pas encore rentrée, mais que Monsieur se trouvait chez lui », et elle l'introduisit dans le studio baroque où, étendu sur un divan, l'avocat lisait.

III

Il ne bougea pas d'une ligne en apercevant le jeune ingénieur, pas plus étonné de le voir devant lui que s'il l'avait quitté la veille, mais l'accueillant par un sourire et lui tendant cordialement la main :

— Assieds-toi là, mon vieux ; le temps de finir ce dossier et je suis à toi.

Docile, le jeune homme se laissa choir sur un siège qui tenait à la fois du turc et de la « Place Clichy », et put examiner à son aise l'étrangeté du décor.

La pièce était vaste et paraissait encombrée cependant avec un piano à queue, un bahut flamand, une armoire normande, le coffre breton, des tables chargées de paperasses, des bibliothèques pleines de revues.

Très observateur de son naturel, Bertrand remarqua qu'il y avait de la poussière sur les meubles et que les fleurs pendaient, fanées, lamentables, en dehors d'un vase de Lalique ou d'un grès de Hollande. Les cuivres étaient ternes, les glaces peu nettes.

Il fut tout de suite édifié sur les capacités de la maîtresse de maison, et cela parut singulier à son âme naïve que cette belle Paule de Sérans n'eût pas toutes les perfections.

Ce qu'il ne pouvait soupçonner, c'est que la jeune femme, qui avait mené avec beaucoup d'ordre et d'économie sa petite barque de jeune fille, était actuellement débordée par le flot montant de ses multiples occupations et n'avait pas l'envergure nécessaire pour suffire à la besogne.

Mais déjà Germain Vosges se remettait sur ses pieds, s'étirait en bâillant, et il demanda à son camarade :

— Raconte-moi comment tu es ici ?

M. Le Rohellec dut recommencer le récit qu'il avait fait quelques instants plus tôt à M^{lle} Rambau et qu'il termina en ces termes :

— Vous comprenez que je ne pouvais passer devant votre porte sans tenter de vous saluer et de présenter mes hommages à M^{me} Vosges.

— Oh ! M^{me} Vosges fait sa journée de huit heures et n'est pas encore ici ! déclara l'avocat avec un rire narquois, mais elle rentrera sûrement, peut-être pas à l'heure, je t'en préviens ; aussi, il faut que tu dînes avec nous, ce sera le seul moyen de la voir.

— Je ne veux pas vous déranger. J'attendrai encore un peu, puis je m'en irai.

— Point du tout ! Tu viens de me dire que ton train ne partait qu'à minuit, jusque-là tu es notre prisonnier.

— Je vous assure, Germain...

— Pas de protestation : je te tiens, je te garde. Par exemple, je ne sais ce que tu mangeras. Dans cette demeure, on songe trop à la pâture du cerveau pour se souvenir que le pauvre corps, lui aussi, a besoin d'être soutenu. Que ne sommes-nous de purs esprits !...

L'emphase de ce ton eût pu paraître comique à tout autre que Bertrand, qui crut y discerner une nuance d'amertume.

Là conversation roula bientôt sur des sujets divers. Le causeur prestigieux qu'était l'avocat ne pouvait sombrer dans la banalité. Le marin l'écoutait avec intérêt et curiosité à la fois, déjà repris par la magie de cette parole vibrante, colorée,

lorsque la porte s'ouvrit en coup de vent et Paule entra.

Elle eut un joyeux cri de surprise en apercevant l'ingénieur.

— Ah! c'est donc vous? dit-elle en lui tendant les deux mains. Josette m'avait annoncé la visite d'un monsieur et j'étais très intriguée. Vous avez trouvé le chemin de notre « home »?

Elle s'était laissée tomber sur un énorme pouf et enlevait ses fins gants de suède sans se débarrasser de son chapeau, ni du léger manteau de soie bleue qui l'enveloppait. Bertrand remarqua qu'elle avait un peu maigri et qu'une ride fine barrait son front. Fallait-il en chercher la cause dans les soucis du ménage ou dans tout autre motif?...

— Paule, intercala placidement son mari, j'ai retenu Le Rohellec à dîner.

— C'est une excellente idée que vous avez eue là, mon cher ami.

— Reste à savoir si notre hôte sera de cet avis lorsqu'il connaîtra le menu du festin...

— Ah! mon Dieu! nous n'avions justement rien, ou presque rien, ce soir!...

Désolée, Paule se levait d'un mouvement brusque.

— Croyez, Madame, balbutia le jeune marin très gêné, que pour rien au monde je ne voudrais être importun...

— Soyez tranquille, tout va s'arranger, et j'espère que vous ne mourrez pas de faim!

Paule s'élança dans la salle à manger, séparée du studio par une baie vitrée, et, le chapeau encore sur la tête, fouillait un buffet, ouvrait un tiroir...

Le carillon retentit une fois de plus. Josette montra à la porte son museau de fouine :

— M^{lle} Mancini! annonça-t-elle d'un ton pompeux.

Lina arrivait en hâte, essoufflée, son beau visage au teint de fleur empourpré par la vitesse de la course. Elle tenait, pressé sur son cœur, un paquet soigneusement ficelé.

— Toi, ma chérie! fit Paule étonnée.

— Mais oui, amie, ne m'as-tu pas invitée à dîner ce soir? Je me croyais en retard et me suis dépêchée, dépêchée!

— Je t'avais complètement oubliée!

— Je m'en doutais! En personne prévoyante, j'ai apporté des vivres!

Et, riieuse, la Mancini déballait une boîte de petits pois, une autre de foie gras, un sac de fruits et un pot de confitures.

Germain, à son tour, s'avavançait vers elle :

— Quelle femme de précaution! dit-il, admiratif et railleur. C'est flatteur pour vous, ce l'est moins pour la maîtresse de maison!

— Mon cher, Paule a d'autres préoccupations que de penser sans cesse à boire et à manger.

— Vous l'absolvez, tant mieux! Laissez là vos provisions, ma chère amie, et voyez plutôt, dans ce coin obscur, quelqu'un qui grille d'envie de vous présenter ses hommages.

Depuis l'entrée de la cantatrice, Bertrand la regardait sans se lasser de l'admirer. Au contraire de son amie, elle paraissait reposée et rajeunie. Elle avait une robe extrêmement simple en tissu léger et fleuri, un petit chapeau de paille du même ton bleu pastel, entouré d'un ruban de velours. Elle sourit au marin, disant gaiement :

— Un revenant de Sainte-Sophie! Dieu! que c'est loin déjà!

Il serra la main qu'elle lui offrait et s'assit auprès d'elle. Germain avait rejoint sa femme dans la salle à manger et tous les deux activaient la paresseuse Josette dont la maladresse les exaspérait.

— Qu'il fait chaud! gémit Joëlle. Vous devez trouver, Monsieur, qu'on étouffe à Paris et regretter la brise marine.

— Je la respirerai à nouveau demain, Mademoiselle.

— Vous vous rembarquez?

— Pas immédiatement. Je pars cette nuit pour la Bretagne où je vais rejoindre ma famille.

— Heureux mortel! Que ne puis-je m'en aller à mon tour, quitter cette fournaise!

— Qui vous en empêche, Mademoiselle?

— Oh! une question bien prosaïque, je vous l'assure. J'ai des élèves qui restent ici encore tout le mois et ne s'absenteront qu'en août. Les leçons que je leur donne sont un trop sérieux appoint financier pour que je le néglige, voilà tout!

— Pardonnez-moi, Mademoiselle, je ne voulais pas vous paraître indiscret.

— Vous ne l'êtes pas. Je n'ai aucune honte à avouer que je suis pauvre et que je dois travailler pour vivre.

— C'est très méritoire, un peu austère aussi à votre âge...

Elle se redressa, joyeuse :

— Est-ce que réellement j'inspire de la pitié ? dit-elle, ingénument provocante.

Il fut tenté de lui répondre qu'un tout autre sentiment s'emparerait de son cœur si elle voulait bien l'autoriser, mais il avait trop le respect de la femme pour tomber dans le marivaudage galant. Il se tut donc, pensant qu'il lui eût été doux de l'emmener vers son pays natal, dans sa vieille demeure, près de sa mère, de ses sœurs, de l'arracher à ce Paris dont il détestait l'activité dévorante. Et déjà il humait en rêve le vent du large, parfumé à la fois d'iode, de sel et d'œillet sauvage ; il entendait le bercement inlassable de la mer, océan indompté, sirène ensorceleuse qui avait été son unique maîtresse, celle à laquelle il avait donné son cœur d'homme impérieux et tendre ; il revoyait les landes semées d'ajoncs d'or ou de bruyère mauve, les menhirs dressés, étranges et mystérieux sous la pourpre du soleil couchant ou sous la blancheur laiteuse du clair de lune...

— Allons ! dînons-nous ou ne dînons-nous pas ce soir ?

La voix mécontente de Germain Vosges coupa tout net les ailes du rêve...

On entendit Paule répondre d'un ton excédé :

— Mais si, mon ami, encore une minute de patience.

— Je vous ferai remarquer, ma chère, qu'il est huit heures et demie.

— Qu'y puis-je ?

L'avocat, ne voulant pas donner à ses invités le désagréable spectacle d'une scène de ménage, ne releva pas la phrase. Un quart d'heure plus tard, Josette vint, d'un air maussade, annoncer :

— Madame est servie.

— Enfin ! ce n'est pas trop tôt !

Et Germain offrit son bras à Joëlle, tandis que Paule prenait celui de M. Le Rohellec.

La jeune femme avait dressé elle-même le couvert, avec ces jolies choses qu'elle aimait : vieille argenterie, fines porcelaines, cristaux modernes. Courant de la cuisine à l'office, elle avait aidé de ses minces lumières la médiocrité du cordon bleu. Le résultat ne répondit pas à ses efforts. Le dîner était détestable : potage fait à la diable avec des comprimés, trop salé et trop clair, omelette brûlée, nouilles noyées d'eau et mal assaisonnées. Bertrand, *in petto*, bénit la sollicitude de sa vieille amie qui, deux heures auparavant, l'avait lesté d'un confortable lunch. Heureusement, les petits pois, les fruits et les confitures apportés par la Mancini constituèrent un sérieux appoint dont les convives profitèrent largement.

Contenant sa mauvaise humeur, dès que l'on passa au studio Germain offrit d'excellentes cigarettes et chaque assistant en prit sa part.

Paule, d'un air accablé, s'était échouée sur le divan ; Joëlle se rapprocha d'elle :

— Tu es fatiguée, chérie ? interrogea-t-elle, compatissante.

— Tuée !... mais après cinq minutes de repos il n'y paraîtra plus.

En effet, un quart d'heure plus tard, ayant recouvré sa sérénité et son calme habituels, elle réclama de son amie un peu de musique et tint à l'accompagner elle-même. Lina, ce soir-là, avait choisi la *Vie antérieure* de Duparc.

Le jeune marin la contemplait, silencieux, presque en extase, ne sachant ce qui lui plaisait davantage : la radieuse image de la cantatrice ou sa voix sans égale. Avec quelle perfection elle traduisait les vers évocateurs de Baudelaire, et comme le souffle de l'harmonie créée par le génie du musicien semblait la transporter bien loin du monde réel !

Pour lui qui avait connu, au cours de ses éternels voyages :

... les vastes portiques

Que le soleil marin teignait de mille feux..., c'était un véritable enchantement que d'en entendre rappeler le souvenir par une telle artiste.

Lorsque ce fut fini, une si profonde émotion lui serrait la gorge qu'il fut incapable de sortir un mot pour complimenter la Mancini. Celle-ci ne

voulut pas chanter autre chose. Il était tard, elle désirait se retirer.

Bertrand se levait aussi pour partir. Ils marchèrent ensemble jusqu'à la station du Nord-Sud. Le soir, ce soir bleu de Paris, poudré d'une impalpable poussière, était apaisé, presque calme. L'agitation fiévreuse du jour faisait trêve pour quelques heures. On frôlait des couples enlacés qui rêvaient aux étoiles. Sans découvrir des mots plus éloquents qu'un banal : « Au revoir, Mademoiselle ! » Bertrand prit congé de sa compagne. Elle répondit, gracieusement, mais sans effusion :

— Adieu, Monsieur.

Ni l'un ni l'autre ne prévoyaient que ce ne devait point être là un adieu définitif.

IV

Une chaleur lourde, orageuse, avait plané tout le jour sur la cité, et, bien qu'on fût déjà au début d'octobre, l'été ne paraissait pas vouloir finir. Joëlle rentrait chez elle, traînant ses pieds las que l'asphalte brûlait à travers les minces semelles de ses petits souliers. Elle venait d'éprouver coup sur coup deux déceptions très vives. Le directeur d'une société de concerts, influencé par une vieille actrice que les lauriers de la Mancini faisaient jaunir de jalousie, s'était, au dernier moment, dédit d'une promesse quasi formelle qui eût assuré à la jeune fille un avantageux « cachet » par quinzaine. Depuis qu'elle vivait seule, assumant la charge entière du loyer, du chauffage, de l'éclairage, ses dépenses égalaient presque ses recettes, et il fallait bien songer pourtant au budget lourd des toilettes, des frais de transport, puis aux mauvais jours possibles.

Seconde déception : l'une de ses meilleures élèves, l'une des rares qui la payât régulièrement, venait de lui apprendre son mariage avec un jeune officier de tirailleurs qu'elle suivrait en Algérie d'ici quatre à cinq semaines.

Cette nouvelle, survenant presque coup sur coup après la fâcheuse défection de Cappiolo, ne laissait

pas que d'affecter profondément le pauvre professeur.

Il lui tardait d'être seule dans son minuscule appartement, de se reposer à la fin de cette longue journée de travail et de mûrir de nouveaux plans de combat, puisque la chance semblait l'abandonner.

Elle allait passer devant la loge de la concierge sans s'y arrêter, lorsque celle-ci l'appela :

— Mademoiselle Mancy, le facteur est venu ce matin. Il a pour vous une lettre recommandée avec accusé de réception et montera chez vous vers six heures.

— C'est bien, je vous remercie, répondit Joëlle avec indifférence.

Cette lettre recommandée ? rien d'important, sans doute. Une élève qui réglait une note en retard, ou un éditeur de musique qui adressait à la chanteuse en renom un morceau nouveau.

Remontée chez elle, la jeune fille n'y pensait déjà plus. Elle quitta ses vêtements de sortie et prit une robe légère, puis, allongée sur son divan, allait se mettre à lire lorsque le timbre de la porte la força de se relever. C'était le facteur.

Quelques minutes plus tard, très intriguée cette fois, Joëlle tournait et retournait entre ses doigts la lourde enveloppe jaune scellée de cachets de cire rouge au diamètre impressionnant et sur laquelle on lisait : « *Etude de M^e Fougeray, notaire à Vannes.* »

« Vannes ?... se dit-elle. Je ne connais personne dans ce pays-là. Qu'est-ce que cela peut être ? »

Elle se décida enfin à décacheter la missive. L'arc fin de ses sourcils se fronça sous l'empire d'une surprise profonde, et elle dut relire plusieurs fois les feuilles d'épais vélin pour se convaincre qu'elle ne rêvait pas. Mais non... Elle venait bien d'apprendre la nouvelle la plus stupéfiante, celle à laquelle elle s'attendait le moins.

Vannes, ce 3 octobre 19...

MADemoiselle,

J'ai l'honneur de vous informer que, par suite du décès de M. Winoc Mancy, survenu le 30 septembre dernier, vous devenez légalement l'héritière de tous les biens, meubles et immeubles, constituant la succession de votre grand-père.

Vous trouverez inclus la liste des propriétés, fermes et terrains, plus celle des valeurs en portefeuille dont vous pouvez dès maintenant vous considérer possesseur.

Il m'est assez difficile de vous fournir des chiffres précis, mais, sans crainte de me tromper, je puis évaluer la totalité de la fortune laissée par M. Mancy à environ trois millions sept cent mille francs, sur lesquels vous aurez naturellement à acquitter envers l'Etat le montant des droits légaux. Il vous restera néanmoins un capital solide garanti par des placements de tout repos.

Je suis à votre entière disposition pour vous donner tous les renseignements complémentaires que vous souhaiterez recevoir. Si vous avez un homme d'affaires à Paris, je vous serai très obligé de me mettre en relation avec lui.

M. Mancy avait recommandé qu'on ne prévint personne de sa mort et que ses obsèques fussent des plus simples. Ses dernières volontés ont été respectées. Il repose maintenant dans le petit cimetière d'Arradon, tout près du manoir qu'il habitait.

Dans l'attente de vous lire, je vous prie, Mademoiselle, d'agréer l'assurance de mes sentiments respectueusement dévoués.

Georges FOUGERAY.

Un sentiment assez bizarre, fait à la fois d'allégresse et de peine, s'emparait du cœur de la Mancini.

Riche ! elle était riche ! Adieu les soucis du pain quotidien, la dépendance du caprice des uns ou du bon vouloir des autres, les marchandages odieux des directeurs, les exigences des parents d'élèves, la vie mesquine, les calculs fastidieux ! Joëlle, désormais, serait libre. Libre ! ce mot lui parut grisant et redoutable.

Puis un regret lui vint dans le même temps, en songeant que l'implacable vieillard par qui elle serait riche n'avait pas désarmé à l'heure de la mort, ayant voulu, jusqu'au bout, rester inconnu d'elle.

« Je vais aller chez Paule, décida-t-elle brusquement. Il faut qu'elle sache tout de suite ce qui m'arrive. »

Elle se rhabilla promptement et, dans la rue, héla un taxi. Elle n'avait plus besoin de faire d'économies ! Cette idée l'amusa beaucoup.

Rue de Varenne, l'ineffable Josette ayant été remplacée par une Solange du même acabit, celle-

ci lui apprit que Madame était rentrée et que Monsieur avait dû partir en voyage le matin même.

Paule écrivait dans le studio lorsque son amie y pénétra.

— Toi ! s'écria-t-elle, joyeuse, je ne comptais pas sur ta présence ce soir. Tu dînes avec moi ?

— Oui, si tu as quelque chose à m'offrir.

— Un succulent rôti de veau, ma chère !

— Alors, je reste. Mais laisse-moi m'asseoir, Paule, et assieds-toi toi-même, car ce que je vais t'annoncer est capable de te faire tomber à la renverse.

— Tu te maries ?

— En voilà une idée ! Mais non, c'est beaucoup mieux ! Regarde-moi, Paulette, et dis-moi si tu me trouves la tête d'une millionnaire ?

— Tu divagues, ma pauvre amie !... et j'ajoute que tu m'inquiètes !...

— Je n'ai jamais eu davantage de raison ! Eh bien ! oui, depuis une heure, je sais que je viens de faire un énorme héritage.

— Et de qui donc ?

— De mon grand-père paternel. Tu sais qu'il avait pris contre mon père, relativement à sa fortune, des mesures draconiennes, mais il est décédé, et tout ce qu'il possédait me revient aujourd'hui.

— Quelle chose surprenante ! Je m'en réjouis avec toi, ma chérie. Tu as eu jusqu'ici une vie si sévère ! Alors tu vas être très, très riche ?

— Plus de trois millions.

— Peste ! cela vaut la peine. Je ne vais plus oser te proposer mon humble rôti de veau ce soir...

— Tu plaisantes. Cette fortune subite ne me donne pas pour un sou de plus de protection familiale et d'affection ; au contraire, la dernière illusion que je nourrissais encore de connaître un jour mon grand-père s'envole. Que me resterait-il alors, dis-le-moi, si tu me retirais ton amitié ?

— C'est juste, ma pauvre riche chérie !...

Et Paule se mit à rire, doucement émue, car elle éprouvait pour son amie la même fidèle tendresse qu'au temps où elles vivaient ensemble leur modeste vie de labeur et d'études.

— Tu es seule ?

— Oui, Germain m'a quittée ce matin pour un voyage.

— Loin d'ici ?

— Tu m'en demandes trop ; je l'ignore.

— Comment ! tu laisses partir ton mari sans chercher à savoir où il va, si son absence sera longue ou courte !

— Ma chère, Germain et moi avons, poussé à l'extrême, le respect de la liberté individuelle. Il s'est aperçu que je n'avais aucun goût pour le régime de l'inquisition et il sait que, de mon côté, je ne me permettrai jamais, sur l'emploi de son temps, une question indiscrete.

— Vous êtes vraiment un singulier ménage !

— Crois-tu que nous ayons tort ?

— Je ne dis pas cela, mais il me semble que, lorsqu'on est indissolublement liés, cette union des cœurs et des âmes doit se manifester dans toutes les circonstances.

— Tu as des idées d'autrefois, ma chérie. Vois-tu un mari et une femme s'attachant aux pas l'un de l'autre, se quittant le moins possible?... Ils se rendraient odieux et ridicules !

— Enfin, si vous vous arrangez de cet état de choses, c'est l'essentiel.

— Je t'avoue que je n'ai pas demandé à Germain son avis.

— Puisqu'il ne regimbe pas...

— Oh ! il aurait peut-être fait quelque tentative de révolte au début. Il a cédé et il a eu raison. Vois-tu deux personnalités comme les nôtres se heurtant, se déchirant réciproquement ! L'existence ne serait pas tenable !

Etonnée, Joëlle regardait son amie qui, tranquillement, tout en satisfaisant son robuste appétit, plaidait en faveur de ces très modernes principes.

Paule possédait toujours ce visage au modelé ferme et énergique, ce front vaste, cet air réfléchi et placide, mais on ne retrouvait déjà plus dans ses yeux le bref reflet de la passion qui, quelques mois plus tôt, l'illuminait.

« Ne serait-elle pas heureuse ? » se demanda la cantatrice, saisie d'un pressentiment soudain.

C'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle sût la vérité.

— Et toi, tu es nécessairement ravie de cette existence que tu as choisie ! dit-elle d'un ton qu'elle parvint à rendre indifférent.

— Entièrement, répondit Paule sans détours.

— Oui, vous vous aimez, et, malgré cela, vous voulez vivre comme deux camarades, sans vous gêner l'un l'autre.

— C'est absolument exact ! Vois-tu, ma chérie, les affaires de cœur, c'est bon pour les romanciers, mais ce n'est pas tout dans la vie. La collaboration intelligente de deux cerveaux est autrement intéressante et, j'ajoute, infiniment plus noble. L'amour rapetisse toujours un peu l'homme et la femme qui s'abandonnent à son pouvoir.

— Tu trouves qu'il les diminue ? J'aurais juré plutôt qu'il les grandissait.

— Mais non, voyons ! C'est bien gênant d'aimer et d'être aimée à l'excès quand la pensée doit demeurer lucide et froide. Comment veux-tu que l'on puisse travailler lorsque le souvenir de l'être aimé se glisse, insidieux ou triomphant, entre le projet et la réalisation, quand son image s'interpose de façon si impérieuse que vous devez lui céder ? L'amour, Joëlle, au fond, c'est un terrible asservissement.

— Dont tu as su te dégager, il me semble.

— Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas voulu dire. Germain et moi éprouvons l'un pour l'autre une sérieuse affection. Nous sommes sûrs de l'amitié qui nous unit, mais nous ne perdons pas notre temps en vaines démonstrations ou en inutiles promesses. Nous avons compris que notre carrière exigeait de nous quelque renoncement.

— Et vous avez sacrifié votre cœur sur l'autel de la déesse Raison !

— Mais qu'as-tu ce soir, Joëlle ? Quelle mouche te pique ? Est-ce ton histoire d'héritage qui te rend si bizarre ?

— Pas le moins du monde ! Je n'ai, d'ailleurs, en matière sentimentale (je m'empresse de l'affirmer), aucune espèce d'expérience. Toutefois, je t'avoue que je m'étais imaginé le mariage tout autre que ce que tu me dépeins, et je me demande, Paulette, si tu es dans le vrai en t'engageant dans cette voie... J'ai entendu dire que le bonheur était chose fragile. Ne fais pas comme les enfants qui,

ayant soustrait à une vitrine la précieuse porcelaine qui en était le plus bel ornement, restent interdits, désolés, quand ils s'aperçoivent qu'ils viennent de la briser...

— Je ne comprends pas les paraboles, et je t'assure, ma chérie, que mon bonheur ne court aucun danger.

— J'en accepte l'augure. Tiens, cessons cette conversation psychologique, offre-moi une cigarette et puis je m'en irai.

— C'est vrai qu'il est déjà tard.

Quelques instants après, la Mancini regagnait son logis. Chemin faisant, elle ne pouvait s'empêcher de songer à Paule dont elle blâmait secrètement la trop parfaite quiétude. Elle avait toujours pensé que Germain serait un mari difficile à garder et qu'il faudrait la tendresse vigilante de sa femme pour le retenir, fidèle et constant, au foyer. Et voici que cette femme droite, loyale, mais aveugle, ne craignait pas, imbue qu'elle était des théories modernes, de laisser son mari livré à lui-même, de le léser d'un sentiment exclusif sur lequel il n'avait pas manqué de compter. Quelle erreur était la sienne, et se pouvait-il que l'avocat se contentât de ces miettes tombées de la table du riche !

Joëlle se sentit assaillie d'angoisse :

« Ce serait terrible d'avoir prêté la main à ce mariage et de penser que c'est peut-être pour « leur » malheur ! se dit-elle toute troublée.

Puis elle se rassura. Elle était le jouet d'idées noires. Qu'allait-elle chercher là ! Les Vosges étaient heureux, et elle n'avait aucune raison de trembler pour l'avenir. D'ailleurs, elle devrait vraisemblablement les quitter bientôt. Puisqu'elle en avait désormais les moyens, elle voyagerait ! Dès la fin de l'automne, elle partirait. L'Italie l'avait toujours tentée. Ce qu'elle avait aperçu de Naples en se rendant à Constantinople lui avait donné l'irrésistible nostalgie de ce pays merveilleux qu'elle désirait revoir...

Et déjà son imagination opérait une magnifique chevauchée sur le chemin fleuri de la patrie de Dante et de Raphaël, et qu'interrompit seul le prosaïque arrêt du taxi devant sa maison de la rue Pasteur.

V

Le train qui part d'Auray à quinze heures cinq, se dirigeant sur Quiberon, emportait ce jour-là un petit nombre de voyageurs, parmi lesquels une jeune femme, pelotonnée dans son grand manteau fourré, semblait anéantie de fatigue et de froid. Elle était seule au milieu de ce wagon de première classe, ancien modèle, mal chauffé et mal clos. Sa main essuya avec un coin du rideau de serge bleue le carreau couvert de buée, et le paysage lui apparut dans sa monotonie morne, mélancolique : des pommiers rabougris, couverts de givre, des chênes au tronc noueux, quelques acacias, puis des sapins au fût élancé dont la tête panachée se courbait sous le vent. Ça et là une petite vache paissant l'herbe maigre sous la garde d'un jeune pâtre, un pan de ciel gris et bas, quelques menhirs, géants de pierre, dressés, énigmatiques et farouches, sur la lande roussie.

La voyageuse tira de son sac une lettre qu'elle relut attentivement :

Etude de M^e Fougeray, notaire à Vannes.

MADemoiselle ET CHÈRE CLIENTE,

La maison la Chaumière fait effectivement partie de l'héritage de feu votre grand-père et vous en avez la jouissance immédiate comme de ses autres biens. Elle n'a pas été habitée depuis le séjour qu'y fit Madame votre mère après la mort de son mari, et je ne sais trop dans quel état de délabrement vous la trouverez. Vous eussiez été plus confortablement dans le beau manoir, sis aux portes de Vannes, qui fut la demeure de M. Mancy. Mais, puisque tel est votre désir, je m'y rends sans le discuter, et j'ai donné des ordres à Pierre-Yves Le Goff, un ancien marin, votre voisin, pour qu'il range un peu la Chaumière et vienne vous attendre à la station.

Vous devrez descendre à la halte de Kerhostin, tout de suite après celle de Penhièvre. La gare qui les précède est celle de Plouharnel-Carnac. Attendez-vous à trouver un pays quasi inhabité en cette saison.

Pierre-Yves sera à votre disposition pour vous renseigner au sujet des ressources destinées à assurer votre vie matérielle.

Veuillez agréer, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

Georges FOUGERAY.

Le train s'arrêtait. Un employé cria :

— Plouharnel-Carnac !

Joëlle rassembla ses menus bagages et, debout dans le couloir, regarda longuement le paysage. C'étaient maintenant les plages de sable, allongées comme d'étroites langues le long de la route et de la voie, puis des pins et encore des pins, et la mer splendide, verte et méchante, se jetant comme une folle contre les récifs.

Une halte d'une minute, le train poussif repart et stoppe à nouveau. La jeune fille ouvre la portière et saute sur le quai. Personne autre ne descend à la station et personne ne l'attend. Elle a un petit moment d'anxiété. Comment trouvera-t-elle son chemin, et qui lui remettra les clefs de sa maison ? La pluie tombe fine et drue ; le vent du large fouette Joëlle au visage et la suffoque.

Elle interroge la garde-barrière :

— Pierre-Yves Le Goff n'est pas ici ?

— Ah ! dame ! il est venu à l'express de dix heures cinquante-cinq et comptait revenir « de retour » pour le train de ce soir chercher une dame.

— C'est moi ; j'ai pris l'omnibus pour ne pas arriver de nuit ici. Où puis-je trouver le gardien ?

— Il n'est pas loin, voyez !

Et le bras de la femme désigne un vieil homme au teint basané, aux cheveux de neige sous son béret bleu, qui, très proprement vêtu de toile kaki, accourt aussi vite qu'il le peut.

— Pierre-Yves ! dépêchez-vous ! crie la garde-barrière, votre dame est là !

— Ah ! j'avais comme un pressentiment, Mademoiselle, que je devais retourner à votre devant. M. Fougeray ne m'avait point fixé d'heure, seulement le jour, et je serais venu à tous les trains plutôt que de vous manquer.

— Je vous remercie, Pierre-Yves. Allons tout de suite chez moi, voulez-vous ?

— Vous avez une malle, demoiselle ?

— Deux même.

— J'irai vous les chercher à Saint-Pierre demain

matin, parce qu'on ne débarque pas les bagages ici.

Et, ravi de servir de guide à cette jolie personne qui lui a été sympathique dès le premier abord, lui parlant comme à un ami, de cette voix si chaude et prenante, Pierre-Yves l'entraîne à travers un sentier en lacet qui conduit à la dune roussie et chauve.

A demi aveuglée par ce « crachin » qui la mouille désagréablement, saisie à la fois par le froid et l'aspect désolé de la côte, la Mancini cherche, non sans angoisse, où se peut cacher la retraite qui va l'abriter. Elle aperçoit seulement çà et là une cabane de pêcheur, blanchie à la chaux, deux ou trois villas assez importantes, aux volets hermétiquement clos.

Le chemin s'enfonce de plus en plus dans la dune à droite, longeant à gauche de pauvres petits champs entourés d'un mur bas fait de moellons rassemblés sans ciment, une mare à l'eau croupie, — servant de lavoir, sans doute, car la dalle conserve encore des traces de bleu d'outremer et une vieille brosse y gît, abandonnée.

— Nous y sommes, déclara Pierre-Yves d'un ton satisfait.

De son index calleux, déformé par l'âge et le rhumatisme, tout jauni de tabac, il désigne la maisonnette basse, coiffée d'ardoises moussues, aux volets gris, blottie au creux de la dune, derrière son rideau de tamaris. Il prend dans sa poche la grosse clef qui ouvre la porte légèrement cintrée entre deux piliers de granit et il dit :

— Vous voici chez vous, Mademoiselle.

Joëlle pénètre dans le jardinet plein de mystère avec ses yuccas, ses mimosas, son grand figuier et quelques roses tardives fleurissant étrangement près de cet Atlantique qu'elle entend gronder en sourdine. Ce coin d'ombre, que le vent du large chercherait à violer et contre lequel il se brise impuissant, apparaît comme une oasis à la cantatrice. Elle suit Pierre-Yves dans la pièce principale qui tient à la fois de l'atelier et du salon et qui dut être, vers 1895, meublée à la dernière mode, mais que sa propriétaire actuelle trouve aujourd'hui défrachie et surannée. Le soleil a grillé et fané les tentures, l'humidité a moisi la tapis-

serie qui pend décollée, misérable, auprès de la fenêtre. Une fade odeur de renfermé et de champignon s'en dégage. Pierre-Yves explique qu'il a voulu faire une flambée, mais que la cheminée, n'ayant pas été ramonée depuis longtemps, fumait tellement qu'il a dû y jeter un « siau » d'eau.

— C'est que, Mademoiselle, continue-t-il, loquace, ça fait bien dix-huit ans qu'on n'avait vu personne de la famille Mancy par ici !

Joëlle, qui s'est échouée sur le premier siège venu et se sent désespérée dans cette maison à l'atmosphère froide, hostile, se raccroche au marin comme à une bouée de sauvetage. Elle voudrait qu'il ne s'en allât pas, la laissant en tête à tête avec ses pensées ; aussi continue-t-elle la conversation, bien qu'elle soit lasse à mourir :

— Mon grand-père n'y venait jamais ?

— Jamais. Il n'aimait point cette côte et se rendait tous les étés à sa propriété d'Arradon. C'était son fils aîné, M. Louis, qui avait fait construire la Chaumière. Il arrivait par n'importe quel temps pour la chasse au lapin dans les bois de Pen-thièvre ou la pêche au large. Nous partions souvent à quatre heures du matin et on rapportait de pleines gibecières de gibier ou des « panerées » de poisson. Après, quand il a commencé à être si malade, il venait se reposer ; il écrivait encore, le soir, devant sa fenêtre grande ouverte, pour voir le soleil se coucher, des livres que vous avez lus sans doute, demoiselle !

— J'ignorais son existence, et aussi qu'il eût publié quelque chose, confessa Joëlle.

— Pas possible ! C'est ce qui avait causé son premier désaccord avec son père, qui ne comprenait pas qu'on soit autre chose que banquier comme lui. M. Mancy était dur avec ses fils ; tout le monde savait qu'il ne leur faisait pas la vie facile, bien qu'il fût riche à des mille et des cents ! M. Louis, avant de mourir, avait laissé la jouissance de sa maison à votre père, M. René, qui y vint en voyage de nocces avec Madame votre maman.

— Vous les avez connus ?

— Que oui, sûr ! et promenés dans mon « rafiot ». Ils n'avaient jamais leur suffisance. La jeune dame disait : « Encore, encore ! » comme les en-

fants, et chaque soir on projetait de faire une autre balade. Plus tard, après son veuvage, elle revint seule.

— Parlez-moi d'elle, Pierre-Yves.

— Ah ! elle n'était plus la même ! Une hirondelle blessée, quoi ! et si triste, si triste dans ses longs voiles de deuil ! Elle me disait... ma foi, ce que vous venez de me dire, demoiselle, avec une petite variante : « Parlez-moi de lui ! » Et il fallait que, pendant des heures, je lui raconte des histoires de votre papa quand il passait ses vacances ici avec son frère Louis.

— Elle était jolie, n'est-ce pas ?

— Pas jolie : belle. Des yeux si doux qui vous brûlaient en vous regardant, des dents qu'on serait resté à admirer sans se lasser, et des cheveux, oh ! des cheveux ! Dans le bateau, souvent, le soir, quand on sortait au clair de lune, M. René s'amusa à les dénouer et ils tombaient comme un manteau jusqu'à ses genoux. Et puis elle chantait des mélodies de son pays, dans lesquelles il y avait tour à tour des sanglots et des éclats de rire. Elle était si gaie ! Votre papa l'appelait « mon colibri ».

— Et lui, Pierre-Yves, dites-moi, comment était-il ?

— Oh ! lui ! sérieux, tranquille, grave ! Son père avait voulu le marier dans les temps avec une demoiselle de Vannes, titrée, riche comme Crésus ; mais M. René répondait toujours « non ». C'était un obstiné, un vrai têtard de par chez nous, vous savez ? Ça amenait de la zizanie dans la famille, naturellement, cette histoire-là, et les deux frères étaient ensemble pour regimber contre le père. M. Louis, rapport à la maladie de cœur qui devait l'emporter, ne pouvait pas se marier, et M. Mancy aurait voulu dominer en tout, avoir une belle-fille de son choix. Pour en finir, M. René est allé à Versailles prendre cette charge d'agent de change, et son mariage avec votre maman a fini de le brouiller avec son père.

Joëlle, pleine d'une attention soutenue, écoutait le vieux marin. En plus de l'intérêt si vif que lui inspirait ce récit d'un homme qui avait bien connu les siens, elle ressentait un extrême étonnement à l'entendre s'exprimer en termes corrects, choisis même, qui dénotaient une certaine culture.

Elle ne put s'empêcher de lui faire part de sa surprise. Pierre-Yves eut alors un sourire qui serra ses lèvres minces, finement rasées, sur ses gencives édentées :

— Ah! demoiselle! il ne faut pas toujours juger l'oiseau sur son plumage! J'ai reçu autrefois une solide instruction au petit séminaire, car je « poussais » pour être prêtre. Et puis, à vingt ans, va te faire lanlaire! la vocation n'y était pas! le cœur non plus; et, à rebours de l'Evangile, je me suis fait pêcheur de poissons au lieu de devenir pêcheur d'hommes! Mais le bon Dieu qui voit le fond des âmes sait bien que je lui suis resté fidèle quand même! Allons, il se fait tard, demoiselle, je m'en vais vous laisser.

Il allait la laisser! Joëlle se sentit affreusement lâche.

— Mais, Pierre-Yves, il y a des tas de choses desquelles nous n'avons pas parlé. Comment ferai-je pour les provisions? Où vous trouverai-je si j'ai besoin de vous?

Le vieux marin sortit sur le pas de la porte et, montrant à quelques centaines de mètres de là une cabane blanche aux volets verts, d'où sortait une légère fumée :

— Je suis là, pas loin de vous, comme vous voyez. Vous n'aurez qu'à venir me quérir en cas d'alarme. Je vis seul et fais ma popote moi-même.

— Trouverai-je quelqu'un pour me servir?

— En hiver, c'est difficile. Les filles d'ici se placent chez les baigneurs pour la saison, ou à l'usine au moment de la sardine. Je verrai si je peux vous dénicher l'oiseau rare! Vous avez du pain, du beurre, un litre de lait, une douzaine d'œufs. Avec cela, demoiselle, vous ne mourrez pas de faim d'ici demain! Il y a du pétrole dans les lampes, du charbon dans la soute avec du bois et des boules de pin. Bonsoir, demoiselle!

— Bonsoir, mon bon Pierre-Yves!

Et, en un geste plein d'une soudaine affection, Joëlle tendit au pêcheur ses mains fines qu'il serra entre les siennes.

Elle entendit le bruit du portail roulant sur ses gonds rouillés, que le vieux refermait soigneusement, et, revenant au milieu de la pièce, elle resta debout, perplexe et désorientée.

Ah ! la solitude qu'elle avait cherchée avec tant de passion, elle l'obtenait enfin, et plus profonde qu'elle ne se le fût jamais imaginé ! presque redoutable, car, à se trouver ainsi loin du monde et des humains, elle sentit pour la première fois les griffes du terrible inconnu l'étreindre, la serrer. Alors elle se mit à fondre en larmes...

VI

Ce moment de désarroi fut court. La nuit venait, obscurcissant la pièce, et Joëlle n'avait pas pris encore possession de son domaine. Elle se leva résolument, alluma les lampes et se rendit compte qu'une chambre assez vaste communiquait avec la pièce qu'elle baptisa « le studio ». Une cuisine avec un appentis pour loger le bois, un petit escalier étroit menant à une seconde chambre, et c'était tout.

La nuit tombait, le vent soufflait toujours. La Mancini ouvrit la fenêtre pour fermer les volets ; elle n'y parvint pas et dut sortir pour les repousser du dehors. Elle faillit être renversée, tant la tempête s'était levée. Enfin, ayant assujéti les barres de fer à l'intérieur, après s'être battue avec les crampons qui persistaient à ne pas rentrer dans les anneaux, les mains meurtries, un ongle cassé, haletante de l'effort qu'elle venait de fournir, elle vint s'asseoir auprès de la cheminée qui sentait encore la suie et le feu mal éteint.

Elle s'aperçut alors qu'elle avait aussi froid que faim. Elle consulta sa montre : il n'était que cinq heures, mais, en décembre, les jours sont courts. Elle alla dans la cuisine, essaya d'allumer le fourneau, rouillé lui aussi et nettoyé hâtivement, comme tout le reste de la maison, par Pierre-Yves, qui n'avait pu faire disparaître en un jour les traces de vingt années d'abandon. Le vent refoulait la flamme par le tuyau, et ce fut bientôt, après maints échecs, une telle fumée âcre et noire, que Joëlle, novice en art ménager, habituée à se servir du gaz ou de l'électricité, revint précipitamment dans le studio.

Et elle pensa tout à coup que ses malles étaient restées à la gare, qu'elle ne les aurait que le lendemain matin, alors qu'elle y avait entassé les provisions d'urgence : thé, chocolat, gâteaux secs ! Elle se souvint à temps que sa mallette, un petit chef-d'œuvre de confort pratique sous un mince volume, comprenait une lampe à alcool rentrant dans une bouilloire. Elle fit chauffer du lait qu'elle but avec délices et se coupa une large tranche de pain compact, presque bis, à la croûte brun foncé, qu'elle recouvrit d'une épaisse couche d'excellent beurre.

Réconfortée par ce lunch frugal, elle se mit en devoir de préparer sa chambre. Elle tenait à se coucher de bonne heure, autant pour réparer ses forces physiques que pour se cacher sous les couvertures et ne plus entendre ce vent mugissant, ce hululement lugubre qui résonnait comme un glas à son oreille inquiète.

La lampe à pétrole qu'elle tenait à la main éclaira alors la pièce qui avait dû être gaie avec ses rideaux de cretonne liberty bleue et rose, son grand lit de cuivre massif, son armoire anglaise en pitchpin et ce vieux petit secrétaire empire en acajou, orné de têtes de sphinx et de griffes de lion. Il y avait une chaise longue en rotin avec des coussins de voile de Gênes auprès d'une table à jeu dont le drap était mangé par les mites.

« Pourvu qu'il y ait des draps dans l'armoire ! » se dit Joëlle anxieuse.

Heureusement, il y en avait. Le panneau de glace ouvert montra une pile imposante de linge imprégné d'humidité, de couvertures soigneusement pliées dans une enveloppe de calicot passé au bleu, et la jeune fille put faire son lit.

A sept heures, lampe éteinte, elle s'y glissait grelottante, avec l'impression qu'elle s'étendait dans un cercueil sous terre, tant cette couche était glacée ! Alors, elle eut à subir une véritable crise de désespoir.

« Je voudrais être morte ! » s'écria-t-elle.

Mais l'écho seul de sa voix lui répondit au sein de ce grand silence de la *Chaumière*, que coupaient alternativement le sifflement sinistre du vent et le bruit du flot.

Dans cette demeure qui avait été le refuge d'un

poète douloureux et désenchanté, qui avait abrité tour à tour l'impétueux désir d'indépendance de deux jeunes hommes, puis, plus tard, les ardentes amours de l'un après la lente agonie de l'autre, les pâles fantômes venaient hanter leur descendante.

Nulle part mieux qu'en Bretagne la pensée de la mort n'est plus vivace. Joëlle songea à ce grand-père implacable, à cet oncle mélancolique, à son père, à sa mère peu ou point connus, revenants sortis du pays d'ombres pour lui réclamer une prière ou un souvenir.

Elle les voyait mystérieux, mais présents ; ils l'appelaient en lui tendant les bras. Elle leur confiait son triste secret, elle réclamait leur secours, leur appui, et, saisie d'une terreur sans nom, elle voulait ensuite chasser ces spectres de sa race.

Elle s'endormit enfin, après des heures d'agitation. Lorsqu'elle s'éveilla, le soleil entra par le petit trèfle découpé en haut du volet. Joëlle se précipita à terre et courut à la fenêtre qu'elle ouvrit toute grande. La mer, cette sirène ensorceleuse et changeante, se faisait calme et bleue pour lui souhaiter la bienvenue, le ciel était couleur de saphir, on eût dit un matin de printemps.

Ayant passé un épais kimono sur sa chemise de nuit, la Mancini aspirait à pleins poumons cette brise marine, amère et douce à la fois, et, les prunelles dilatées, contemplait le merveilleux horizon : mille rochers étranges ou imposants, les îles mystérieuses aux plages blondes, les voiles légères des bateaux filant vers le large, la falaise abrupte, le fort Penhièvre planté comme une sentinelle avancée entre les deux mers, et la divine paix matinale et pure l'envahissait, bienfaisante.

La porte du jardin s'ouvrit et Pierre-Yves la salua de la main :

— Ah ! demoiselle, déjà parée ! Mon Dieu ! comme vous ressemblez à votre maman avec vos cheveux défaits !

La splendide chevelure sombre de Lina s'épanchait, en effet, en un royal manteau, sur le moelleux peignoir rouge.

— Une minute et je viens ! cria la jeune fille. Elle tordit en hâte la masse brune aux ondes

fauves, s'habilla très vite et vint retrouver Pierre-Yves dans la cuisine. Celui-ci, déjà, s'escrimait sur le fourneau d'un air belliqueux :

— Je vous allume le feu, demoiselle. Hier, j'ai eu des remords de vous avoir laissé cette corvée. Vous avez pu dîner, au moins ?

— Oui, mais grâce à ma lampe à alcool.

— Ça prend, vous voyez.

En effet, un ronron triomphant couronnait l'effort du marin.

— Et la cuisinière va vous chauffer toute la maison. Maintenant, je pars pour la gare quérir vos bagages.

— Voici le bulletin, Pierre-Yves.

— Je vous rapporterai de la viande, si vous le voulez.

— Un bon bifteck, s'il vous plaît. C'est tout ce que je sais faire en cuisine.

— Oh ! on apprend à tout âge. Je tâcherai de vous découvrir une aide ; mais ne vous faites pas trop d'illusions, ce n'est point commode !

Des illusions ! Joëlle s'était bercée de celle de posséder « la petite bonne bretonne » fidèle et rustique, qui inspira tant de gens de lettres ou de poètes et récolte des prix de vertu. Elle n'avait pas envisagé la perspective de devoir rester absolument seule en face d'elle-même, obligée de se servir ou de recourir aux bons offices d'un vieux célibataire plus apte à mener son « rafiot » qu'à diriger la barque du ménage.

Pierre-Yves disparut, emmenant une « berrouette » qui grinçait à chaque tour de roue.

Joëlle ne sentait plus cette atroce impression de misère et de désarroi subie la veille ; une chaleur douce envahissait la maison pleine de la lumineuse clarté matinale. Après avoir déjeuné d'un bol de lait et de tartines, elle sortit pour étudier la topographie du lieu. La route solitaire passait non loin de là. C'était plutôt un sentier étroit, à demi rocailleux, à demi sablonneux, tracé entre la dune et les champs maigres, fréquenté seulement par les rares pèlerins qui se rendaient au sanctuaire de Notre-Dame de Lotivy dont on apercevait le mince clocher de granit se dressant sur l'azur du ciel.

La côte s'étendait à l'infini, avec ses flancs arron-

dis et gracieux comme ceux d'une immense coupe d'onyx.

La dune roussie, râpée, était semée de chardons bleus, de fleurs étranges qu'on eût dit faites d'une sorte de fourrure grisâtre, de camomille odorante. Sur les rochers, de grasses phycoïdes s'épanouissaient. Quel silence impressionnant, troublé seulement par le cri d'un cormoran, le vol d'une mouette ou le bruit du flot léchant le sable des grèves!...

Allongée sur l'herbe rare et courte mêlée de coquillages, la face tournée vers l'éblouissant soleil dont les rayons embrasaient son corps, la Mancini prenait possession de ce sol qui se faisait accueillant, qui, jaloux, la déroberait au monde, ce monde dont elle avait goûté l'encens jusqu'à l'ivresse et qui ne lui inspirait plus qu'une crainte irraisonnée.

Pour ne pas trahir l'amitié, elle avait fui l'amour, cet impossible amour dont l'aveu avait échappé aux lèvres brûlantes de Germain Vosges, cette folle passion qui les aurait emportés tous les deux comme un torrent si, brusquement, elle n'avait quitté Paris sans dire où elle allait.

Je pars pour un long voyage. Ne me cherchez pas. J'ai besoin d'un repos absolu.

Ce laconique billet reçu par le ménage aurait fixé l'époux coupable, intrigué l'épouse, cette Paule de Sérans douée d'un grand cœur dont elle ne savait pas se servir et qui, n'ayant pas su comprendre son mari, le rendait involontairement malheureux.

Comme Joëlle eût voulu oublier ce soir où, seuls tous les deux, attendant la jeune ingénieure qui ne rentrait pas à l'heure accoutumée, Germain, en phrases amères, brèves, dures, avait conté la déception que lui apportait la vie conjugale! Et puis, sa voix devenant soudain caressante, son visage ardent penché sur celui de Lina, il avait sans transition exhalé après sa détresse son suprême espoir! Une seule femme au monde comptait pour lui : la chère et vibrante artiste dont la voix d'or l'avait conquis et charmé, celle qu'il avait aimée la première et dont la fatalité l'avait séparé.

Avec quelle stupeur, comme l'on découvre sou-

dain sous un gazon tranquille un abîme sans fond, Lina avait entrevu cet amour méprisable qui l'atteignait comme une insulte ! Avec quelle véhémence elle avait repoussé ce baiser qui la frappait comme un soufflet ! S'arrachant aux transports de l'orateur qui perdait littéralement la tête, elle avait, en une course folle, regagné son logis, pour, là, une fois calmée, essayant de voir clair en elle, s'apercevoir d'un désastre plus grand encore qu'elle ne l'aurait soupçonné : elle aimait ou allait aimer Germain Vosges !...

C'était à ce lamentable résultat qu'avaient abouti ce souci farouche de garder son cœur intact, la volonté impérieuse de préférer l'art au sentiment, le vain désir de la gloire sacrifiée à l'amour, et l'inutile geste d'avoir refusé Germain lorsqu'il était libre !

Tout cela ne devait-il donc la conduire qu'à une lâche trahison envers l'amie fidèle des bons et des mauvais jours ?

La laideur et la bassesse d'une telle action étaient les plus fortes sur la nature impressionnable, mais foncièrement droite et honnête de Joëlle. Elle avait pu, au moment de la tentation, se montrer assez forte pour y résister. Alors, elle n'avait pas scruté les replis de son propre cœur ; elle avait déjoué la manœuvre de Germain, comme on pare au danger imminent, mais que ferait-elle désormais, lorsqu'ils se retrouveraient tous les deux en présence, alors qu'elle sentait le poison de cette détestable passion s'infiltrer en ses veines, et qu'à son énergique défense, à ses accents désespérés : « Je ne veux pas l'aimer ! » la logique implacable répondait : « Mais tu l'aimes déjà ! »

Comment une telle chose avait-elle pu arriver ?... Lorsqu'elle avait aidé si puissamment au mariage de ces deux êtres, elle était bien loin d'éprouver pour l'avocat le moindre attrait. Fréquentant leur foyer où elle était admise comme une sœur, vivant dans leur intimité, car la grande âme de Paule de Sérans était incapable de mesquine jalousie, elle avait, à son insu, subi le charme enveloppant de la parole du subtil orateur. Il y avait entre eux des affinités multiples et incontestables, aussi bien dans le domaine de l'art que dans celui de la pensée. Et puis, petit à petit, elle avait pressenti dans

le ménage des divergences d'idées très sérieuses, une incompatibilité d'humeur pénible, surtout pour l'homme, car la femme, planant au-dessus des contingences, ne semblait pas en souffrir.

La carrière de Paule exerçait sur elle une véritable tyrannie. Elle était restée un ingénieur habile, consciencieux, elle n'avait pas su devenir une épouse. Intéressée par tout ce qui concernait sa profession, appliquée à perfectionner une culture déjà exceptionnelle et à meubler son esprit de connaissances nouvelles, elle ne considérait le mari que comme un camarade intelligent, agréable, qu'elle aimait à sa manière, mais auquel elle n'eût fait aucune concession. La lune de miel passée, étonnée, eût-on dit, d'avoir cédé à ce despotisme de l'amour qui, chez elle, ne pouvait être que fugace, elle avait repris son existence studieuse.

— J'ai épousé un puits de science ! soupira un jour Germain Vosges, non une femme !

Et, pour cet homme au tempérament ardent, au cœur chaud, au cerveau imaginatif, dont le verbe était empreint d'une séduction sans pareille, cela avait été la pire humiliation infligée à son orgueil de n'avoir pu conquérir la femme choisie par lui.

Paule, déjà, avait l'air de se reprocher l'élan qui l'avait jetée dans les bras de l'avocat. Elle se montrait froide, puritaine et maladroite à exprimer l'affection réelle qu'elle éprouvait pour lui, qui se détournait bientôt d'elle.

Quelle raison Joëlle donnerait-elle à son amie en refusant de pénétrer à l'avenir dans cette maison qui avait été un peu la sienne ? d'assister à ces déjeuners, ces dîners pris en commun ? Pouvait-elle lui dire brutalement : « Ton mari me fait la cour et j'ai peur qu'il ne me soit pas indifférent ! » C'était impossible. Et, par ailleurs, elle connaissait la force de volonté de Germain Vosges lorsqu'il désirait quelque chose ou quelqu'un ; elle était trop peu présomptueuse pour s'exagérer son pouvoir de résistance et savait la mesure de la faiblesse humaine. Une seule solution s'imposait : fuir ! C'est alors que, rapide comme l'éclair, avait surgi à son esprit l'idée de revoir ce coin perdu de Bretagne qui lui parais-

sait si lointain. Elle avait téléphoné à M^e Fougeray pour s'assurer de l'exactitude de sa mémoire ; il était absent ce jour-là, mais lui avait écrit dès son retour, le soir même, confirmant, précisant ses souvenirs et lui donnant les explications indispensables. Elle était partie aussitôt, dans un émoi, dans un trouble bien facile à comprendre, poursuivie par ce lancinant besoin de solitude et la conviction qu'un genre d'existence tout nouveau pouvait seul la guérir.

Une porte de fer, maintenant, la séparait du reste du monde. Elle avait dit à sa concierge : « Mon état de santé réclame des soins et du temps. Jusqu'à nouvel ordre, vous conserverez ma correspondance. Je vous écrirai dès que je serai fixée moi-même sur ma nouvelle résidence. »

Un mot bref avait averti le directeur des concerts Arcadia qu'il n'eût pas à compter d'ici longtemps sur le concours de la « prima dona » fêtée du public. Lina se félicitait d'avoir refusé récemment des engagements qu'il lui eût été difficile de rompre en un délai aussi court.

La bousculade des dernières heures passées à Paris, la hâte fiévreuse du voyage lui avaient momentanément enlevé l'obsession d'une pensée douloureuse. Que lui apporteraient les jours à venir ? Elle ne voulait pas le savoir et, anéantie ce matin-là sur la grève déserte, elle s'abandonnait au bienheureux engourdissement de la paix majestueuse et profonde qui l'enveloppait toute.

·VII

Trois mois avaient passé. Tour à tour, sous le vent violent d'hiver ou sous la caresse d'un soleil exceptionnel dont la presqu'île a le privilège, la Chaumière avait abrité, protégé la retraite de la cantatrice qui, maintes fois, lorsque la tempête faisait rage, prise de l'envie de la quitter, y était restée et y avait organisé sa vie.

— Pierre-Yves, je retourne à l'état sauvage ! dit-elle au marin qui l'emmenait à la pêche dans sa barque solide, l'*Araok*.

— Pourquoi cela, demoiselle?

— Dame! je me fais l'effet d'un naufragé sur une île déserte. Sauf vous, Pierre-Yves, je ne vois personne.

— Parce que vous le voulez bien. Vous auriez trouvé des visites à faire si le cœur vous en disait.

— Oui, mais le cœur ne me disait pas quand je suis arrivée. Ensuite, j'ai dû exercer mes talents de cuisinière et de femme de ménage, car mes essais, en fait de domestiques, ont été réussis!

— Parlons-en! Je vous avais prévenue, demoiselle!

— Je préfère n'avoir personne. Cela ne m'amuse pourtant pas toujours, Pierre-Yves, de balayer, d'allumer les feux. Et quand il a fait si froid en janvier! et de telles tempêtes! Brrr!... j'ai eu bien peur! j'en frissonne encore!

— Les plus mauvais jours sont passés, demoiselle; voyez, ça sent le printemps, et vous vivrez plus dehors que dedans, désormais.

— J'ai déjà commencé, depuis ces bonnes promenades en mer que nous faisons ensemble et ces parties de pêche. L'automne prochain, je prendrai deux permis, l'un pour vous, l'autre pour moi, et nous irons tirer des lapins dans les bois de Pen-thièvre; cela vous rappellera votre jeune temps, Pierre-Yves.

— L'automne prochain (et le marin eut un sourire malin) je serai peut-être bien mort, demoiselle, et vous loin d'ici, mariée, qui sait?

La physionomie si mobile de Lina se rembrunit :

— Ne dites pas de bêtises, mon ami, et hissez la grand'voile, on va filer huit nœuds à l'heure!

Le matin était comme un jeune dieu vermeil et charmant. La rosée blanchissait les herbes d'un vert tendre. Le sable, un peu gros mais très blanc, semblait parsemé de diamants. Des plantes étranges, fleuries de mauve, des pourpiers nains y croissaient. Au-dessus de la dune chauve et râpée, la maison de Joëlle semblait sourire de toutes ses fenêtres ouvertes. A droite, le fort Pen-thièvre, solennel et imposant; à gauche, l'anse de Portivy fermaient la grève aride et sauvage que venaient de quitter la Mancini et son pilote. L'air était tout imprégné d'iode et de sel, le soleil caressait les rochers qui s'étalent à l'infini. Au loin, une



se dessinait en grisaille ; une autre, presque noire, barrait l'horizon d'un air farouche.

— Où allons-nous ? demanda Joëlle qui tenait le gouvernail.

— A Men-Melein, si vous voulez, demoiselle. C'est grande marée aujourd'hui et nous trouverons de la crevette. Après, nous ferons un petit tour au large.

— Entendu.

Et les deux compagnons, absorbés l'un et l'autre par leurs pensées intimes, se cantonnèrent dans un mutisme coupé de temps à autre par de brèves interjections.

Joëlle se sentait l'âme prise par ce pays qui la retenait de plus en plus fortement. Profitant d'un moment où le marin laissait aller la voile, elle lui dit :

— Pierre-Yves, aimez-vous Théodore Botrel ?

— Oui, sûr ! Dans les temps, quand ma voix n'était pas encore cassée comme celle d'un vieux corbeau, j'ai chanté souvent la *Paimpolaise* et la *Fleur d'ajonc*.

— Ecoutez ce poème :

Salut à toi, Bretagne, ô pays que saint Yves,
Saint Corentin, saint Pol et sainte Anne ont béni !...

La voix vibrante de Joëlle scandait les vers à la cadence harmonieuse.

Pierre-Yves hocha la tête :

— C'est beau, certainement, très beau, même ; mais, demoiselle, j'aime encore mieux la musique. Est-ce que, comme votre maman, vous ne chantez pas ?

— Je ne chante plus, rectifia Joëlle, dont les traits se durcirent soudain.

En effet, depuis son installation à la *Chaumière*, jamais les accents pathétiques ou tendres de jadis n'avaient retenti. C'était, de sa part, une sorte de superstition qu'éviter ainsi tout ce qui rappelait son passé. Ses souvenirs étaient pour elle des morts qu'elle ne voulait point éveiller. Elle se complaisait dans cette torpeur, dans cette léthargie de la pensée, alors que son activité physique se dépensait à l'extrême. La vie au grand air qu'elle menait, s'endurcissant à sortir par tous les temps, ne rentrant qu'à la nuit pour vaquer aux humbles

soins du ménage, avait opéré une sorte de dédoublement de sa personnalité, et Joëlle Mancy de la presqu'île était bien différente de la Mancini.

Mais lorsque, persiennes closes et portes fermées, à l'heure crépusculaire, elle jouissait de quelques instants de loisir, les redoutables fantômes apparaissaient ; tout ce qui avait existé, et que de son plein gré elle avait chassé, renaissait, et l'obsédant souvenir la torturait à nouveau.

Que le combat était dur et la victoire chèrement achetée ! Elle en restait toute pantelante et meurtrie, appelant le sommeil qui l'arracherait à une lutte où les chances n'étaient pas égales. D'un côté, l'homme dont le savoir, l'intelligence et la parole l'avaient subjuguée ; de l'autre, elle avec sa jeunesse, sa faiblesse de femme, son cœur guetté par l'amour comme une proie, son isolement qui s'en faisait le complice, et puis, il fallait bien le dire, ce besoin de tendresse partagée, cette soif de bonheur, qui est au fond de tout être humain et dont chacun porte en soi l'espoir ou le regret.

En brisant net avec ce qui la retenait au monde civilisé, échouée comme une épave sur cette terre d'Armorique, avec l'unique compagnie d'un vieillard à la longue expérience et à l'âme naïve, la Mancini avait cru de bonne foi que c'en serait fait de son cruel supplice et que loin de celui qu'elle voulait oublier elle ne souffrirait plus. Mais ce n'est pas en un jour qu'on supprime la raison de souffrir, et la trame du passé n'est pas comme une étoffe inutile qu'on décroche et roule à son gré pour la reléguer dans quelque coin.

Obscurément, Pierre-Yves comprenait qu'un drame avait dû bouleverser la vie de cette jeune fille pour laquelle il éprouvait un attachement presque idolâtre. Sa philosophie rude, primitive, non dénuée de malice, lui inspirait de temps à autre les sages conseils qui — sous le couvert de la plaisanterie — atteignaient Joëlle et faisaient leur chemin dans son esprit.

— Pierre-Yves, pourquoi ne vous êtes-vous pas marié ?

— Parce que de l'amour et des femmes il faut se garder comme de la peste, demoisellé.

— Vous n'êtes pas tendre pour le sexe qualifié de beau !

— L'est-il tant que ça pour nous ? Non, n'est-ce pas ? Donnant, donnant, à chacun son dû.

— Mais cela ne vous fait pas de peine de vivre tout seul dans votre petite maison ?

— Mieux vaut être seul au râtelier que deux à se battre, et moi, j'étais destiné à être célibataire, bourlinguant durant des années et des années. Mais vous, Mademoiselle, croyez-moi, le jour où un brave gars digne de vous viendra vous dire qu'il vous aime, ne le laissez pas repartir sans vous !

— Je ne me marierai pas.

— Pfuitt!... Vous êtes faite pour rester fille comme moi pour être sénateur ! Avec des yeux comme ça, à tourner la tête à tous les garçons ! Vous ne vous êtes donc jamais regardée dans la glace, mademoiselle Joëlle?... Est-ce que vous vous figurez que vous n'en aurez pas bientôt assez du père Le Goff et de sa barque, de la pêche au bas-haut ou en pleine mer, de la chasse aux cormorans ou à la gotte ? Ça n'aura qu'un temps, demoiselle !

Joëlle n'avait rien répondu. Elle savait bien que le vieux marin était dans le vrai, mais elle n'en voulut point convenir ce matin-là et changea subitement le sujet de la conversation :

— Voici l'île, Pierre-Yves, on aborde ?

— Oui, on va accoster en douce. Attention, je jette l'ancre et rentrerai la voile.

La manœuvre ne dura que quelques instants. La Mancini sauta dans les bras que lui tendait Pierre-Yves, qui la déposa sur le rivage, et elle s'appliqua à écarter de sa pensée le souvenir défendu.

VIII

Lasse sans doute d'un calme inaccoutumé, telle un félin qui, ayant longuement rentré ses griffes, se détend soudain et se fait terrible, la mer grondait au large et s'enflait en vagues gigantesques qui venaient s'écrouler, écumantes de rage, sur les aspérités du roc dénudé. Elle était si belle en sa fureur, elle prenait par endroits de si étranges tonalités de plomb et d'ardoise, que Joëlle, qui ha-

tait le pas, pressentant la tempête prédite la veille par Pierre-Yves, ne pouvait se lasser de l'admirer, tandis que, par le chemin de côte, elle revenait du bourg où elle avait été au ravitaillement.

Le ciel, lui aussi, était gris et lourd dans sa robe de nuages, le vent s'élevait à mesure que la marée montait. Joëlle rentra dans sa maison et déposa sur la table de la cuisine les provisions qu'elle venait d'acheter.

Sur le papier jaune de la boucherie, un journal entourait la viande destinée à son repas. Machinalement, elle y jeta les yeux. Elle ne lisait plus autre chose que les livres trouvés dans la bibliothèque de la Chaumière et, systématiquement, continuant sa rupture avec le monde civilisé, s'abstenait d'acheter la gazette qui l'eût mise au courant des nouvelles.

Tout à coup, elle fut prise d'un tremblement nerveux. Sur la feuille qui datait de quelques jours, elle avait lu aux informations politiques :

Nous apprenons avec la plus vive satisfaction la candidature de M. Germain Vosges, avocat à la Cour d'appel de Paris, président des « Phalanges patriotes », aux prochaines élections. Orateur remarquable, conférencier érudit dont la documentation s'appuie toujours sur des textes scrupuleusement étudiés, M. Vosges est l'âme d'une société qui, quoique jeune encore, a déjà fait ses preuves. Il apportera au Parlement, avec une éloquence prestigieuse, la force des ardentes convictions qu'il sait défendre mieux que personne. Nous lui souhaitons tout le succès qu'il mérite.

Germain Vosges ! Germain Vosges ! Ce nom qu'elle avait si désespérément cherché à oublier, quelques lignes le ressuscitaient plus vivant à sa mémoire !

Ainsi, le mari de Paule de Sérans se lançait dans la vie politique. Autrefois, il disait : « Dieu me garde d'entrer dans cette galère ! » N'y pénétrait-il donc que pour créer un dérivatif à la folle passion qui avait envahi son cœur, pour échapper, par plus d'occupations encore, au vide du foyer conjugal ? Était-il toujours avec sa femme ? Qu'avait-il pensé du départ soudain de la cantatrice, du soin qu'elle avait pris de cacher le lieu de sa retraite ? Avait-il enfin compris la leçon qu'elle lui donnait ainsi, et en devait-il tirer un salutaire repentir ?

Avec une netteté qui lui fut insupportable, Joëlle revécut les différentes phases de la dernière scène, le brun visage dont la laideur tourmentée disparaissait sous l'empire d'une intraduisible émotion, le front génial, les yeux pleins d'éclairs, la bouche au fauve sourire...

— Non ! non ! pas cela ! gémit-elle.

Sans calculer son élan, elle sortit précipitamment de la *Chaumière* et s'écroula sur la dune. La mer se jetait comme une folle contre les rochers qui lui opposaient une majestueuse et impassible sérénité. Un ou deux sloops de pêche, aux voiles rouges gonflées et tendues, regagnaient hâtivement le port. Une vieille barque au plancher pourri, défoncé, échouée sur la grève, ajoutait à cet aspect désolé, lugubre. L'odeur saine et vigoureuse du goémon emplissait l'atmosphère. Le vent violent battait en despote cette côte désertique, comme un maître brutal flagelle son esclave à la fin domptée et soumise. Pas un être humain, rien que la terre, le ciel, l'eau... et Joëlle !

Celle-ci, allongée sur l'herbe rare et sablonneuse, étréignait ce sol aride qui s'était fait pitoyable à sa douleur. Elle avait éprouvé jusqu'à l'ivresse cette âpre jouissance de la solitude, cette volupté amère de ne sentir autour d'elle aucun homme, aucune femme ; elle avait cru trouver une paix définitive dans cet immense silence de la nature, et voici qu'il suffisait d'un nom pour réveiller le troublant souvenir.

— Mon Dieu ! délivrez-moi de lui ! supplia-t-elle, et ce cri d'angoisse eut toute la ferveur d'une prière.

Fallait-il, après tant d'heures de lutte, être envoûtée par cet homme ! Exercerait-il donc à distance son infernal pouvoir, et le temps et l'absence seraient-ils impuissants à exorciser l'infortunée victime de ce sortilège ?

Le froid du sable glaçait la Mancini. Tout son cœur se tendait en un véhément appel vers le Dieu qui fait les martyrs et soutient les vierges, et elle était bien en réalité la martyre d'un sentiment dont elle avait refusé loyalement le partage. Ce combat sans merci épuisait ses forces. La tentation, dont aucun de nous n'est à l'abri, se faisait insidieuse et séduisante. Pourquoi, après tout,

ne pas céder à l'appel du bonheur? avertir d'un seul mot Germain Vosges de l'endroit de son refuge? Il viendrait à sa demande, elle en était sûre d'avance, et plus rien ne compterait pour eux que ce torrent de passion qui les envelopperait tous les deux, les roulerait dans ses flots berceurs. Que signifieraient alors en face d'un tel amour les doctrines étroites, austères, qui mettent l'homme et la femme en lisières? Conventions, préjugés, qui vous feraient regretter d'avoir connu la civilisation. Est-ce que l'amour d'un Germain Vosges ne valait pas la peine qu'on lui sacrifiât quelque chose?

— Mon Dieu! murmura encore Joëlle.

Elle se releva plus forte et rentra calmée dans la *Chaumière*, prépara son repas, le mangea de bon appétit, car son merveilleux équilibre physique n'était pas entamé par son désarroi moral, et vint ensuite s'étendre sur la banquette qui formait divan entre les deux fenêtres. Le vent la berçait, elle s'endormit. Au réveil, elle voulut prendre un livre, puisqu'il ne fallait pas songer à sortir, la pluie s'étant mise à tomber avec une violence inaccoutumée.

Elle avait récemment rangé quelques-uns de ses volumes favoris, bien alignés au fond du petit secrétaire empire. En les déplaçant, elle remarqua que sur le côté droit le bois avait dû jouer et se rétracter par la chaleur qui régnait dans le studio, grâce au poêle allumé nuit et jour, car on voyait très nettement de récents contours se dessiner sur la niche de marqueterie.

« C'est un tiroir secret! » se dit Joëlle; Mme Papalia possédait une cachette semblable dans un vieux meuble de la même époque que celui-ci. »

Elle chercha de quelle façon elle pourrait l'ouvrir, appuya en haut, en bas, sans résultat, au milieu, puis au hasard, et, tout à coup, mit à jour le tiroir qui contenait un seul livre.

C'était plutôt un lourd cahier, au vélin épais et satiné, très joliment relié en cuir ancien aux rehauts dorés. La jeune fille s'en empara. La première page portait ces lignes tracées en gros caractères

Livre de bord de la Chaumière

Chaque passager est libre d'y consigner ses propres impressions, mais il lui est expressément défendu de lire ce que le précédent a écrit.

Avait-on obéi à cette impérieuse injonction dans laquelle Joëlle retrouva l'humour de cet oncle Louis, dont Pierre-Yves lui contait volontiers maints traits ? Ce qu'il y avait de certain, c'est que des écritures diverses s'y succédaient sans ordre, laissant à supposer que les habitants de la maisonnette avaient tracé là, au gré de leur caprice, les fugitives variations de leur état d'âme. Aucune signature au bas des lignes dont le temps avait blanchi l'encre, mais il était facile d'identifier les auteurs, car leur personnalité apparaissait, se révélait, se précisait, si différente, que Joëlle les reconnut sans peine.

13 août 1892.

L'humble rêve que je caressais est enfin réalisé. Je possède un chez moi. J'étais las de la fastueuse hospitalité de mon père dont les goûts ne sont pas les miens, au sein de laquelle je me sens toujours un invité cérémonieusement traité, presque un intrus. Prétextant le besoin de vie au grand air que réclamait ma santé au sortir de tant d'heures passées contre mon gré dans cette banque qui m'est odieuse, j'ai fait construire, sur une bande de terrain laissée en héritage par mon parrain, ce rendez-vous de chasse et de pêche que René et moi avons baptisé *la Chaumière*.

Ma maisonnette est trapue et solide dans son manteau de granit ; le jardin n'existe encore qu'à l'état de projet et ressemble plus à un aride pan de grève qu'à un bosquet riant, mais la vue que j'ai de mes fenêtres est sans rivale. Devant moi s'étendent l'infini de la mer et l'infini du ciel : saphir sur azur. Je connais des levers d'aurore incomparables, et des couchers de soleil éperdument beaux, dont la splendeur m'étreint le cœur jusqu'à l'angoisse. Comment ne pas devenir poète devant un tel spectacle, ou, si on l'était déjà, ne pas sentir l'envie de ciseler en des vers au rythme harmonieux la magie du site et de l'instant ?

Ma *Chaumière*, tu seras mon refuge aux heures trop lourdes où le fardeau de la vie m'accable, l'asile clément au fond duquel j'oublierai la poursuite insensée d'un bonheur que je ne puis atteindre. Simple et modeste, tu te caches au flanc de la dune grise. Tu es à moi, bien à moi. Nul ne peut me dérober mon humble trésor. Je viendrai reposer à ton abri mes songes vains et mon inutile mal.

20 août 1892.

Nous avons, Louis et moi, pendu la crémaillère dans la *Chaumière*. Maison tranquille. Minimum de place avec le maximum de confort. Il y a un puits, on peut se débarbouiller le visage (l'eau est rare dans la presqu'île); pour le reste, on se jette de son lit dans l'onde amère, comme dit mon frère le poète.

Louis aime cette existence sauvage, violente. Il brise son corps en interminables parties de canot avec Pierre-Yves Le Goff, qui l'écoute comme un dieu et boit ses paroles lorsqu'il lui récite ou chante quelque chose.

Reviendrai-je souvent ici? Je le souhaite, mais qu'en dira mon père? Il a qualifié d'insensé ce projet de construire la *Chaumière*, il n'aimera pas à m'y voir séjourner, car il n'admet guère que je ne fasse pas mes délices de ce qui constitue sa raison d'exister : « la Finance »! Je me suis fait banquier parce qu'il m'imposait sa volonté. S'il m'avait enjoint d'être soldat ou marin, je lui eusse obéi sans doute. C'est le seul point sur lequel j'ai cédé. J'entends maintenant agir à ma guise.

25 décembre 1892.

Triste jour de Noël; il a plu, le vent hurle dans ma cheminée qui refuse obstinément de chauffer.

Je suis rentré de la messe transi. Ma *Chaumière*, fais-toi douce et hospitalière, afin que sous ton toit je puisse me sentir protégé, abrité! J'attends Pierre-Yves qui m'a annoncé un passage de canards que nous irons guetter cette nuit. Mon corps, brisé par l'effort, trouvera peut-être le repos, enfin! et mon cerveau l'oubli. Le vent berce ma pensée douloureuse, le lourd manteau du crépuscule enveloppe la terre engourdie, une brume grise descend sur la mer agitée, moins tumultueuse que mon propre cœur, et la rafale s'engouffre sous les portes fermées, entre les volets clos. Céleste paix des nuits de Noël, où es-tu?...

16 mars 1893.

Louis a voulu que nous passions ensemble à la *Chaumière* notre dernier jour de réunion. C'est d'ici que je partirai pour Paris sans m'arrêter à Vannes, sans revoir mon père avec lequel je viens de rompre définitivement. L'existence en commun n'était plus possible. Mon père, sans me consulter, avait décidé que j'épouserais M^{lle} de Savenoc, une de nos voisines de campagne. A plusieurs reprises, il est revenu à la charge, sans pouvoir ébranler ma résolution, et cet

échec l'a rendu littéralement furieux. M^{lle} de Savenoc peut avoir beaucoup de qualités, elle me déplaît, je n'en ferai jamais ma femme. J'ai la faiblesse — et Louis, seul, me comprend — de vouloir faire un mariage d'amour, non de réaliser un marché avantageux. Je l'ai dit à mon père, ajoutant que, s'il persistait dans ses vues, j'aurais le regret de le quitter. « Eh bien, pars ! m'a-t-il répondu de son ton sarcastique ; la porte est assez large pour te laisser passer ! »

Je ne me le suis pas fait répéter. Demain, je serai à Versailles, près d'un agent de change, ami de notre famille, qui m'offre une situation chez lui, avec la perspective de lui succéder dans sa charge si je réussis. Adieu, ma Bretagne !

20 mai 1896.

Je reviens de Paris où je suis allé voir René et, en même temps, consulter une sommité médicale.

Que de soucis nouveaux ! Quel monde de complications résulte de ces deux entrevues ! René a rencontré chez notre tante Delage sa dame de compagnie, la comtesse Anioua Smirnoff, une toute jeune Russe au charme indéniable, mais un peu inquiétant. Il s'en est violemment épris, avec une spontanéité qui me déroute chez cette nature concentrée, réfléchie, et veut l'épouser. Naturellement, notre père s'oppose à ce mariage. Il traite M^{lle} Smirnoff d'intrigante, de cosmopolite, et déclare que, lui vivant, cette « pauvre » n'entrera jamais chez les Mancy. René s'entête. Je le connais, il luttera jusqu'au bout.

Quant à ma santé, ce que je redoutais depuis longtemps est dépassé par la réalité. L'endocardite dont je souffrais est parvenue à une forme grave. Le grand pontife de la science qui m'a ausculté, palpé sous toutes les faces, ne m'a pas caché que je n'étais pas guérissable. J'avais beau m'être accoutumé à l'idée de la mort, je ne la pressentais point si proche et, de ce verdict impitoyable, j'ai éprouvé quelque émotion. Le praticien, comme correctif, après que j'eus exigé de lui la vérité, a ajouté : « Vous pouvez, avec des soins et des ménagements, vivre des années encore. »

Mais je suis à la merci d'une crise aiguë pouvant survenir au moment le plus inopiné. Que Dieu m'assiste !

20 juin 1896.

Le temps est radieux. Je viens de voir le soleil se coucher. Comme un gigantesque disque de feu l'astre éblouissant est tombé dans la mer qui, quelques minutes plus tard, s'est teintée d'améthyste et

d'opale, tandis que le flot, près du rivage, restait de saphir éclatant. Le ciel était couleur de perle, avec de rares rubis encore accrochés à ses pans; on eût dit un magique écrin vidé de toutes ses gemmes par quelque mystérieux orfèvre. L'air était embaumé des parfums conjugués du genêt d'Espagne et des œillets roses; la terre chaude et féconde s'endort...

Bel été qui commence et que je ne verrai peut-être pas finir, j'ai goûté, avec la griserie désespérée des jours qui ne reviendront plus, ton charme enivrant. Quel déchirement de se dire que le passé est clos, qu'il n'est plus permis de songer à l'avenir, alors que le présent paraît si lourd! Et je n'ai pas trente-deux ans! J'ai eu une telle soif de vivre et d'aimer, et d'être aimé! Hélas! celle que j'aime sans espoir ne soupçonnera jamais ma torture de l'avoir passionnément chérie sachant qu'elle ne serait jamais mienne, et je comprends aujourd'hui la désolante plainte de Dante : « Il n'est pire douleur que d'avoir espéré en souffrant avant de souffrir sans espérer. »

30 juin 1896.

Après d'inutiles tentatives de rapprochement avec notre père au sujet de son mariage, René a fini par lui adresser des sommations respectueuses, et ses fiançailles sont officielles. Elles ont eu lieu sous l'œil indulgent de notre tante Delage, qui n'accepte pas l'usage paternel et a témoigné, depuis ces longs pourparlers, une bienveillante sollicitude à sa jeune lectrice. René est heureux, du moins il cherche à se le persuader. Sa fiancée, que j'ai revue l'autre jour, me fait songer à un oiseau des îles, futile et charmant. Saura-t-elle comprendre l'âme mélancolique et grave, si avide de bonheur, si incapable d'en ressentir, de son mari, ce perpétuel inquiet? J'ai peur que non! Puisse cette idylle ne pas sombrer en tragédie. Comme le dit, avec une douce ironie, ma tante Delage : « Vous autres, les Mancy, vous êtes des gens bien compliqués. »

C'est juger à sa mesure exacte la diversité de notre tempérament, toujours épris d'un idéal que rien ne peut satisfaire.

20 août 1896.

En hâte, je suis revenu préparer le logis où Aniouta veut que nous passions les premiers jours de notre union. Dans quelques heures, ma bien-aimée sera à moi. Je n'ose croire à mon bonheur qu'attriste lourdement un deuil cruel. Louis n'est plus. Une crise plus forte que les précédentes l'a emporté voici quatre semaines. Avec lui disparaît la seule affection qui me

restait. Mon père n'a pas désarmé. Aux obsèques de mon malheureux frère, il a feint de me traiter en étranger. Que sa dureté m'a été pénible! Louis, qui connaissait le désir (le caprice, devrais-je dire) d'Aniouta, a formellement exprimé la volonté que je conserve, ma vie durant, la faculté de résider à la *Chaumière*. Après-demain, nous y reviendrons deux. Cher Louis, sois béni pour nous avoir laissé ce toit qui fut ta dernière joie, ta suprême consolation.

25 août.

— René! *Ia lioub iou!*

— Aniouta, je t'adore!

15 septembre.

Je me sentais un peu lasse aujourd'hui et n'ai pas accompagné René dans cette promenade en mer projetée depuis hier avec Pierre-Yves. Quelques heures de solitude me feront plaisir. Je suis, certes, heureuse au delà de toute expression. Rien ne manque à ma félicité, mais je ne croyais pas que l'amour fût un sentiment si envahissant, ni le mariage — tel que le comprennent les Français — une chose si sérieuse. Mon mari est à mes pieds, je ne puis exprimer un souhait qui ne soit, sur-le-champ, exaucé; mais ma joie sans raison, mon rire sans cause, ne laissent pas que de le surprendre et de l'étonner. Souvent, son regard profond se pose sur moi et sa voix se fait anxieuse pour m'interroger : « Aniouta!... m'aimes-tu autant que je t'aime?... — Mais oui, René, je vous aime. Pourquoi si tôt douter de moi? »

La *Chaumière* est la cage rêvée pour le colibri... et pour l'oiseleur. La vie est belle.

Joëlle, qui, avidement, avait dévoré ces lignes, s'aperçut alors que le manuscrit s'arrêtait là et, toute rêveuse d'avoir tant appris, allait remettre le livre en place, lorsque de la dernière page s'échappa un papier plié en quatre qu'elle ouvrit et qu'elle lut avec un trouble grandissant :

Pour ma fille quand elle aura vingt ans.

6 mai 1908.

Quelle impulsion m'a poussée à revoir ces lieux où je connus les délices de l'amour partagé? La catastrophe qui a bouleversé mon existence m'inspirait l'envie de me réfugier dans cette *Chaumière* où j'espérais trouver le repos sinon l'oubli.

J'ai eu la pensée impie d'échapper par la mort volontaire au cauchemar qui m'obsédait, mais je n'aurai

pas besoin d'attenter à mes jours, je sens la vie s'échapper lentement de moi et le remords suffit à me tuer.

Ma chère petite fille, si petite encore et à l'âme déjà si ardente, je te dois une confession. Puisses-tu plus tard m'absoudre, comme Dieu qui me jugera me pardonnera à cause de mon repentir.

Joëlle, ton père n'est pas mort d'une angine de poitrine comme on te l'aura laissé croire, mais il a été tué en duel à cause de moi.

Je n'ai pas su l'aimer comme il méritait de l'être, ni le rendre heureux. Nous étions restés plusieurs années sans avoir d'enfants, puis tu es venue, cher petit trésor, animer, embellir notre foyer. Ta présence aurait dû suffire à remplir ma vie. Hélas ! j'étais jeune, coquette, inconsciente du mal que je pouvais faire ; je t'ai abandonnée à ta nurse norvégienne pour ne pas renoncer aux hommages d'un monde futile dont l'encens me grisait. J'aimais à être entourée d'une cour d'hommes qui, désœuvrés et frivoles, s'attachaient à mes pas. Parmi eux, Herbert Vosges était le plus empressé. Il vivait séparé de sa femme et de son enfant. Il se fit mon chevalier servant. Je ne lui accordai rien de plus qu'aux autres, mais il se vanta un jour d'avoir reçu davantage, et, René lui ayant demandé raison de ses paroles et réparation par les armes, le rendez-vous eut lieu sur l'heure. On me rapporta mon mari agonisant, l'épée de son adversaire l'avait traversé de part en part. Dieu permit qu'il conservât assez de lucidité pour recevoir les derniers sacrements et m'assurer de son pardon. Pauvre âme généreuse et noble que je fis tant de fois souffrir ! Pourrai-je jamais assez expier mon égarement ?

Toi, mon enfant, ne sois pas, comme ta mère, le jouet de la fantaisie et du caprice. Que ce triste tableau que je crois devoir te mettre sous les yeux te serve de leçon. La vie n'est pas un perpétuel amusement, mais un dur combat. Je ne serai pas près de toi pour placer entre tes mains encore si frêles les armes nécessaires, mais j'espère qu'à défaut de la mienne une influence ferme saura diriger ton cœur et ta pensée. Quand tu liras ces lignes, tu seras une femme. Puisse le lourd secret que je te livre te retenir sur la pente fleurie du plaisir si tu étais tentée d'y glisser, et que Dieu t'ait en sa sainte garde.

Ta mère,

Aniouta MANCY.

Et le livre se fermait sur ces lignes qui lui servaient d'épilogue :

René, mon mari tant pleuré, pardonne-moi, rappelle-

moi près de toi ! Mon âme épurée par la souffrance pourra enfin comprendre la tienne !

Eperdue, la Mancini lisait et relisait le mince papier jauni d'où venait de jaillir cette révélation. A quel mobile M^{me} Mancy avait-elle obéi en laissant là ce document qui avait la solennité d'un testament ? Sans doute voulait-elle le mettre en lieu sûr, se réservant de le faire parvenir à quelqu'un qui l'eût remis à sa fille à l'époque fixée, puis elle l'avait oublié dans la cachette d'où il ne devait sortir que vingt années plus tard.

Joëlle, atterrée, croyait faire un mauvais rêve. Le père de Germain Vosges était l'assassin de son père !... Il ne lui était plus permis d'en douter.

Elle savait qu'il s'appelait Herbert, prénom assez peu répandu pour qu'il n'y eût pas de confusion possible, et aussi qu'il avait habité Versailles où Germain était né. A l'une de leurs premières rencontres sur le *Lotus*, Germain lui avait dit appartenir à une famille unie ; il paraissait avoir idolâtré son père dont il conservait un souvenir ému. Il fallait donc en déduire que la tragédie qui avait coûté la vie à René Mancy avait ramené son adversaire vers sa femme et son enfant.

Une insurmontable impression d'effroi s'emparait de la jeune fille. Elle se répéta :

« Son père a tué le mien ! »

Et cette certitude la blessait comme un clou meurtrier qu'on lui eût enfoncé dans le cœur.

Que sa mère eût été imprudente, irréfléchie, sans être coupable, cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. Combien sa frivolité avait été cruellement punie et quelles larmes de sang elle avait dû verser ! Mais aussi quel ressentiment Joëlle vouait maintenant à ces Vosges, père et fils, qui, par deux fois, et si fatalement, avaient eu une influence néfaste sur les femmes de la maison Mancy.

Germain devenait pour la Mancini un objet d'horreur et, en même temps, une sensation encore obscure et mal définie de soulagement allégeait sa peine : l'impression d'être délivrée, par une grâce subite et miraculeuse, de l'envoûtement dont elle avait tant souffert.

Tout un monde de pensées roulait dans son esprit. Elle reprenait le cahier, le relisait, méditait,

puis recommençait, et ce fut ainsi jusqu'à la tombée de la nuit. La mer, apaisée, se taisait maintenant, et le cœur de la solitaire renaissait à la vie...

IX

L'horizon s'étendait, teinté de bleu et de mauve, coupé çà et là par la voile blanche ou rouge de quelque barque de pêche à la fine silhouette.

Un soleil printanier succédait à la tempête des jours précédents. Abritée du vent qui n'atteignait pas la crique profondément enchâssée sous la dune dans laquelle elle s'était retirée, Joëlle se reposa un instant.

Autour d'elle, c'était toujours la vaste solitude qu'elle avait volontairement choisie. Les maisons de Ker-Mahé, de Kerbournec garderaient leurs volets obstinément clos jusqu'aux vacances encore lointaines et, durant l'hiver, les indigènes ne se promènent guère le long de la côte. La mer, comme une amante exclusive et jalouse, reprend un empire qu'elle sait bien être éternel. Tour à tour méchante, indomptée, cruelle ou câline, elle se pare de toute sa séduction lors même qu'il n'y aurait personne pour l'admirer.

La Mancini la contemplait en cet instant, si bleue, si calme, après sa colère folle, sa rage sourde des semaines passées. Les rochers sur lesquels s'épandait la chevelure dorée du goémon se découvraient peu à peu. Les petites mares transparentes luisaient sous le soleil. Des crabes menus, couleur d'émeraude, se hasardaient entre les galets humides, polis comme de l'agate. Une brise molle soufflait légère ; c'était bien le tableau classique du calme succédant à la tempête. Les plages de Plouharnel, de Carnac, de la Trinité étaient d'un blanc crayeux sous les rayons étincelants de l'astre matinal. La pointe aiguë d'un clocher de granit s'effilait sur le gris perle des nuages noyés dans l'azur si doux. La presque île de Rhuys ressemblait au corps souple d'une sirène allongée sur le bord du rivage. Houat, Hoedic s'estompaient à l'horizon. On apercevait la fumée légère d'un steamer

ou d'un bâtiment de guerre ancré dans la baie et appareillant pour quelque lointain voyage. Le bruit sourd du canon de Gâvres troublait violemment la tranquillité de l'éther.

Les nuages couraient plus rapides, tels un troupeau de neigeux moutons, pressés par un pâtre invisible au milieu d'une prairie d'azur. Des forts, aux flancs couverts d'un vert gazon, gardaient un territoire que personne ne songeait à attaquer.

Joëlle, s'avancant sur la plage, s'amusa à laisser filtrer le sable entre ses doigts, à faire des ricochets, et puis, tout à coup, elle sut qu'elle n'était plus seule. Un homme dont le pas leste révélait l'habitude et l'agilité escaladait les rochers. Lorsqu'il fut plus près, elle vit qu'il portait la tenue d'officier de marine. Lui s'approchait toujours, sifflotant, insouciant, puis son regard s'arrêta sur la jeune fille qu'il reconnut aussitôt :

— Mademoiselle Mancini ! fit-il, au comble de la surprise.

— Monsieur Le Rohellec ! répondit Joëlle.

Au fond, elle était plus contrariée que satisfaite de la rencontre. Au souci d'entendre fatalement évoquer un nom redouté se mêlait le dépit de se sentir très peu avantagée par l'accoutrement qu'elle avait adopté et dont elle ne se dissimulait pas l'inélégance : un manteau de cuir blanchi aux coutures, déteint par les embruns, éraillé à combien de rochers ! de gros bas de laine beige, de fortes chaussures à talons plats, un petit béret basque, l'ensemble manquait de chic.

De son côté, le jeune ingénieur découvrit à regret que, incontestablement, la Mancini avait enlaidi. Son teint, hâlé par le vent du large, ne possédait plus cette transparence de pétale de magnolia qu'il avait admirée à Constantinople et à Paris ; aucun artifice ne rougissait ses lèvres, et ses mains avaient perdu leur épiderme satiné. Mais les yeux splendides, eux, n'avaient point changé et gardaient toute leur séduction.

L'extrême simplicité de manières, propre aux deux jeunes gens, supprima la première gêne de l'entrevue. Très naturellement, après avoir serré la main que Joëlle lui tendait, Bertrand Le Rohellec s'assit sur le sable à côté d'elle.

— Je ne pensais pas, certes, vous retrouver ici,

Mademoiselle, dit-il, non sans qu'une certaine émotion se lût sur son visage ouvert. Vous habitez Saint-Pierre?

— Pas précisément. J'ai été très fatiguée dans le courant de l'hiver et suis venue me reposer dans une petite maison, récemment reçue en héritage et située entre Kerhostin et Portivy.

— Vous avez passé l'hiver ici! Vous aurez eu à essuyer de rudes tempêtes.

— Elles étaient si belles que, maintenant, il ne me reste plus que le souvenir de leur beauté, non celui de leur fureur.

— Vous avez l'âme maritime.

— Savez-vous que je suis Bretonne par mon père?

— Je l'ignorais, et j'ai plaisir à trouver en vous une compatriote. C'est presque mon pays natal ici.

— Vous êtes venu le revoir?

— Je ne fais pas du tourisme exclusivement, soyez-en persuadée. Tel que vous me voyez, je suis embarqué sur l'avis *Beaupré* qui va croiser, plusieurs semaines durant, dans la baie de Quiberon, transportant une mission hydrographique de laquelle je fais partie et destinée à reviser la carte. Le naufrage du cuirassé *la France*, en 1922, a nécessité un sérieux remaniement de celle-ci. Aujourd'hui samedi, semaine anglaise, je profite de mon repos.

— En vous promenant sur ce rivage désert?

— Il n'est plus désert, puisque je vous y retrouve. J'allais à Notre-Dame de Lotivy.

— En pèlerinage?

— En pèlerinage, vous l'avez dit.

Joëlle se tut subitement. Elle venait de se rappeler cette réflexion de Germain Vosges, tournée imperceptiblement à la raillerie : « Le Rohellec est plus que croyant, il est pieux. »

Elle n'osa demander le but de ce pèlerinage ; la simple évocation du nom de l'orateur l'avait fait tressaillir. Elle attendait le choc, s'étonnant qu'il ne se fût pas encore produit. Cela ne tarda pas :

— Vous ne m'avez pas donné de nouvelles du ménage Vosges? demanda Bertrand le plus ordinairement du monde.

Elle avait eu le temps de se reprendre :

— Je l'avais laissé en bonne santé à Paris. Depuis, j'ignore ce qu'il en est advenu, ayant négligé de correspondre, même avec mes meilleurs amis.

— Ils sont extrêmement sympathiques l'un et l'autre, quoique très différents, ne trouvez-vous pas ?

— Je suis de votre avis.

— Comme ce fut curieux, notre première rencontre à Constantinople ! J'avais perdu Germain de vue depuis si longtemps ! Et aujourd'hui, vous revoir, vous, sur la côte bretonne ! je ne m'y attendais guère.

— Le hasard a de ces coups !

— Pas le hasard : la Providence ! affirma le jeune officier d'un ton convaincu.

— Peut-être.

— Pas peut-être, sûrement. Mais je ne veux pas, Mademoiselle, troubler plus longtemps votre solitude, et vais prendre congé de vous.

— Accompagnez-moi, nous suivons le même chemin, moi pour rentrer, vous pour aller vers le sanctuaire que vous connaissez déjà sans doute ?

— Oh ! oui ! j'y suis venu bien des fois. La maison de campagne de mes parents est située à Port-en-Dro, près Carnac, et, dans mon enfance, nous allions en bande à Lotivy le 8 septembre.

— Vous êtes d'une famille nombreuse ?

— Huit garçons, quatre filles, tous vivants ! déclara Bertrand avec fierté.

— Mais c'est une tribu !

— Exactement. Mes parents se sont mariés jeunes. Notre toit, en outre des enfants, abrite encore aux vacances mes grands-parents maternels, et nous sommes alors seize à table tous les jours.

— Personne ne se dispute ?

— Quelquefois, mais la réconciliation s'opère sans retard et la bonne harmonie règne le plus souvent. Je dois dire que nous n'avons pas été des enfants gâtés ; ma mère avait trop à faire pour ne pas nous dresser à l'obéissance dès notre plus jeune âge. Sa fermeté, unie à tant de douceur, fait encore mon admiration.

Rêveuse, Joëlle écoutait... Elle pensait au bonheur de ce jeune homme, si viril d'âme, de cœur si fort, qui s'attendrissait au souvenir de celle qui

l'avait « élevé », selon la belle et noble expression du mot... Elle faisait un mélancolique retour sur elle-même, sur son enfance livrée à des mains mercenaires, sa jeunesse privée de l'appui paternel, de la tendresse maternelle, et elle enviait Bertrand d'avoir joui de ces trésors dont elle avait été dépossédée.

D'un pas égal, ils arpentaient la dune, ils traversaient les étroits sentiers tracés entre les champs bordés de pierres grises, ils escaladaient les murs bas pour arriver en quelques minutes au domaine de Joëlle.

— Entrez, dit-elle simplement.

Et la porte qui s'était jalousement refermée sur sa solitude s'ouvrit toute grande pour laisser passer le marin.

La Chaumière, du fait de la présence d'une artiste telle que la Mancini, avait subi d'heureux remaniements. Quelques mètres de toile de Jouy, de vieux tapis de haute laine, des voiles de Perse ou de l'Inde rajeunissaient, rafraîchissaient le décor qui semblait, sous cette parure nouvelle, accueillant et hospitalier.

Sous prétexte d'aller quitter son lourd vêtement, Joëlle s'attarda un instant à mettre un œil de poudre sur ses joues ambrées. Ce petit détail — lorsqu'elle revint auprès de Bertrand — n'échappa point au regard perspicace de ce dernier qui, intérieurement, s'en amusa. Ensemble, ils causèrent encore, et de façon plus soutenue que sur la grève. Maintenant que la cantatrice avait en face d'elle, en pleine lumière, le visage du jeune officier, elle se plaisait à en scruter les lignes harmonieuses, le front élevé, les yeux clairs, au regard doux et profond à la fois.

« Comment ai-je pu le juger insignifiant ! » se demandait-elle.

Le rouge de la confusion lui montait aux pommettes quand elle se rappelait la phrase dédaigneuse par laquelle, à Constantinople, elle avait répondu à l'éloge bref que Germain Vosges faisait devant elle de son camarade : « Vous me dites qu'il sort de Polytechnique. Je veux bien croire qu'il n'est pas un imbécile, mais il n'a pas l'air d'un aigle ! »

Aujourd'hui, ayant dépouillé la timidité qui le rendait gauche, Bertrand Le Rohellec se révélait sous son véritable jour. Il n'étourdissait pas son interlocutrice par un flux de paroles inconsidérées, mais tout ce qu'il disait était plein de logique et de bon sens. Il avait dû cultiver son esprit comme un beau jardin ; on le sentait ami de l'ordre et de la méthode ; une femme avait orné son cœur des plus nobles vertus ; un homme lui avait inculqué profondément le sentiment de l'honneur, de sorte qu'il réunissait en sa personne toute la délicatesse féminine du sentiment et la trempe virile d'un sage éducateur.

Il se leva bientôt.

— Déjà ! fit Joëlle désappointée.

— N'est-ce pas une visite à l'impromptu ? Si vous m'y autorisez, je reviendrai vous en faire une autre, de cérémonie, celle-là ?

— Oh ! oui ! et même si demain vous vouliez venir prendre une tasse de thé ?...

— Je puis me rendre libre. Mon bateau mouille devant Port-Haliguen.

— Alors, je vous attendrai à quatre heures.

— C'est entendu. Mademoiselle, je vous présente mes hommages.

Il salua respectueusement et sortit. Joëlle, sur le pas de la porte, le vit s'en aller, se perdre dans le lointain. Elle rentra et il lui parut que toute la lumière, tout le soleil avait disparu avec Bertrand, que les ténèbres envahissaient le studio si gai tout à l'heure. Quelle satisfaction vive lui apportait cet éphémère passage d'un être dont le souvenir restait intimement lié à celui d'un autre voué désormais à l'oubli ! Avec quelle précipitation, elle si jalouse du secret de sa retraite, elle l'avait introduit dans sa maison, le conviant à y revenir !... Pourquoi dans son cœur cette joie obscure lorsqu'elle avait appris que les exigences de sa carrière ou des devoirs de famille le ramèneraient dans ces parages ?... Elle s'était trop affranchie des usages mondains pour supposer un seul instant qu'il était peut-être imprudent à une femme jeune et célibataire de recevoir sous son toit un homme également jeune et célibataire.

Etait-ce le plaisir de revoir l'un de ses semblables après un long et farouche isolement qui la

rendait soudain presque gaie? Elle chantonna pour la première fois depuis des mois, et c'était bien chez elle le plus étonnant symptôme d'une résurrection morale...

X

Le lendemain était un dimanche. Joëlle se leva de bonne heure, s'affaira en mille préparatifs, sortit de l'armoire des napperons brodés, coupa toutes les fleurs de son jardin pour en garnir les porte-bouquets et, ayant donné au studio une parure de fête, fut tout juste prête pour la grand'messe.

Durant l'hiver qui venait de s'écouler, elle avait pris l'habitude d'assister à cette messe à Saint-Pierre. Elle restait à déjeuner à l'*Hôtel des Jumelles*, tout près de l'église; elle retournait aux vêpres très tôt chantées, puis regagnait son ermitage. Ce jour-là, elle ne dérogea pas à son programme, mais son pas était plus rapide encore que de coutume lorsqu'elle reprit le chemin du retour.

Le ciel est bleu, bleue la mer, et toutes blanches les maisons basses qu'un escalier extérieur, verdi de mousse et flanqué de pots de géraniums, orne de pittoresque façon. Ça et là un toit de chaume, un « doué » à la large pierre plate, sorte de dolmen pacifique que n'ensanglantent plus d'inutiles et barbares sacrifices, de petits jardins fleuris de gazon de Mahon aux riantes couleurs, bordés de buis, avec un yucca aux lourdes clochettes ivoirines. L'air est si doux, l'atmosphère si baignée de paix et d'harmonie, qu'on se sent heureux malgré soi, et Joëlle doit s'avouer que depuis longtemps elle ne s'était trouvée si légère de corps et d'esprit.

La *Chaumière* ouvre toutes grandes ses fenêtres à petits croisillons. Pierre-Yves, qui fume sa pipe sur le pas de sa porte, salue joyeusement sa jolie voisine :

— Déjà de retour, demoiselle! Vous n'aurez pas languï au bourg!

Elle rougit un peu avant de répondre :

— C'est que j'attends une visite, Pierre-Yves!

— A la bonne heure, c'est de votre âge! Il fera

beau demain, j'embarquerai de bon matin, et si le cœur vous en dit, demoiselle...

— Le cœur m'en dit. Vous viendrez me prendre, Pierre-Yves ?

— A cinq heures, alors.

— A cinq heures, soit ! Bonjour, Pierre-Yves.

Songeur, le vieux marin regarde la jeune fille s'éloigner de son pas bondissant à travers la dune :

« Une visite ! Depuis bientôt six mois qu'elle est ici, elle n'a pas reçu un chat dans sa maison. Comment peut-elle vivre ainsi, sans amours, sans amis ? Enfin, ce n'est pas mon affaire !.. »

Joëlle pousse la barrière grise qu'elle cale avec un galet pour donner un air plus hospitalier et accueillant au jardinet dont elle a ratissé elle-même les allées étroites. Le studio est baigné de lumière à cette heure de l'après-midi ; des fleurs dans tous les coins l'égayent encore. La Mancini, affairée, achève de dresser sa table à thé, prépare le samovar. Elle a enlevé son chapeau et, d'un coup d'œil rapide, s'assure que sa robe de fin jersey vert myrte lui sied bien. Elle a mis des bas de soie grise et des petits souliers de daim noir. Il faut que M. Le Rohellec, qui la vit hier si rustique en son accoutrement, sache qu'elle peut encore, le cas échéant, redevenir une femme élégante.

Elle vient de penser à lui, et il entre précisément dans le jardin par l'allée de tamaris :

— Bonjour, Mademoiselle.

— Bonjour, Monsieur.

Comme de vieux amis, ils se serrent la main. Il y a un moment de gêne entre eux, cependant. Cette visite de cérémonie, qui n'a plus l'imprévu de la rencontre de la veille, les laisse un peu désarmés, et ils disent des banalités.

— Vous allez prendre une tasse de thé.

— A condition que je vous aide à le préparer.

— C'est tout préparé.

Mais Bertrand ayant ainsi fait ses offres de service entend qu'on les utilise. Joëlle rit de le voir glisser, adroit, de la cuisine où il a pris l'eau, à la table à thé. Il allume le samovar, va chercher le lait dans le petit pot d'argent. Il assure qu'il n'a pas son pareil pour griller des toasts, et que sa

mère lui a maintes fois confié le soin de préparer la pâtisserie.

— Vous êtes un homme universel ! Ce sera précieux lorsque vous vous mettrez en ménage !

Sans arrière-pensée, Joëlle a lancé cette exclamation. Bertrand ne bronche pas. Elle continue, toujours gaie et comme rajeunie :

— Au fait, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?... Ah ! c'est peut-être cela que vous alliez demander à Notre-Dame de Lotivy !

Pas une seconde elle n'a pensé qu'elle pouvait être indiscrete, et demeure figée en entendant l'ingénieur lui répondre d'un ton ferme :

— Vous l'avez deviné, c'est précisément cette faveur que j'ai implorée.

— Non ?

— J'ai prié Notre-Dame de m'envoyer une bonne femme et...

— Et ?...

— J'ai ajouté que je désirais vivement que cette femme fût vous.

Au comble de la surprise, Joëlle, qui s'était assise, se relève brusquement :

— Vous ne pensez pas ce que vous dites ! c'est impossible !

— Je pense toujours ce que je dis. Quant à la possibilité de voir exaucer un tel vœu, cela ne dépend pas exclusivement de moi, mais de vous.

— Voyons, Monsieur, c'est une plaisanterie. Vous m'avez vue trois fois dans ma vie !

— Quatre exactement. Du premier jour où je vous entendis, au concert de l'*Union française* à Constantinople, je me jurai à moi-même de n'épouser que vous.

— C'était de l'enfantillage, j'aurais pu être mariée, engagée ! fit Joëlle de plus en plus agitée.

— Mais puisque vous étiez libre !

— Vous ne pouviez le savoir. Je suis désolée, Monsieur, que vous ayez conçu un tel projet dont la réalisation est impraticable.

— Voulez-vous avoir la bonté de me dire pour quelle raison ?

— Pour beaucoup de raisons dont l'essentielle est que je ne veux pas me marier.

— J'attendrai.

Le visage aux lignes régulières et fermes de

Bertrand Le Rohellec gardait son impassibilité, seuls ses yeux cherchaient à lire la vérité sur les traits bouleversés de son hôtesse.

— C'est inutile. Ma réponse est aujourd'hui ce qu'elle sera demain, toujours...

— Permettez-moi d'en douter.

— Mais enfin, Monsieur, qu'avez-vous donc à vous acharner — j'ajoute : si vite ! — contre moi ? J'étais heureuse de vous avoir rencontré, j'espérais que nous pourrions nous revoir en bons amis, que votre présence saurait distraire une solitude que j'ai cherchée et voulue, mais qui est parfois pesante, et voici que votre caprice va mettre entre nous une infranchissable barrière.

La voix de Joëlle se brisait de reproches.

— Mon caprice ? reprit lentement Bertrand de sa voix grave. Non ! dites plutôt « mon amour ». Je ne m'en cache pas : je vous aime ardemment, de toute mon âme. Je vous ai, dans le silence et la séparation, désirée, attendue. Vous avez été la compagne mystique et fidèle de mon imagination, je vous ai aimée, j'ai rêvé de votre image sous toutes les latitudes. Patiemment, je me suis convaincu que je vous reverrais et que, au moment propice, vous deviendriez mienne. Le sentiment que j'éprouve pour vous n'est pas l'une de ces passions désordonnées, sans lendemain, destinées à s'éteindre et qui n'apportent que cruelle souffrance et amère déception. Je sais que, de ma part, c'est beaucoup d'orgueil d'avoir levé les yeux vers vous.

— Taisez-vous. Vous ne savez pas qui je suis.

— Vous êtes celle que j'aime et, pour moi, c'est assez puisque c'est tout. Je ne vous demande pas de me répondre maintenant.

— Non, non, n'insistez pas, je vous en conjure !

Nerveusement, Joëlle joignait les mains. Cet amour soudain révélé, et que, confusément, elle sentait si beau, si grand, la trouvait désespérée, car elle était bien peu préparée à en recevoir l'aveu. Est-ce que Bertrand avait soupçonné le drame de toute sa vie, quand il avait parlé de ces « passions désordonnées » sans lendemain ?... Ah ! que la confiance de sa tendresse à lui, faite de calme et de sérénité, était loin de cette orageuse déclaration qui avait blessé si profondément l'âme de Joëlle. Mais, parce qu'elle demeurerait encore

meurtre et déçue, elle ne pouvait se reprendre à de nouvelles amours.

Un peu haletante, ayant conscience de ce qu'elle perdrait si elle repoussait à la fois l'amitié et l'amour, elle dit :

— Epargnez-moi le chagrin de refuser une demande qui m'honore, mais que je ne puis accepter. Vous ne me connaissez pas. J'ai beaucoup souffert, je ne me sens pas capable d'aimer, et j'ai quelque mérite, croyez-le, à ne pas vous écouter davantage, je me sens si seule, si seule parfois!... J'ai déploré bien souvent de ne pas avoir un frère qui m'eût défendue, protégée. Je vais vous paraître sottement naïve : ce frère que la nature ne m'accorda pas, voulez-vous l'être? C'est presque un pacte solennel que nous allons faire là! Promettez-moi de ne jamais me reparler de ce rêve que vous aviez ébauché, et je serai pour vous une sœur, une amie. Dites, le voulez-vous?...

Les yeux clairs de Bertrand s'étaient nuancés d'étonnement en entendant cette singulière proposition. Il hésita une minute avant de répondre. Il aimait et admirait trop sincèrement M^{lle} Mancy pour supposer un seul instant qu'elle lui tendît un piège. Elle se méprit sur son silence :

— Vous n'acceptez pas... En effet, c'est bien ridicule de ma part de vous offrir ce compromis, mais, moralement, je suis une malade, et les malades ont bien droit à quelque indulgence.

— La mienne vous est tout acquise, riposta vivement Bertrand. Vous avez mal interprété le peu d'empressement que j'ai mis à vous répondre, c'est que je réfléchissais... Suis-je capable de vous taire, aussi longtemps que vous le souhaitez, l'affection que vous avez su m'inspirer?...

— Ne croyez-vous pas qu'elle puisse se transformer en un attachement fraternel?

— J'en doute!

— Mais ne voulez-vous pas tenter un essai loyal?

— Soit! qu'il en soit donc comme vous l'avez décidé. D'ailleurs, je ne serai dans ces parages que pour quatre mois au maximum, et au bout de ce temps...

— La séparation apportera un dénouement forcé à cette histoire romanesque! ajouta Joëlle avec un sourire ému.

— Pour moi, il n'y a qu'un seul dénouement, mais j'ai promis de ne plus y faire allusion, n'est-ce pas, ma sœur Lina ?

— Lina n'existe plus ; dites : « ma sœur Joëlle ».
Docile, il reprit :

— Ma sœur Joëlle, je jure donc de vous apporter aide et protection.

— Merci, mon frère Bertrand.

— Si vous vous ennuyez, si vous avez le spleen, vous appellerez « au secours ».

— C'est entendu.

— J'arriverai avec des livres, des bonbons, de la musique. Mais... — Et le regard circulaire dont Bertrand enveloppa le studio se fit interrogateur :

— Vous n'avez pas de piano ?

— Je ne chante plus, dit Joëlle, les lèvres soudain sèches.

— C'est impardonnable ! Dès demain, si vous le permettez, je vous ferai envoyer un instrument de Lorient.

— Je ne m'en servirai pas.

— Allons donc ! Je veux entendre votre voix, votre voix d'or. Quels souvenirs a laissés en moi cette *Vie antérieure* de Duparc !

La Mancini se cacha le visage dans ses mains. Hélas ! Bertrand ne pouvait le savoir ! C'était après l'interprétation de ce morceau, dans le salon de la rue de Varenne, que Germain Vosges lui avait fait le fatal aveu qui devait bouleverser sa vie.

Le marin s'approcha et doucement dénoua les doigts crispés :

— Je vous ai causé de la peine, pardonnez-moi, mon amie, murmura-t-il, désolé.

— Vous ne pouviez deviner... Je vous l'ai dit, ami, je suis une malade.

— Eh bien ! laissez-moi être votre médecin.

— Oui. Tenez, c'est fini maintenant. Vous m'enverrez un piano et je vous promets de me remettre à chanter.

— Je suis fier de cette première cure ! A présent, il faut que je regagne la gare, le train est à dix-sept heures trente, il me semble ?

— J'ignore les horaires depuis que je vis loin du monde.

— Vous reprendrez goût un jour à ce que vous avez adoré, puis brûlé. Au revoir, ma sœur Joëlle.

— A bientôt, mon frère Bertrand. Vous reviendrez?... demanda M^{lle} Mancy avec un peu d'angoisse. Vous ne me jugez pas trop folle... ni trop méchante?...

— Je vous crois infiniment bonne et loyale. Au revoir.

Il lui serra la main en une ferme étreinte. Elle n'osa lui proposer de le raccompagner à la station; mais, lorsqu'elle rentra chez elle, le soleil avait disparu, il faisait sombre dans la maison comme en son âme, et elle eut bien du mal à se remettre en face de la vie réelle.

De quelle soudaineté avait été cette catégorique demande en mariage! Par quelle déclaration simple et audacieuse à la fois Bertrand avait répondu à l'interrogation légère, amusée, que Joëlle risquait sans se douter le moindrement de ce qui la suivrait!

Elle avait encore à la mémoire les paroles si nettes : « J'ai demandé à Notre-Dame de m'envoyer une bonne femme, et j'ai ajouté que je désirais vivement que cette femme fût « vous ».

Comme il avait appuyé impérieusement, tendrement sur ce « vous », indiquant ainsi qu'elle seule comptait pour lui.

« C'est fou! c'est fou! » répétait Joëlle.

Ah! pourquoi était-elle trop vieille de deux années! Pourquoi la Providence n'avait-elle pas placé Bertrand Le Rohellec sur son chemin avant ce voyage en Turquie qui lui laissait à la fois un souvenir merveilleux et cruel! La jeune fille candide, ardente, éprise seulement de son art qu'elle était alors, le beau papillon brillant qui ne s'était point encore brûlé les ailes au feu dévorant d'un impossible amour, eût peut-être su comprendre tout ce que contenait de générosité et de patiente fidélité le cœur de Bertrand.

Peut-être?... Mais non : elle se leurrerait elle-même de cette vaine chimère. Lorsqu'elle avait rencontré le marin pour la première fois devant *Aya Sofia*, elle ne faisait que soupçonner le sentiment que, depuis Naples, elle inspirait à Germain Vosges, elle était libre d'orienter sa vie comme elle l'entendait. Il fallait bien l'avouer, elle s'était ri de l'amour en appelant la gloire. A ce moment-là elle n'aimait certes pas l'orateur

dont le talent l'éblouissait, et le voisinage de ce prestigieux magicien de la parole avait éclipsé la personnalité du modeste et jeune Breton.

C'est maintenant, dans ce cadre âpre et romantique de la presqu'île, son pays d'origine, que Bertrand se révélait ce qu'il était réellement. Il venait à son heure... Appelle-t-on le médecin quand on n'est point malade?... Il était l'homme du moment, ceci Joëlle ne pouvait le nier. Quelques mois auparavant elle n'eût jamais su découvrir l'hommage discret, silencieux, de ce cœur dont elle pouvait, aujourd'hui, mesurer la valeur. Brisée par une lutte méritoire dont elle sortait triomphante, meurtrie du choc récent, elle l'accueillait en ami, presque en sauveur, car il venait l'arracher à un isolement qui commençait à lui peser douloureusement. Pourquoi, tout de suite, avait-il, sans aucune diplomatie, dévoilé son plan de combat? C'était bien maladroit de sa part! Mais Joëlle ignorait qu'en amour certaines maladresses sont une force! Persévérerait-il dans son dessein?... Elle espérait que non. Quelle étrange transaction elle lui avait proposée! Il fallait qu'il lui eût inspiré une confiance sans bornes pour qu'elle osât réclamer de cet homme, à peine de deux ans plus âgé qu'elle, une fraternelle affection, alors qu'il avait ambitionné un sentiment autrement profond, et il fallait aussi qu'elle fût bien ignorante des choses du cœur pour supposer qu'il se plierait à un changement aussi radical.

Mais, en fait de choses du cœur, Joëlle n'avait d'autre expérience que celle de l'amour de Germain Vosges dont la révélation l'avait si profondément blessée, et pour le reste elle demeurait d'une invraisemblable candeur.

La nuit vint qu'elle ressassait encore tous ses souvenirs et, de plus en plus, s'affermissait en elle cette idée que Bertrand Le Rohellec l'aiderait à se guérir, lui seul et pas un autre.

Cette conclusion — s'il l'eût pu connaître — eût rempli d'espoir celui qui l'avait inspirée. Joëlle, quittant à regret le divan sur lequel elle s'était étendue, auprès de la fenêtre que l'ombre envahissait, se leva et alluma la lampe; puis, soudain prise de trouble, considéra le studio comme si elle ne l'avait jamais vu. Comme l'aspect de

Cette pièce était déjà changé du fait qu'un homme y fût entré ! Les deux fauteuils rapprochés pour une conversation amicale, le désordre léger et charmant de la table à thé, ce parfum de tabac anglais, qui sent le foin et le miel, planant dans l'air. Oui, tout était déjà changé. Joëlle était trop vibrante, trop vivante pour ne pas sentir que sa destinée allait se transformer et que c'était la vie qui l'appelait, tandis que Bertrand lui tendait les bras.

Résisterait-elle donc à cette voix qui se ferait plus pressante, et demeurerait-elle toujours figée en sa farouche et mélancolique solitude ? Pourquoi se traiter en coupable, puisqu'elle n'avait point failli, et que redoutait-elle ? L'amour profond et pur de Bertrand pouvait-il l'effrayer après la folle passion de Germain Vosges dont elle n'avait connu que la crainte ?

Elle était seule, nul ne l'observait, pourtant ce fut à voix basse qu'elle murmura :

— J'ai peur de l'amour...

XI

— Qui est-ce qui m'a encore chipé mes lignes de fond ?

— Non, Guénola, je t'assure que ce maillot bleu est le mien ; le tien était déchiré à l'épaule, je m'en souviens fort bien !

— Maman, savez-vous où on a mis mon vieux paletot de toile kaki ?

— Zut ! je ne peux pas retrouver la pipe que j'avais laissée dans la potiche du salon.

— Maman ! la clef de l'armoire de chêne de la lingerie est perdue.

— Maman ! Papa dit que les rats sont allés dans le garage et ont dévoré les filets de pêche.

— Loïc, tu vas recevoir une gifle !

— Maryvonne, si tu continues, je te flanque par-dessus bord !

— Maman ! c'est le vieux François qui demande si vous voulez des soles.

— Maman ! Maria prétend que le fourneau ne

marche pas et que le dîner ne sera jamais prêt pour sept heures.

Les volets s'ouvraient avec un grand fracas, les portes claquaient, la terrasse qui donnait sur la mer fut en un instant encombrée de fauteuils, de bicyclettes, de trottinettes, en plus des objets les plus hétéroclites. La grande villa inhabitée, de désert devint bruyante comme un champ de foire, ce qui fit dire aux gens du voisinage :

— Ah! les propriétaires de *Ker-Bugalé* sont arrivés!

Ker-Bugalé! la maison des enfants! la bien nommée, puisqu'elle abritait sous son toit presque centenaire la tribu des Rohellec tout fraîchement débarquée cet après-midi-là.

Combien de fois ce mot « *maman* » avait-il retenti en l'espace d'une demi-heure, au milieu de ce tohu-bohu de la reprise de possession du vieux logis où chacun voulait d'emblée se plonger dans les anciennes habitudes?

La femme jeune encore, et plus jeune encore d'apparence, à qui il s'adressait, se décida enfin à répondre et vint au balcon, du haut duquel elle traita rapidement son marché de soles avec le père Fanchic. Ses maternités successives ne lui avaient pas laissé le temps de prendre de l'embonpoint; elle était plutôt grande et incroyablement svelte avec une jolie tête couronnée de cheveux blonds, le teint clair, les lèvres fraîches. Ses beaux yeux bleus regardaient bien droit devant eux, et si son front, volontiers, se faisait sévère, sa bouche conservait un sourire infiniment doux.

Placide, sereine, ayant l'air de planer au-dessus de l'étourdissant tapage de son entourage, elle rentra dans sa chambre pour y ranger le linge qu'elle débarrassait au fur et à mesure d'un grand panier d'osier. De sa voix posée elle appela :

— Guénola!

Et une gentille jeune fille brune sortit aussitôt de la pièce voisine :

— Guénola, veux-tu dire aux enfants d'aller tout de suite sur la plage et de nous laisser la paix. Tu enverras Alban à bicyclette au bourg chercher le fumiste pour que Maria soit tranquille au sujet de son fourneau. Annik attendra à demain pour liquider cette histoire de maillot, de

même que Gildas pour son paletot kaki. Loïc va aller demander des légumes à Georgina.

Guénola, qui était le bras droit de sa mère, et une fille bien dressée, inclina la tête en signe d'assentiment et courut exécuter les ordres donnés.

Dans le garage, un homme grand et fort, aussi brun que sa femme était blonde, furetait partout d'un air ravi. Cette réinstallation au bord de la mer lui causait chaque année le même plaisir, la même intime jubilation. Malgré l'inférieure agitation des premières heures, c'était pour Cornély Le Rohellec une telle détente que ces *week-end* dans la maison paternelle, que pour un empire il n'y eût renoncé. Dès le début de juin, tout ce que la tribu comptait de membres disponibles venait habiter *Ker-Bugalé* que les autres réintégraient seulement du samedi au lundi.

Constructeur et armateur, possédant la plus grosse firme industrielle de Lorient, M. Le Rohellec avait associé à ses affaires son fils aîné Gildas, puisque le second, Bertrand, ne voulait pas entendre parler d'autre chose que de la carrière d'ingénieur maritime. Le troisième, Tugdual, venait de terminer son service militaire et d'entrer, lui aussi, dans la raison sociale « Le Rohellec et fils ». Guénola était le quatrième enfant. Ces quatre aînés se suivaient tous à un an de distance. Ensuite, pour finir la douzaine, M^{me} Le Rohellec s'était accordé entre chacun un repos de dix-huit mois. Maryvonne, la petite dernière, choyée par tous les autres, venait d'atteindre sa dixième année. Collégiens, fillettes, mis en pension durant l'été, accouraient dès le samedi midi et c'était jusqu'au lundi matin une ruche bourdonnante que cette « maison des enfants ».

En cette veille de la Pentecôte, les trois autos de la famille venaient d'amener la « harka » presque au complet et chacun procédait à sa propre installation.

Ayant dûment constaté les dommages que les rats avaient causés à ses précieux engins de pêche, M. Le Rohellec fit comme ses enfants et voulut en référer à la maîtresse de céans. Il vint sous le balcon et n'appela pas : « maman », mais « Marguerite ! » d'une voix de stentor.

Docile, elle apparut.

— Dites, ma jolie chérie, ces sales bêtes ont fait des dégâts épouvantables.

Elle lui sourit, car ce couple, vieux de vingt-six ans de ménage, était aussi tendrement uni qu'au premier jour, et demanda d'un air malicieux :

— De qui voulez-vous parler, mon ami ?

— Mais des rats, ma chérie !

— Que voulez-vous que j'y fasse !

— Est-ce que vous n'aviez pas de la mort-aux-rats l'été dernier, ou une drogue quelconque ?

— Je vais voir s'il en reste dans ma pharmacie.

— Je monte en chercher.

Lestement Cornély Le Rohellec gravit les marches basses de l'étroit escalier de chêne et entra dans la chambre où se tenait sa femme. Elle venait d'ouvrir une petite armoire vitrée d'où elle sortit un mince paquet qu'elle lui tendit.

— Quelle femme de ressources vous êtes, Gaît ! dit-il avec admiration. Vous n'êtes pas fatiguée ? Vous devriez vous reposer.

— Je ne suis pas fatiguée, c'est pour moi une joie et un repos de revenir à *Ker-Bugalé*.

— Oui, il semble qu'ici on oublie tout souci.

— Ce sont vos véritables vacances, Cornély.

— Vous savez me les faire si douces, ma chérie.

— Ami, je constate que chaque fois que nous revenons dans cette maison nous nous faisons une scène d'attendrissement mutuel !

— Moqueuse ! cela ne vaut-il pas mieux qu'une querelle de ménage ?

— Oh ! une querelle ! je crois bien que nous ne savons pas ce que c'est !

— Y a-t-il beaucoup d'époux qui pourraient en dire autant ?

— Ce doit être rare. La vie nous a été si belle, ami. Puissent nos enfants être aussi heureux que nous le sommes.

— Dieu vous écoute. C'est une grave question, et quand il faudra marier Guénola...

— Pourquoi elle la première ?...

Un peu angoissée, M^{me} Le Rohellec s'était relevée du tiroir de commode sur lequel elle se penchait. Son mari posa la mort-aux-rats sur la cheminée, tant le sujet était grave :

— Mais, ma jolie chérie, parce qu'il est rationnel qu'une fille de cet âge songe au mariage.

— Gildas, Bertrand et Tugdual sont ses aînés.

— Les hommes ne convolent pas si jeunes d'ordinaire.

— Cornély, vous aviez vingt-deux ans quand vous m'avez épousée!

— Et vous veniez d'en avoir dix-huit. Quarante ans à nous deux, quel couple vénérable!

Et, un peu ému, l'armateur prit à deux mains le visage de sa femme qu'il couvrit de baisers.

Elle lui rendit sa caresse, disant d'un ton de petite fille gâtée :

— Je voudrais garder toujours mes enfants près de moi!

— C'est un peu égoïste.

— Je le crains, mais voyez-vous, mon ami, je m'en sens jalouse, à l'avance, de ces femmes qui emmèneront mes fils, de ces hommes qui emmèneront mes filles!

— Joueriez-vous donc les grands premiers rôles de belle-mère acariâtre?...

— J'espère que non, mais c'est curieux, je vois très bien Gildas marié, pas du tout Bertrand. A propos, n'avez-vous pas trouvé notre « grand » un peu soucieux, un peu changé ces derniers temps?

— Ma foi non.

— Cette mission hydrographique l'absorbe beaucoup, je crois. Le bâtiment est presque continuellement en baie de Quiberon. Les enfants prétendent que leur frère en profite pour rendre de fréquentes visites à l'abbaye de Kergonan et qu'il va se faire bénédictin.

— Quelle idée! Bertrand n'a pas la vocation religieuse.

— Il n'est pas venu nous voir à ses dimanches libres! La presqu'île a-t-elle donc pour lui un attrait capable de surpasser celui qu'il éprouvait pour la vie de famille?

— Qu'allez-vous imaginer, Gaît! Vous avez toujours eu un cerveau romanesque.

— Mais non, je suis mère et je m'inquiète!

— Bien à tort! Vous avez donné le jour à des hommes, ma chère! Ne pensez pas les garder

toujours sous votre aile comme une poule qui couve ses poussins.

— Je le sais ; cela m'attriste même un peu, vous savez !

— Allons, allons, pas de mélancolie sur ce beau front-là. Tenez, laissez vos rangements, prenez mon bras, et offrons-nous le luxe d'une promenade d'amoureux sur la plage, le temps est délicieux ; venez, chérie.

— Ce n'est pas raisonnable ! tout est en désordre dans la pièce, et vous n'aimez pas cela. Que direz-vous ce soir ?

— Que je t'aime et que cela me suffit ! conclut l'armateur en embrassant sa femme.

Celle-ci le suivit. Elle ne savait rien lui refuser. Tous les deux, jusqu'au dîner, étroitement enlacés, arpentèrent de leur pas rapide le sable blanc et ferme de la grève que le flot bordait d'azur et d'argent.

Sur la terrasse, la bande joyeuse de leurs beaux et robustes enfants les attendait.

— Voilà papa et maman !

Des mains battirent en signe d'allégresse, de tendres bouches se tendirent pour des baisers, le patriarche qui n'avait pas cinquante ans présida la longue table fleurie, et les gens qui passaient pouvaient, du dehors, admirer et envier cette corbeille merveilleuse d'une famille unie où, ce soir-là, manquait volontairement l'un des membres. Celui-ci, en cet instant, faisant les cent pas sur le pont de son bateau, ne pensait pas au vaste logis, bruyant et peuplé, mais à une toute petite maison où s'abritait une chère solitaire...

XII

La foule des fidèles se pressait sous le porche de granit de la vieille église, en ce rayonnant matin de Pentecôte où le soleil luisait sur la campagne nue et la lande aride, sur la mer d'un bleu dur de saphir comme sur les gais tabliers de satin aux reflets chatoyants, les coiffes de mousseline, le lourd ruban de velours des chapeaux.

Bertrand, qui arrivait de Quiberon à bicyclette, déposa sa machine auprès du calvaire et entra dans le sanctuaire où il eut bien de la peine à découvrir une place entre un vieux marin au cuir basané, dont une seule oreille s'ornait d'un unique anneau de cuivre, et un jeune mousse tout flambant neuf. Le vieux, de temps en temps, crachait sa chique dont son lourd sabot s'efforçait d'écraser la trace sur le sol durci ; le jeune lissait comme un plumage d'oiseau ses cheveux parfumés de brillantine à l'héliotrope. Absorbé dans sa méditation ou sa prière, Bertrand ne prenait garde ni à l'un ni à l'autre. Au moment de la communion, dans une attitude à la fois mâle et recueillie, il s'approcha de la table sainte où venait de s'agenouiller Joëlle. Ils s'étaient reconnus, leur cœur battit plus vite. Tous les deux eurent l'impression fugitive mais très nette que le sacrement reçu en commun les unissait déjà par une sorte de mystérieux pouvoir.

A la sortie, la Mancini attendit le jeune ingénieur.

— Vous venez déjeuner à la *Chaumière*? Je vous enlève! dit-elle un peu émue en lui tendant la main.

— J'y comptais, répondit-il avec son absolue simplicité, et j'ai apporté des croissants que vous n'eussiez pas trouvés ici.

Remorquant sa bicyclette, il marchait à côté de Joëlle par le sentier tracé à travers la dune.

— Me donnerez-vous votre dimanche, mon frère Bertrand?

Elle s'était, depuis ces dernières semaines, si vite accoutumée à sa présence, à ses visites courtes et fréquentes, que l'idée de passer seule ce jour de fête l'attristait étrangement.

— Jusqu'à trois heures, si vous le voulez bien. Mes parents ont dû arriver hier à *Ker-Bugalé* et mon absence les peinerait. J'ai écrit que je serais à la maison pour le goûter et que je n'en repartirais que demain soir. L'un de mes frères me ramènera en auto à Port-Haliguen ; le *Beaupré* appareillera mardi au petit jour.

— Vous ne partez pas définitivement, au moins? Il vit de l'inquiétude dans ses beaux yeux et ne put s'empêcher de sourire :

— Mais non, petite fille, la croisière ordinaire et c'est tout.

Elle se rassura et lui prit la main en un geste de confiante amitié. Elle s'était interdit de revenir sur le passé et jouissait sans contrainte de cette sollicitude, tendre, empressée, que lui prodiguait Bertrand. Fidèle à la promesse qu'elle avait exigée de lui, il n'avait plus reparlé mariage ; il se contentait de l'entourer de soins, de prévenances, et cette discrétion servait mieux sa cause que de savants discours.

Les heures qu'ils vivaient ensemble à la *Chau-mière*, sur la grève, ou à bord d'*Araok*, auprès de Pierre-Yves, étaient douces entre toutes. Ils échangeaient des idées, parlaient ou se taisaient selon leur gré, pensant tout haut, rêvant tout bas, mais liés de plus en plus par une étroite et irrésistible sympathie.

Joëlle, ayant découvert que Bertrand possédait une voix agréable, avait entrepris de lui donner des leçons de chant. Il était un élève indiscipliné et têtue ; le professeur peu patient se fâchait, l'élève éclatait de rire, puis, redevenant sérieux, étudiait avec son maître quelque duo harmonieux qui lui donnait le droit de chanter ce qu'on ne l'autorisait point à dire, et les mots « bien-aimée, amour, je t'aime » traduisaient avec le secours de la musique et de la poésie l'aveu interdit en prose.

La Mancini disposa vivement dans le studio les deux couverts du déjeuner. En général elle prenait du thé le matin, mais Bertrand préférait le café au lait, et ensemble ils procédèrent à une amusante petite cuisine.

Le temps était d'un calme idéal, la mer lumineuse et tranquille. Debout sur la terrasse, les jeunes gens la contemplaient.

— Mon frère Bertrand, proposa tout à coup Joëlle, si nous allions faire un petit tour en barque ?

— Pierre-Yves est disponible ?

— On peut le lui demander.

— Il n'y a guère de brise, vous savez.

— Il y en aura toujours assez pour nous mener à Roch-Glen où nous déjeunerions, ce serait exquis par cette belle journée. J'ai un rôti de veau froid, de la mayonnaise, de la salade russe, un petit pâté de foie gras et un gros gâteau breton.

— Gourmande ! ce festin seul vous tente ?

— Mais non ! je meurs d'envie d'errer sur ce beau lac bleu !

— Eh bien, allons chercher Pierre-Yves.

Gaiement, dévalant la dune rousse, les deux amis ont dirigé leurs pas vers la maison du vieux compagnon de Joëlle. Celui-ci ferme justement sa porte. Il est rasé de frais ; ses habits de gros drap sont rutilants de propreté ; sa chemise, raide d'empois, s'orne, au pied du col, d'une petite cravate de soie noire ; il a revêtu l'habillement des grands jours.

— Pierre-Yves, que vous êtes beau ! s'exclame Joëlle, vous partez au moins pour la grand'messe !

— Oui, demoiselle, mais à Plouharnel, chez des cousins à moi qui m'ont invité au repas de communion de leur fiston. Je ne rentrerai que demain soir.

— Et nous qui venions vous demander de nous emmener faire une promenade sur *Araok*...

— Vous irez sans moi. M. Bertrand est un vrai marin, pas d'eau douce, non, sûr ! Je peux lui confier mon rafiôt, il sera en bonnes mains. Mais où voulez-vous aller, demoiselle ?

— A Roch-Glen.

— Vous n'aurez pas beaucoup de vent, surtout pour revenir, car ça va déchaler (1) en plein !

— Nous n'aurons besoin que d'un petit souffle, juste de quoi gonfler le foc d'*Araok*.

— Oui, demoiselle, mais si vous êtes pincés par le calme blanc ! pas moyen de nager à l'aviron, c'est trop loin.

— Quel dommage ! gémit Joëlle toute déçue.

— Nous pouvons toujours essayer, suggéra Bertrand, peiné de lui infliger cette contrariété.

— Ça oui. Dans tous les cas, vous ne courez d'autre danger que d'être obligés de rester à attendre la brise !

— Il faut que je sois rentré pour trois heures tantôt.

— Alors, n'allez pas jusqu'à Roch-Glen. Bonne promenade, demoiselle ; au revoir, monsieur Bertrand, je ne veux pas manquer mon train et le voici qui siffle de Saint-Pierre.

(1) Découvrir.

— Au revoir, Pierre-Yves.

Heureux comme des écoliers en vacances, Bertrand et Joëlle flânèrent sur la grève déserte, s'amuserent à faire des ricochets, organisèrent un concours de saut en hauteur, un autre de vitesse à la course, tant et si bien que Bertrand, ayant consulté sa montre, déclara :

— Petite sœur, si vous voulez encore faire une balade en mer, il serait sage de partir.

— Tout de suite, aidez-moi seulement à préparer les provisions, mon frère Bertrand.

L'opération fut plus longue qu'ils ne l'avaient prévu, car le jeune ingénieur, prenant une avance sur le déjeuner, goûtait à chaque plat, et Joëlle lui tenait joyeusement compagnie.

— Emportez un manteau, recommanda le « grand frère ».

— Pas la peine, il fait un soleil merveilleux.

— C'est vrai, je ne crois pas qu'il vienne de grain.

— Et puis, je ne m'enrhume jamais. Partez devant, je verse le café dans le thermos et je vous suis.

En chantant la jeune fille ferme la barrière de la *Chaumière*. Elle a laissé les fenêtres grandes ouvertes ; ne doit-elle pas rentrer dans quelques heures ? et cet heureux pays ne connaît point de cambrioleurs.

Bertrand, qui s'était chargé du « sac aux vivres », comme il dit, est déjà à bord ; il aide Joëlle à embarquer et les voici glissant sur la mer calme et bleue. La brise est molle, il faut tirer pas mal de bordées avant de pouvoir filer de façon à peu près normale, sans aucune vitesse toutefois, si bien qu'ils arrivent à Roch-Glen presque au moment où ils devraient en repartir.

Roch-Glen est un îlot aride, un gros caillou bordé d'une plage étroite, où l'on trouve à marée basse de la crevette et des palourdes. Joëlle, qui a apporté son haveneau, entend bien s'en servir. Bertrand lui a dit que dans sa famille on n'allait jamais à la pêche les dimanches et jours fériés. Un peu mélancolique, elle a murmuré :

— Je n'ai plus personne pour me défendre de faire quoi que ce soit...

— Si, moi ! a-t-il riposté, et elle sourit, car elle

sait que de sa part c'est une façon de lui rappeler qu'elle lui a donné le droit de la protéger et de la diriger.

Ils se sont assis sur le sable chaud étincelant de mica ; devant eux c'est l'infini de l'Océan, au-dessus de leurs têtes l'infini du ciel, l'air est doux exquisément ; ils ne se parlent guère. Soudain Bertrand dit :

— Il est temps de partir.

— Déjà !

— Songez, petite sœur, que les miens vont m'attendre.

— Allons !

Elle a soupiré, presque jalouse de cette famille qui lui dérobe les instants d'une chère présence ; car, bien qu'elle se défende d'aimer d'amour Bertrand, il lui est devenu indispensable et lorsqu'il n'est plus là elle attend avec impatience l'heure de son retour. Quand il est près d'elle les minutes passent trop vite.

Son compagnon, en marin consommé, a exécuté la manœuvre du départ. Tout à coup il siffle entre ses dents. Joëlle sait que c'est chez lui l'indice d'une préoccupation ; elle le regarde et lui trouve l'air impatienté et soucieux à la fois.

— Qu'y a-t-il ?

— Pas un brin de vent.

En effet, la toile pend le long du mât, flasque, piteuse, et la barque ne bouge qu'au clapotis du flot.

— Que faire ?

— Rien, attendre.

Ils sont revenus s'asseoir au bord de la petite plage. Si épris qu'il soit de la Mancini, Bertrand a sa pensée visiblement ailleurs. Il songe à la déception de sa mère, au courroux de son père, lorsqu'on verra sa place vide ce soir à la table de *Ker-Bugalé*. Joëlle, devinant ce qui se passe en lui, s'accuse humblement d'être la cause de ce contretemps et c'est assez pour qu'il l'assure de l'impunité. La première, elle propose de repartir alors qu'il n'y songeait plus !

Nouveaux essais infructueux, la marée est complètement basse maintenant et on ne peut guère espérer de brise avant l'aube prochaine. Pourtant, à maintes reprises, Bertrand a tenté de hisser la grand'voile, docilement Joëlle l'a suivi sur *Araok*

le soir tombe, il ne reste plus que deux solutions : passer la nuit à bord en attendant le prochain flux, ou rester sur l'îlot. Mais c'est inouï ce que le bercement de la barque, tandis qu'on ne peut pas avancer d'une ligne, chavire le cœur de Joëlle qui, d'habitude, a pourtant le pied marin. Tout à l'heure elle a commencé de pâlir, de verdigriser, elle s'est repentie d'avoir repris du foie gras et de la mayonnaise, ce dont Bertrand l'a taquinée, et elle demande à revenir sur la terre ferme. A vrai dire elle n'est pas très fière du résultat de cette équipée, surtout pour Bertrand qui n'a pas caché sa préoccupation, car il est la franchise même.

— Enfin, petite sœur, il ne nous reste qu'à faire contre mauvaise fortune bon cœur, et jouer dignement notre rôle de Robinsons échoués sur une île déserte.

— Je suis désolée de vous avoir, par ma faute, privé de votre réunion de famille.

— Ce n'est que partie remise. Vous ne voudriez pas qu'il fût impossible de quitter ce rocher. Nous voyez-vous endurant les affres de la faim, de la soif ? On tirerait à la courte paille, comme dans la chanson du *Petit Navire*, pour savoir qui serait mangé ! Vous ne riez pas, ma sœur Joëlle ?

— Je crains que vous ne m'en vouliez terriblement, au fond, de vous avoir forcé à entreprendre cette promenade.

— Cela prouve que l'on doit savoir résister aux enfants lorsqu'ils réclament une faveur qu'il est imprudent de leur accorder. La prochaine fois je serai inflexible.

— Vous devez me trouver bien encombrante, mon pauvre ami !

— Non, je voudrais que vous fussiez rassurée et confiante, ce qui n'est pas.

Dans l'ombre du soir qui tombait, Joëlle se sentit rougir ; Bertrand, en deux mots, venait d'analyser son état d'âme. Cette étrange situation lui apportait un trouble qu'elle s'efforçait de chasser. Les étoiles piquaient de leurs diamants le velours sombre du ciel, les feux des phares voisins trouaient la nue et balayaient l'immensité assoupie. Elle pensa involontairement à cette scène de *Il ne faut jurer de rien*, quand Musset

fait dire à Cécile : « De quoi aurais-je peur ? Est-ce de vous ou de la nuit ? » Et que Valentin répond : « Pourquoi pas de moi ? qui te rassure ? je suis jeune, tu es belle, et nous sommes seuls ! »

Seuls ! pouvait-on l'être davantage que sur cette grève où ils demeuraient l'un et l'autre entre le ciel et la mer, au milieu d'une sérénité, d'un silence presque angoissants. Le cœur de Joëlle était bouleversé de sentiments multiples. Ce silence l'étreignait ; ce soir bleu provoquait les confidences, et comme Bertrand, s'étant tu longuement, lui posait une question banale, elle se mit à pleurer.

— Voyons, petite sœur, qu'avez-vous ? interrogea-t-il, chaviré à son tour par cette subite explosion de larmes.

Alors l'aveu longtemps contenu jaillit soudain. La Mancini ne pouvait plus le taire. En phrases pressées et rapides, elle conta à Bertrand son lourd secret. La nuit descendait, l'une de ces nuits de juin, tièdes, parfumées, et si brèves tandis que le jour est si long.

Bertrand lui avait pris les mains, seulement les mains, alors qu'il eût voulu la serrer sur sa poitrine.

— C'était cela, uniquement cela, ma sœur Joëlle ! et vous en avez souffert à ce point ! Mais ce n'est rien, moins que rien ! Vous avez fait un drame d'une tempête dans un verre d'eau !

— Le danger existait bien, fit-elle très gravement, je l'ai compris du moins ainsi, puisque j'ai dû livrer cette lutte épuisante.

— Chère petite, vous oublierez ces mauvais jours !

Et Bertrand, avec son attachante délicatesse, sut trouver les paroles capables d'apaiser cette sensitive qui lui était si chère. Sa logique d'homme s'étonnait un peu, à vrai dire, de ce que la jeune fille eût pris au tragique la déclaration de Germain Vosges et que celle-ci eût apporté une telle perturbation dans son existence. Néanmoins il jugeait sévèrement l'orateur d'avoir troublé la paix de celle qu'il aimait et une sourde rancune s'emparait de son être, mais il avait assez d'empire sur lui pour n'en rien laisser paraître. Au contraire, sa voix se fit plus calme

lorsque, ayant conduit Joëlle à l'abri d'une petite crique, il lui dit non sans émotion :

— Dormez sans crainte, petite fille, je veillerai sur vous. Le quart de minuit à quatre est moins agréable d'habitude !

Il l'avait laissée pour aller, un peu plus loin, fumer une cigarette dont elle voyait le petit point rouge étinceler dans l'ombre. Elle s'endormit comme une enfant, encore secouée de gros sanglots, mais sous l'impression d'une absolue sécurité matérielle et morale.

Lorsqu'elle se réveilla, l'aube teintée de rose et d'or se levait sur la mer. Toute somnolente et engourdie, Joëlle ne réalisait pas au juste où elle se trouvait. Elle se sentait reposée, avec, toutefois, les membres un peu roides. Elle se soulève un peu. Eh ! quoi !... ces rochers, l'Océan ?... ce parfum de tabac qui n'est pas le sien, d'eau de Cologne qui n'est pas celle dont elle use... Elle se redresse davantage et le veston de Bertrand, qui l'enveloppait, a glissé à ses pieds ; il en a couvert l'imprudente qui n'avait pas emporté de manteau, tandis que lui s'en dépouillait, au risque de prendre mal ! Bertrand ?... C'est vrai ! où est-il ? Elle se lève tout à fait et l'aperçoit non loin d'elle, couché en boule, sur le sable, comme un lévrier fidèle !

Il dort d'un profond sommeil. Comment l'éveiller ? Joëlle s'approche de lui et effleure son front d'une caresse légère. Il fait le geste de chasser une mouche importune et se rendort :

— Bertrand ! appelle-t-elle, il est temps d'appareiller !

Grognant un peu, le jeune ingénieur se frotte les yeux, la regarde sans comprendre, ahuri, balbutie :

— J'ai cru que c'était un cafard qui me courait sur la figure, à bord ç'en est plein !

Puis, reprenant conscience et reconnaissant Joëlle :

— Que faites-vous là ?

— Ce que vous y faites vous-même, ami !

— Ah ! c'est vrai !

Et d'un bond de panthère il est sur ses pieds. Rieuse, mais émue, elle lui rend son veston :

— Saint Martin, reprenez votre bien ! Je suis

confuse que vous m'en ayez abandonné le profit, vous aurez attrapé froid.

— Moi? Vous ne me connaissez pas! je suis solide comme le roc de chez nous!

Et il étire ses membres souples. Sa taille élégante se dresse sur le fond mauve de la mer, face au soleil levant. Il a enveloppé Joëlle d'un rapide regard où elle peut lire toute la délicate tendresse de son cœur, et, soudain, c'est une révélation, elle le voit comme elle ne l'a jamais vu. Bertrand ressemble à s'y méprendre à la statue du *saint Michel*, de Falguière, dont s'honore le musée de Dijon! C'est bien là ce radieux visage, cette harmonie presque céleste des traits reflétant la paix intérieure, cette expression de conquête heureuse de l'ange de lumière chassant l'esprit des ténèbres!

Joëlle se sent à son tour non plus captive, mais triomphante, et son âme déborde d'une joie contenue, tandis que son compagnon demeure ému et grave.

Elle voudrait lui faire un aveu magnifique de l'amour qui s'empare de tout son être, et elle ne trouve que cette phrase prosaïque :

— Au moins vous allez vous réconforter! Il reste du café dans le thermos!

Il exige qu'elle se serve d'abord, et dévotieusement il appuie ses lèvres sur le petit gobelet de métal, à l'endroit où les siennes se sont posées.

La brise est bonne, l'air frais et pur, toute la toile tendue d'*Araok* se gonfle frémissante, et la barque à la fine silhouette file à preste allure vers le port où Joëlle et son sauveur vont aborder.

XIII

Tout en pédalant le long de la route dont le bitume brillait sous le soleil déjà chaud, Bertrand ne pouvait détacher sa pensée de Joëlle. Sa mère disait de lui, en matière de douce plaisanterie :

— Mon fils est comme un matin de printemps!

Il avait eu une enfance et une adolescence pures, sa jeunesse demeurerait chaste. L'amour ardent et profond qui était né dans son cœur, brusquement à Constantinople, avait grandi avec le temps,

avec l'absence. Maintenant ce rêve ne lui suffisait plus, il en voulait la réalisation, et la réalisation immédiate. Que Joëlle eût été froissée, blessée, de l'aveu de Germain Vosges ; que, scrupuleuse à l'excès et redoutant la fragilité de son cœur, elle eût par la fuite coupé court à toute tentative de rapprochement, son image n'en était pour cela ni diminuée ni déflorée dans l'esprit de Bertrand. Au contraire, elle sortait grandie de l'épreuve ; il l'aimait davantage d'avoir su dignement souffrir et bravement lutter, et il rejetait sur l'orateur tout le poids d'une erreur qui eût pu être fatale. Mais il était temps aujourd'hui de sauver la jeune fille d'elle-même, de l'arracher à cet isolement qui l'avait retranchée du nombre des humains, de lui rendre confiance en la vie, en l'amour. Il s'en jugeait très capable, ayant cette foi qui transporte les montagnes, et ce désir obstiné d'arriver à ses fins qui caractérise souvent les âmes à la fois très grandes et très simples.

Il était sept heures lorsque la barrière blanche de *Ker-Bugalé* s'ouvrit devant le transfuge. La tribu, qui prenait son petit déjeuner sur la terrasse, l'accueillit par des exclamations diverses :

— Hou ! hou ! le lâcheur !

— On t'a attendu jusqu'à onze heures hier soir !

— Tu étais enlisé ?

— Tu as crevé en route ?

Sans répondre directement, Bertrand embrassa tout le monde à la ronde, donna d'évasives explications qui contentèrent plus ou moins la curiosité des uns et des autres, et s'attabla devant une « baille » de café au lait, comme disait plaisamment Tugdual, ce qui coupa court aux questions indiscretes.

M. Le Rohellec adressa quelques reproches brefs mais rudes, sa femme soupira un peu, les garçons élaborèrent un programme de distractions violentes, à faire dresser les cheveux des gens pacifiques, les filles réclamèrent leur frère pour l'après-midi.

— Je reste avec maman ; j'irai vous rejoindre dans une demi-heure, déclara le jeune ingénieur.

Il s'était levé et, prenant le bras de sa mère, l'entraîna sur la plage qui mirait sa pâleur blonde dans la clarté opaline du flot.

M^{me} Le Rohellec n'avait de préférence accusée pour aucun de ses enfants ; pourtant ce grand fils, le plus câlin, le plus tendre, s'arrangeait si bien avec elle, lui ressemblait tant, physiquement et moralement, qu'elle le comprenait mieux que les autres.

— Asseyons-nous ici, dit le marin, désignant un « four » creusé dans le sable par des bambins en veine de constructions.

Docile, elle obéit ; il s'étendit à ses pieds, la tête sur ses genoux.

— Où étais-tu hier, mon fils ? Tu nous as bien manqué pour cette première réunion de famille !

— Je devais arriver à l'heure dite. Une circonstance indépendante de ma volonté m'en a empêché.

— Raison de service ?

— Raison de sentiment.

— Qu'y a-t-il ?... Mon petit, tu me caches quelque chose ?

— Rassurez-vous, maman, ce n'est rien de mal : j'aime une jeune fille et je veux l'épouser.

— Je veux ! Oh ! quel ton impératif, Bertrand !

— Je « désire », si vous préférez !

— Mon enfant ! est-il possible que tu aies décidé ton avenir en dehors de nous ! Pourquoi n'as-tu pas parlé plus tôt ? Mais, cette jeune fille, je la connais peut-être ?

— Non, vous ne la connaissez pas. Elle est pauvre, elle donnait des leçons de chant, je l'ai rencontrée à Constantinople.

— En Turquie, et tu la revois ici ! Qu'est-ce que cela nous présage ? Rien de bon, je le crains !

M^{me} Le Rohellec était dans un état d'agitation facile à comprendre. Bertrand la força de se rasseoir, l'emprisonna dans ses bras et lui dit :

— C'est une assez longue histoire, écoutez-la, maman.

Et, passant nécessairement sous silence le rôle de Germain Vosges qui avait décidé l'exil de Joëlle, mettant sur le compte de sa santé une retraite momentanée, il lui fut facile de chanter les louanges de celle qu'il aimait.

Sans l'interrompre, sa mère l'écouta. Au bout d'un instant, ayant réfléchi, elle riposta de son ton doux et ferme qui cherchait à convaincre :

— J'ai peur, mon cher petit, que tu ne sois la proie d'une aventurière. Je n'augure rien de sûr de tout cela. Pourquoi n'avoir pas choisi une jeune fille dans le cercle de nos relations ? une amie de tes sœurs par exemple : Monique de Nantua, Odette Dumesnil ?...

— Elles sont peut-être très séduisantes, je l'ignore, je ne les ai pas regardées et c'est une autre qui possède mon âme.

— C'est un emballement irraisonné qui ne durera pas, un feu de paille !

— Oh ! maman ! pouvez-vous m'empêcher de vouloir faire un mariage d'amour quand je vois ce que vous êtes l'un pour l'autre, mon père et vous, après vingt-six ans de ménage !

— Ce n'est pas la même chose. Ton père et moi, nous nous connaissions de longue date.

— Lorsque vous connaîtrez Joëlle, vous l'aimerez.

— On dit toujours cela !

— Laissez-moi vous l'amener. J'ai rêvé de la voir dans le décor de notre maison familiale où elle ne sera pas déplacée, je vous le jure !

Partagée entre des sentiments très divers, M^{me} Le Rohellec hésitait. Au souci de voir Bertrand lui échapper en une circonstance aussi grave se mêlait l'envie de connaître cette étrangère qui avait pris le cœur de son fils. On ne faisait jamais en vain allusion à son bonheur conjugal, c'était le meilleur moyen de l'émouvoir, et elle avait le jugement trop droit et trop sain pour, de parti pris, sans examen, condamner ce qu'elle ignorait. Mais elle se représentait M^{lle} Maney comme une intrigante dont le jeu savant avait su capter la confiance de Bertrand et elle s'inquiétait, non sans motif, de le voir éperdument amoureux.

— Mon cher petit, supplia-t-elle, réfléchis, je t'en conjure, ne t'embarque pas dans une aventure sentimentale aussi périlleuse !

— Maman, voyez d'abord Joëlle, après vous me comprendrez.

M^{me} Le Rohellec eût voulu demeurer inflexible.

Elle ne le put, tant Bertrand sut chaleureusement plaider sa propre cause. Lorsqu'il la ramena à *Ker-Bugalé*, trois quarts d'heure plus tard, il

était triomphant, car il lui avait arraché le consentement de recevoir la jeune fille lors d'une prochaine visite dont elle fixa elle-même le jour.

— Ne dis rien à ton père, je me charge de l'avertir, conclut-elle.

Bertrand rit sous cape. Ainsi elle se faisait sa complice, car il savait bien que M. Le Rohellec n'avait jamais su résister à cette femme adorée, et il pouvait d'ores et déjà considérer la partie comme gagnée : Joëlle saurait faire le reste.

XIV

Le soleil dardait sur la dune chauve ses rayons brûlants. Une femme, vêtue de gris clair, qui revenait du bourg par le sentier sablonneux sans air et sans abri, s'arrêta, comme épuisée de fatigue, devant la *Chaumière* et contempla longuement la maisonnette.

Insouciant de l'ardeur du soleil, Joëlle, qui ratisait les allées de son jardin, aperçut l'inconnue et, un peu surprise de l'insistance qu'elle apportait à la regarder, appuya son râteau à un buisson de fusains et vint à la barrière :

— Vous désirez, Madame? demanda-t-elle.

La dame en gris rougit légèrement avant de répondre :

— Cette villa est à louer?

— Oh! non, Madame.

— Vous l'habitez peut-être?

— Mais oui.

— Ah!

L'inconnue allait repartir. Joëlle vit son visage empourpré, sa démarche languissante.

— Vous paraissez très lasse, Madame; si vous désiriez vous reposer un peu ici avant de reprendre votre chemin? proposa-t-elle avec bonté.

— Je ne sais si je dois...

— Je vous en prie, entrez un instant; tenez, voici un fauteuil, vous serez très bien à l'ombre de mes tamaris.

Déjà la Mancini avançait un transat, tendu de toile aux vives couleurs, sur lequel la dame se laissa tomber.

— Vous ne me tenez pas compagnie?

— Oh! bien volontiers, si cela ne doit pas vous importuner.

Avec sa grâce habituelle, Joëlle vient s'asseoir à côté de l'inconnue. Celle-ci l'observait attentivement. Cette belle jeune fille brune, au teint velouté, aux yeux splendides, possédait un charme attirant, une distinction princière. Elle était vêtue d'une robe de toile rose pâle dont les manches courtes découvraient des bras charmants qui avaient le poli et la patine du bronze. Le chapeau panama qui abritait sa tête fine était simplement entouré d'un ruban de soie noire aux lettres d'or du *Beaupré*.

La dame en gris pensa :

« Jadis le chevalier arborait les couleurs de sa dame ; aujourd'hui l'amoureuse porte le nom du navire auquel appartient son féal serviteur! »

Et tout haut :

— Vous vivez ici, Madame? Madame ou Mademoiselle?

— Mademoiselle! répondit en riant Joëlle, et ce rire découvrit ses dents ravissantes.

— Vous n'avez pas peur toute seule?

— Peur de quoi? Personne ne me veut de mal. Mais j'y songe, Madame... peut-être faites-vous une quête?... Hier on est venu pour les orphelins de la mer... une dame en gris, paraît-il, vous sans doute?... Je n'étais pas là ; mon vieil ami Pierre-Yves, un pêcheur, mon voisin, m'a avertie. Voulez-vous que je vous remette mon offrande?

— Mon Dieu, Mademoiselle, si vous y tenez... bien que je n'aie aucun droit..., essaya d'expliquer la dame en gris qui s'amusait de ce quiproquo.

Sans l'écouter, Joëlle était rentrée dans sa maison et revint quelques secondes après, tenant une enveloppe fermée.

— Je manque à tous mes devoirs d'hospitalité, Madame ; vous vous rafraîchiriez volontiers, n'est-ce pas?... Je vais vous apporter quelque chose ; que préférez-vous : une tasse de thé ou du sirop de framboises? c'est moi qui le fais, et il est réussi! déclara-t-elle avec un naïf orgueil.

— Vous êtes mille fois trop aimable, Mademoiselle, j'accepte votre sirop de framboises.

Adroitement, en cinq minutes, Joëlle eut dis-

posé une petite table, avec le liquide parfumé, des gâteaux.

— Ils ont un coup de feu ! observa-t-elle, soucieuse ; je ne pouvais, ce matin, régler mon four...

— Ces délicieuses pâtisseries sont aussi votre œuvre ? Vous avez tous les talents, Mademoiselle !

— Oh ! non ! il me reste beaucoup à apprendre ! Tenez, en fait de jardinage, je manque tous mes semis !

La dame en gris donna à ce sujet de judicieux conseils, dévotement écoutés, se déclara charmée d'avoir rencontré une aussi aimable hôtesse à laquelle elle dit en la quittant :

— Je vous reverrai certainement, Mademoiselle.

— Je crains que non, Madame, je ne fais pas de visites.

— Bah ! on se retrouve toujours sur le chemin de la vie !

Et, ayant d'un ton cordial énoncé cette vérité philosophique, elle disparut dans le lointain. Quand elle eut gagné son compartiment dans le train qui l'emmenait vers Plouharnel, M^{me} Le Rohellec, ayant eu la curiosité d'ouvrir l'enveloppe que lui avait remise M^{lle} Mancy, demeura stupéfaite : un billet de cinq cents francs y était plié en deux.

— Cinq cents francs ! comme on donne quarante sous ! Et Bertrand la dit pauvre ! et elle portait une robe qui, malgré son apparente simplicité, sort de chez le grand faiseur ! et une paille sans prix ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Décidément, la situation se compliquait. La mère de Bertrand avait cru user de beaucoup de diplomatie en venant, avant la visite de Joëlle à *Ker-Bugalé*, se livrer sur place à une enquête discrète, et d'abord ce petit coup d'Etat si réussi l'avait comblée de satisfaction. Le recteur s'était montré prodigue des meilleurs renseignements sur cette paroissienne exemplaire. Elle avait vu dans son cadre la jeune fille aimée de son fils sans que l'intéressée se doutât de rien ; elle avait pu lui parler, au moyen d'un innocent subterfuge qu'elle avait laissé s'édifier ; cela avait suffi pour qu'elle fût conquise par le charme pénétrant de l'habitante de la *Chaumière*, et voici que cette généreuse aumône venait réveiller ses soucis !

Comment saurait-elle la vérité?... Le soir, elle conta ce nouveau tourment à son mari qui ne fit qu'en rire :

— Êtes-vous romanesque, Gaît! Cette offrande royale prouve que votre hôtesse est charitable! J'aime assez cette vertu, vous savez!

— Oui, c'est très joli, mais la solde de Bertrand ne suffira jamais à pareille prodigalité.

— Il y avait une grosse fortune chez les Mancy.

— Dont cette enfant n'aura rien touché, puisque son père était déshérité, prétend Bertrand.

— Tout cela, c'est bien compliqué pour moi, ma chérie ; dormons, voulez-vous? J'ai grande envie de rêver à cette jeune personne en attendant de la voir en réalité.

— Elle fera votre conquête, Cornély!

— Eh bien! notre fils n'aura pas eu mauvais goût!

— Je dois avouer qu'elle est délicieuse, et si accueillante que maintenant je m'en veux un peu de ma supercherie. M^{lle} Raimbaud, à qui j'avais écrit tout de suite, la priant de me donner quelques informations, assure qu'elle est la sagesse même...

— Nous aurions donc mauvaise grâce à contrarier de si poétiques amours!

— Elle doit être très dépensière, c'est bien ennuyeux, cela!

— Gaît, je vous en conjure, ne vous excitez pas! dormez, chérie, moi je tombe de sommeil!

Malgré le conseil qui lui en était affectueusement donné, M^{me} Le Rohellec resta éveillée une partie de la nuit. Certes, elle ne s'était guère attendue à voir Joëlle aussi attachante, malgré l'éloge enthousiaste que Bertrand lui en avait fait, mais elle redoutait que la jeune fille n'eût en même temps des goûts d'originalité invétérée et de coûteuse simplicité que le mariage ne saurait satisfaire. Et Bertrand l'aimait si chèrement! Il n'avait pas l'air de douter de l'heureuse issue des négociations. Il tenait essentiellement à ce que M^{lle} Mancy fût recue à *Ker-Bugalé*. Elle devait y venir le surlendemain. M^{me} Le Rohellec tour à tour désirait et craignait cette entrevue quasi officielle avec la femme qui lui prenait son fils et qui, irrésistiblement, s'emparait de son cœur maternel.

XV

Lorsque arriva ce fameux samedi, la maîtresse de maison était très « sur l'œil » à chaque coup de sonnette, à chaque conciliabule au dehors. Elle se tenait dans le salon avec une broderie qui n'avancait guère entre ses doigts impatients. On avait annoncé aux enfants « une amie de M^{lle} Raimbaud », et ceux-ci, peu soucieux de rester enfermés tout l'après-midi à attendre ce qu'ils supposaient être une vieille fille, étaient partis pour la pêche. M. Le Rohellec, affectant une indifférence tout apparente, « bricolait » dans le garage, espérant bien repérer M^{lle} Mancy sans qu'elle l'aperçût elle-même. Guénola et Annik préparaient le thé, et l'on attendait Bertrand qui devait faciliter les présentations. A quatre heures il n'était pas encore là et ce fut Joëlle qui débarqua toute seule. Quand on l'introduisit dans le salon et qu'elle eut reconnu M^{me} Le Rohellec, elle ne put retenir une exclamation :

— Là dame en gris !

— Elle-même, mais en bleu cette fois ! répondit gaiement M^{me} Le Rohellec qui s'amusait de la stupeur de la jeune fille.

— Alors, Madame, vous êtes...

— La mère de Bertrand, mais oui, Mademoiselle ! Vous voyez que j'avais raison de vous assurer que nous nous rencontrerions à nouveau !

Un peu intimidée, Joëlle s'était assise sur une banquette qui s'encastrait étroitement entre les deux fenêtres donnant sur la terrasse et, regardant autour d'elle :

— Vous avez une installation délicieuse ! dit-elle, sincère.

Elle s'était imaginé, on ne sait pourquoi, la maison des Rohellec comme une vieille baraque démodée, meublée de vieux laissés pour compte hâtivement rafistolés, sentant le moisi et le renfermé, et voici qu'on la recevait dans la pièce la plus hospitalièrement intime qu'il fût donné de souhaiter.

Une vaste pièce aux boiseries peintes en gris clair où s'accrochaient des sous-verre, des aqua-

relles, des eaux-fortes, représentant uniquement des marines, des coins de lande, ou des sujets locaux. De vieux fauteuils empire au bel acajou d'un ton chaud, avec des coussins de toile de Jouy, un ou deux divans recouverts d'une étoffe persane aux coloris éteints, à terre un tapis de Kairouan dont le mauve fané se mariait agréablement à un vert atténué, de précieuses potiches débordant de roses, car il y a des roses dans tous les coins, des photographies disséminées sur des tables modernes, des miniatures anciennes, des ivoires de Chine, des laques rouges du Japon, et puis un grand Pleyel droit, dont le clavier béant attend qu'on le vienne faire vibrer, des livres à portée de la main, de petites chaises basses qui ont jadis appartenu aux enfants devenus grands maintenant : cet intérieur était bien celui d'une famille heureuse. Joëlle en fut tout attendrie.

— Comme on est bien ici ! murmura-t-elle involontairement.

Et le regard qu'elle jetait sur M^{me} Le Rohellec fut si expressif que la charmante femme ne put s'empêcher de lui serrer la main avec effusion.

M. Le Rohellec entra. D'un rapide coup d'œil approbateur il enveloppa la fine silhouette qu'habillait une robe de piqué blanc, et le joli visage tout rose sous la capeline de bangkok. Cordial, affable, il dirigea la conversation sur l'Italie, la Grèce, qu'il connaissait et que M^{lle} Mancy n'avait fait qu'entrevoir. Cette dernière se sentait dans une atmosphère de sympathie et de sérénité, à tel point qu'elle put parler sans trouble de M^{lle} Raimbaud et, inévitablement, du ménage Vosges.

Elle fut étonnée de les sentir devenus si indifférents !

— Que fait donc Bertrand ? demanda M^{me} Le Rohellec. On va commencer à goûter sans lui !

Les jeunes filles divisaient déjà les tables gigogne et apportaient les tasses, lorsque le jeune ingénieur apparut cramoisi, en nage. Le *Beau-pré* ayant eu une légère avarie, il n'avait pu quitter le bâtiment qu'à quatre heures et demie et, n'ayant pas de train à sa disposition, avait frété le side-car d'un camarade.

Lui qui s'était plu par avance à imaginer la scène de la présentation arrivait lorsque le rideau

tombait sur la fin du premier acte ! Tout d'abord il fut un peu marri de l'aventure, mais en prit vite son parti. Sa joie était immense de constater l'entente qui semblait régner entre sa famille et celle qu'il aimait.

A six heures, Joëlle se leva pour partir.

— Vous allez partager sans cérémonie notre dîner, Mademoiselle, pria M^{me} Le Rohellec ; mon fils aîné ira vous reconduire en auto.

« Mon fils aîné ! » Bertrand lança à Gildas qui ne soupçonnait rien un regard en coin ! Sa mère souriait comme si elle lui avait ménagé une agréable plaisanterie, ajoutant :

— Toi, Bertrand, fais à M^{lle} Mancy les honneurs de notre plage.

Pour cette bonne parole, Bertrand courut l'embrasser.

— Grand fou ! dit-elle seulement.

— Comme ça doit être doux, une maman ! observa Joëlle les larmes aux yeux.

— Venez, petite sœur, chuchota Bertrand, conscient de son émotion, et il l'entraîna sur la terrasse.

Mais trêve de solitude à deux ! Ils se heurtèrent à une partie de la tribu qui, en bande joyeuse de cinq ou six de ses membres, rentrait de la pêche, humide d'embruns, sentant le varech, avec des pieds nus dans des sandales trouées, les paniers dégouttant d'eau de mer sur des vêtements qui n'avaient plus rien à craindre !

Il fallut de part et d'autre recommencer les présentations, échanger les compliments d'usage. Sur les entrefaites, le gong impitoyable annonça que le dîner était servi et chacun en hâte réintégra la villa.

Recoiffés, rhabillés et corrects, les enfants se rendirent à la salle à manger. M^{me} Le Rohellec n'admettait pas à sa table ses filles sans bas et ses fils sans cols. Elle maintenait contre le débraillé des tenues actuelles toute une tradition de bienséance à laquelle se pliaient ses enfants sans déplaisir ni récrimination, et ce protocole donnait à la longue table familiale un aspect d'ordre et d'harmonie qui eût pu servir de modèle.

Joëlle avait été placée entre M. Le Rohellec et Gildas. Bertrand, à la droite de sa mère, était

presque en face d'elle, ce qui lui permit de contempler à son aise la délicieuse image de l'adorée.

Le menu était copieux et soigné : un pot-au-feu succulent dont l'arome envahissait la pièce ; de belles soles dorées à point, escortées d'une armée de crevettes et de moules ; une montagne variée de légumes de saison : asperges, petits pois, pommes de terre, dont chacun se servit suivant son goût particulier ; un turban de riz aux abricots, de la crème fraîche, des fruits. Les appétits étaient formidables. La Mancini s'amusa de voir ces jeunes loups avides se restaurer sans perdre ni un coup de dent ni une parole, car tout le monde parlait à la fois.

Après le dîner on passa au salon où Guénola proposa des infusions aux parfums divers. M. Le Rohellec prenait du café, sa femme de la camomille, Bertrand de la verveine, Gildas et Tugdual de la menthe, les moyens de la feuille d'orange, les petits du tilleul !

Devant cette abondance de biens, Joëlle fut sidérée :

— Votre cuisinière ne perd pas la tête ? interrogea-t-elle avec effroi.

— Oh ! elle a l'habitude ! Voici quinze ans qu'elle est dans la maison. Elle pourra vous donner des recettes, puisque vous les collectionnez ! proposa malicieusement M^{me} Le Rohellec.

— C'est pour vous moquer de mon piteux petit lunch que vous dites cela, Madame ?

— Dieu m'en garde ! Votre sirop framboisé était exquis, vous me direz comment on le prépare.

— Mais maman, intervint Bertrand, M^{lle} Maney sait faire autre chose que la cuisine ! Demandez-lui donc de chanter !

En son for intérieur il se réjouissait de voir l'étonnement de sa famille devant la révélation du talent hors pair de la Mancini.

— Je serais très heureuse d'entendre M^{lle} Maney. Trouverez-vous ici de la musique qui vous convienne, Mademoiselle ?

— Je n'ai pas besoin de musique, Madame.

Très simplement Joëlle se rendit au piano et, sans hésiter, commença la *Chère Maison*, de Dalcroze.

D'instinct elle avait choisi cette vieille chan-

son, sans prétention, mais si prenante, qui lui semblait s'adapter à merveille au cadre dans lequel elle évoluait ce soir. Dédaignant le morceau à grand effet, la musique savante qui eussent fait valoir son organe incomparable, elle se contentait de cette page en demi-teinte, toujours émouvante pour qui sait la comprendre.

Toute sa science d'artiste, mise au service d'une voix au timbre sans égal, revivait tandis qu'elle traduisait le doux poème. Le calcul le plus minutieusement prémédité ne lui eût jamais valu le succès qu'elle obtint ce soir-là en laissant seulement parler son cœur. Quand elle termina la dernière strophe :

O ma chère maison,
D'année en année
Bien des maisonnées
Défilent à ton horizon.

Tu verras revivre et franchir ta porte
Des joies, des douleurs que tu croyais mortes,
Car la vie et la mort ont les mêmes frissons.

Elle regarda Bertrand. Le visage tendu vers elle, il buvait littéralement ses paroles. Certes, elle n'avait jamais douté de son amour, mais elle en avait eu la révélation absolue devant le respect infiniment tendre dont il l'avait entourée sur le rocher, lui donnant cette nuit-là la meilleure preuve de la profondeur de ses sentiments, et elle l'en chérissait davantage.

Assis côte à côte, un peu dans l'ombre de la lampe, M. et M^{me} Le Rohellec avaient, eux aussi, écouté en retenant leur souffle la suave mélodie qui trouvait si bien le chemin de leur cœur. L'armateur avait pris la main de sa femme qu'il porta à ses lèvres d'un mouvement instinctif, et comme il se sentait très ému en voyant les larmes qu'elle ne pouvait retenir, il renifla très fort pour déguiser son émotion. Sa voix était tout enrouée lorsque, se levant et allant vers la cantatrice, il lui dit :

— Comment vous remercier, Mademoiselle ! Vous m'avez procuré la plus vive émotion musicale que j'aie ressentie de ma vie.

M^{me} Le Rohellec dit simplement :

— Merci, mon enfant !

Et il parut à Bertrand que par ces trois mots

elle adoptait comme sienne la solitaire de la *Chamrière*.

Puis il fallut, hélas ! parler de départ. Joëlle, ne comptant pas sur une rentrée aussi tardive, n'avait pas pris de manteau. On le lui fit observer.

— C'est une habitude, déclara Bertrand.

Ses frères et sœurs, qui n'étaient pas au courant de sa fraternité d'occasion avec M^{lle} Mancy, crurent qu'il divaguait. La prévoyante Guénola alla chercher une petite veste, comme en portent les paysans au pays de Plougastel, et en couvrit les épaules de l'invitée. Ce veston d'éclatant drap vert, brodé de violet, de bleu et de blanc, avec deux rangées de boutons de métal doré, seyait à la beauté brune de la Mancini. Elle remercia chaleureusement, glissant à l'oreille de Bertrand :

— Il est dit que je serai toujours vêtue par charité !

Ce qui le fit sourire d'un petit air de complicité.

Gildas, qui avait disparu du côté du garage, revint en disant qu'il était à la disposition de M^{lle} Mancy.

La mine du second des Rohellec commençait de s'allonger, lorsque sa mère ajouta du ton le plus naturel :

— Tu accompagnes ton frère, Bertrand ? Je n'aime pas à savoir l'un de vous seul la nuit sur la grand'route !

Bertrand lui eût volontiers sauté au cou pour cette bonne parole. Il dut se contenter de la remercier d'un regard éloquent.

La séparation eut lieu dans un vaste brouhaha, après promesse formelle de se revoir bientôt.

Quand la voiture fut sortie du bourg de Plouharnel et s'engagea du côté de l'allée de pins, près de la cabane de Hoche, Gildas, qui commençait à deviner bien des choses, passa le volant à son frère et lui dit :

— Laisse-moi là sur la route, tu m'y reprendras en repassant ; je vais fumer une pipe en t'attendant : la nuit est divine.

Divine, en effet, cette nuit claire, étoilée, avec le silence ineffable coupé seulement du grand soupir calme de la mer apaisée, endormie.

Bertrand, qui avait fait Joëlle changer de place

pour monter auprès de lui, n'osait rompre par des paroles cette paix mystérieuse et profonde. Il eût voulu aller ainsi au bout du monde, avec celle qu'il aimait à son côté, et le temps lui parut trop court. Arrivé auprès de la voie ferrée, au passage à niveau de la station, il laissa la voiture et s'engagea dans le sentier étroit qui menait à la maison de Joëlle. La jeune fille se rapprocha de lui. Il comprit que son heure était enfin venue, et son bras serra plus fort le bras fragile qui s'appuyait sur le sien, tandis que l'émotion étreignait sa gorge.

Ils ne s'étaient pas revus depuis la nuit de Roch-Glen, et se trouvaient seuls ensemble pour la première fois. Si Joëlle ne se décidait pas à parler, Bertrand, lui, était résolu à ne plus se taire. Mais il voulait éprouver un peu sa compagne et, lorsqu'ils furent rendus devant le jardin de l'habitation, il la détacha doucement de lui, affectant un calme qu'il ne possédait guère :

— Bonsoir, ma sœur Joëlle.

Elle leva vers le visage penché sur le sien ses beaux yeux irradiés :

— Non, Bertrand, plus votre sœur, mais votre fiancée, votre femme si vous le voulez encore. Il est temps de vous accorder ce que vous avez longtemps attendu : me voici, prenez-moi.

— Adorée !

Ce fut le seul mot fervent, plein d'extase, par lequel Bertrand accueillit l'aveu tant désiré, et Joëlle comprit, mieux qu'elle ne l'avait jamais fait jusqu'alors, l'étendue de cette tendresse patiente et profonde, respectueuse, fidèle, sans emportement et sans faiblesse, dont il avait su l'entourer, dont il l'envelopperait toujours.

Un long baiser les réunit. Ils ne se dirent plus rien. Le clair de lune inondait d'argent la mer assombrie, le clapotis du flot rompait seul un silence majestueux ; le parfum des œillets sauvages montait, violent, dans l'air tiède. Sur le seuil de sa porte, Joëlle vit Bertrand descendre la dune nue comme le bled marocain. Avant de disparaître il se retourna, envoyant de la main, à travers l'espace, un baiser qu'elle ne distingua pas, mais elle entendit sa voix grave et sonore crier :

— A demain !

— A demain ! répondit-elle à son tour, et cet adieu résumait tout l'espoir enivré de son cœur enfin conquis.

XVI

Assis côte à côte sur les degrés de pierre du perron de la *Chaumière*, Bertrand et sa fiancée faisaient des projets d'avenir. Dans quelques heures ils seraient mariés. La cérémonie devait avoir lieu à Carnac ; ce soir même, Joëlle partirait pour *Ker-Bugalé* où on l'hébergerait durant les dernières heures de sa vie de jeune fille.

— Vous savez, ma chérie, que, grâce à la générosité de papa, nous allons pouvoir nous offrir ce voyage dans l'Oberland sans bourse délier.

— C'est vrai ? J'en suis ravie.

— Au retour, il faudra nous livrer à des calculs savants pour équilibrer notre budget.

— Je m'en sens très capable !

— Hum ! j'en suis moins sûr que vous ! Ce qu'il y a de certain, c'est que nous ne roulerons pas sur l'or, mais ma solde sera suffisante si nous sommes raisonnables, et mes parents me donneront peut-être un petit quelque chose.

— Moi aussi, j'aurai de mon côté un « petit quelque chose », suggéra hypocritement Joëlle.

— Cela, c'est votre bien propre, chérie, je tiens expressément à ce que vous le conserviez pour votre toilette, vos menus plaisirs. Je ne voyais guère, d'ailleurs, la nécessité d'avoir un contrat ; mes parents y ont tenu, et vous aussi, paraît-il ! Dieu me préserve d'écouter ce qu'annoncera M^e Fougeray ! On ne parle que de votre mort là dedans ! Oh ! je suis au courant ! j'ai assisté l'hiver dernier à la soirée de contrat d'un camarade, c'est gai !

— Vous n'écoutez pas, Bertrand, et vous ne saurez rien du « régime de la communauté réduite aux acquêts », ni moi non plus, du reste ! Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ! Vous m'avez aimée pauvre, n'est-ce pas ?

— Certes, et je ne m'en repens pas !

Joëlle riait sous sa cape. Elle avait bien été obligée de faire connaître la vérité à ses beaux-

parents, mais elle leur avait demandé de conserver le secret vis-à-vis de Bertrand, se réservant de distraire assez celui-ci au moment du contrat pour qu'il n'entendît rien de l'apport de sa future femme. Elle le savait de force à signer sans le lire l'acte notarié et, à l'avance, se réjouissait de voir sa surprise lorsqu'elle lui apprendrait plus tard qu'il avait épousé une héritière. A ce moment il ne serait plus temps de récriminer.

Le facteur entra. Ce n'était plus l'époque où la Mancini, ayant perdu toute communication avec le reste du monde, ne recevait aucune correspondance. Aujourd'hui on lui apportait des prospectus, des catalogues et même des lettres. Sur l'enveloppe de l'une de celles-ci elle reconnut la grande écriture caractéristique de Paule de Sérans. Bertrand la vit tout émue et comprit aussitôt pourquoi. Il la serra contre lui, comme s'il voulait mettre son trésor à l'abri d'un danger insoupçonné, mais bravement elle dit :

— Lisons ensemble !

Et leurs deux fronts unis se penchèrent sur la large feuille de vélin gris.

En style télégraphique, une vingtaine de lignes au plus, Paule disait sa joie du mariage de Joëlle, l'assurait de son amitié, et lui annonçait que, Germain ayant été élu député, elle avait lâché Citroën, qu'elle lui servait de secrétaire, qu'elle attendait un bébé dans trois mois, qu'elle se laissait repousser les cheveux et que sa nouvelle bonne était une perle !

— Allons ! ils sont au comble du bonheur ! assura Bertrand.

— Pour eux aussi la bourrasque est passée ! et le comble, c'est que Paule ne paraît s'être doutée de rien ! dit Joëlle pensivement. Que serait-il advenu de moi si je ne vous avais pas eu, mon bien-aimé !

— Bienheureuse tempête qui nous a rapprochés ! Je suis tenté de la bénir, ma chérie !

— Oui, sans elle je ne vous eusse pas aimé comme je vous aime, et vraiment l'on sait mieux aimer quand on a souffert !

— Chère petite !

Pieusement Bertrand baisa les paupières humides de Joëlle.

— Ami, je veux vous demander une faveur...

— A moi, une faveur! vous plaisantez, mon amour!

— Ecoutez! après-demain soir, lorsque tout le monde nous croira partis pour les glaciers et les grands lacs, voulez-vous que nous revenions ici?... Cette maison m'est doublement chère parce que j'y ai trouvé une nouvelle existence et appris à vous connaître. Mes parents y vinrent au soir de leur mariage. Je ne suis pas superstitieuse et je ne crains pas pour nous leur tragique destin, car nous sommes plus sûrs, vous de moi, moi de vous, qu'ils ne l'étaient l'un de l'autre, et notre bonheur sera établi sur des bases plus solides. Mais pour enfermer ce grand bonheur, ne pensez-vous pas que la petite maison où nous sommes seuls tous les deux nous offrira sous son humble toit l'abri idéal, et que nous y serons mieux que dans un luxueux palace d'emprunt?...

— Adorée, j'y avais songé déjà! j'ai eu le même désir!

— Comme c'est doux, Bertrand, de nous sentir unis par tant de secrètes affinités!

— Ma chérie, avec quelle joie je vous ramènerai à la *Chaumière*! En attendant, il faut regagner *Ker-Bugalé*, il en est temps. Cela ne vous chagrine pas, au moins?

— Pourquoi, ami? Je goûte au milieu des vôtres cette exquise autant qu'ignorée sensation d'avoir rencontré réellement une famille. Ils m'ont tous adoptée pour l'une des leurs avec une sympathie dont je suis touchée indiciblement.

— Alors, partons les rejoindre.

L'auto qui devait les emmener était déjà aux trois quarts envahie par des caisses, malles, valises, cartons, destinés à la toilette de la mariée. Celle-ci éprouvait une véritable satisfaction à être assurée qu'elle ne disait pas un adieu définitif à la *Chaumière* comme cela aurait été si Bertrand n'avait accédé à son désir, et elle lui était reconnaissante de l'avoir comprise à demi-mot. D'ailleurs, il en était toujours ainsi entre eux. Le souci mutuel de se faire plaisir, dicté par un amour grandissant, rapprochait leurs âmes chaque jour davantage et leur intime félicité croissait avec le temps.

A *Ker-Bugalé* une effervescence générale pla-

nait, que ne pouvaient plus contenir la philosophie de la mère de famille et la fermeté du patriarche. Les grands-parents étaient débarqués du matin, plus une bonne douzaine de tantes, oncles et cousins ; on avait dû réquisitionner deux villas avoisinantes pour les loger. Guénola et Annik cédaient leur chambre à leur belle-sœur et allaient s'installer dans un grenier transformé en dortoir. Joëlle, justement, les vit, très agitées, transportant leurs troussees de toilette en compagnie d'objets divers jugés indispensables à leur confort habituel, et parmi lesquels on distinguait un sandow, un araucaria, plus un king-charles en peluche, leur mascotte, qui ne les quittait jamais, et une livre ou deux de chocolat praliné.

— Eh bien ! ma chère ! s'écrièrent-elles en embrassant M^{lle} Maney avec beaucoup d'effusion et de transport, c'est heureux qu'on ne vous marie pas tous les jours ! Quel brouhaha à la maison ! La grande tenue de Bertrand a fini par échouer dans le bureau de papa où vous ferez sagement de l'aller chercher, car on va s'asseoir dessus, c'est certain ! Le chapeau de gala de grand'mère a été retrouvé sur la turbotière par la cuisinière qui croyait que c'était un vol-au-vent ! et grand-père a perdu ses souliers vernis. Les garçons sont dans un état de surexcitation inimaginable, et on ne prendrait pas les petits avec des pincettes, tant ils font de sottises et se hérissent depuis ce matin !

— Je suis désolée d'être le sujet de tant de trouble...

— Que disent ces perruches, ma chère enfant ? cria M^{me} Le Rohellec du haut du balcon, nous sommes très calmes dans ma chambre, montez vite : c'est le dernier salon où l'on dort, si ce n'est celui où l'on cause ! acheva-t-elle en riant.

Joëlle et son fiancé eurent bientôt rejoint l'aimable femme qui leur montra son mari, son père et sa mère somnolant, chacun dans un fauteuil :

— Eux, nous, vous, trois générations d'êtres qui se sont voué un indéfectible attachement, qui ont su traverser et traverseront la vie avec le même élan, la même foi ; mes enfants bien-aimés, que ce sort qui fut nôtre soit le vôtre aussi !

Et sur son cœur elle réunit Bertrand et Joëlle en une étreinte tendrement maternelle.

La vieille église au portail monumental surmonté d'un baldaquin monolithe avait, ce matin-là, contenu une foule de parents, d'amis et de curieux, venus assister de leurs vœux ou de leurs prières ce couple rayonnant. La haute voûte aux lambris peints, soutenue par d'énormes colonnes de granit fruste, avait retenti des accents majestueux de l'orgue tonnant une marche nuptiale.

A *Ker-Bugalé* une tente était dressée dans le jardin pour abriter la table de cinquante couverts destinée aux gens vénérables, tandis que la jeunesse, s'unissant en groupes sympathiques, prenait d'assaut le buffet et s'installait à de petites tables sur la terrasse.

Les mariés, contraints de par le protocole à s'assimiler aux gens vénérables, avaient dignement présidé l'assemblée. On les autorisa, eu égard à leur attitude édifiante, à aller boire une coupe de champagne avec leur service d'honneur. Celui-ci, qui s'en souciait d'ailleurs fort peu, ne les revit point, car les deux époux s'échappèrent avec tant de discrétion qu'on ne s'aperçut pas de leur fuite.

Et tandis qu'on les supposait attendant d'un pied impatient sur le quai de la gare d'Auray un express bruyant, sifflant et crachant, une auto les ramena clandestinement à la *Chaumière*.

Pierre-Yves, aussi fier d'avoir été seul admis dans la confidence que d'avoir reçu à la sacristie le baiser franc et affectueux de la mariée, avait rouvert la maison et les fenêtres que la lumière du jour envahissait. Le temps était idéalement beau : le ciel n'avait pas un nuage dans son azur, la mer pas une ride sur le saphir de ses flots, le soleil vermeil embrasait la terre éveillée. Bertrand et Joëlle, au bras l'un de l'autre, contemplaient le décor familial. En apparence, rien autour d'eux n'était changé ; mais à cette immutabilité des choses s'ajoutait ce qui différenciait hier d'aujourd'hui et ne serait plus demain : l'ineffable ivresse du bonheur attendu que le présent réalisait.

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ;
franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans);
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

